Découvrir les villages du Vent des Forêts

Collecte de témoignages et synthèse : Sylvain Thomassin

- Paysages, histoire et coutumes d'hier à aujourd'hui
- Guides de découverte

Dompcevrin

Fresnes-au-Mont

Lahaymeix

Pierrefitte-sur-Aire

Nicey-sur-Aire

Ville-devant-Belrain

Découvrir les villages du Vent des Forêts

Cet ouvrage a été réalisé de décembre 2010 à juillet 2012, dans le cadre d'une résidence d'auteur au Vent des Forêts, de décembre 2010 à mars 2011, avec le soutien financier du ministère de la culture - Drac Lorraine et de la Bibliothèque départementale de la Meuse - Conseil général de la Meuse, suivie d'une seconde résidence de novembre 2011 à avril 2012, avec le soutien financier du Centre régional du livre de Lorraine - Région Lorraine, de la Bibliothèque départementale de la Meuse - Conseil général de la Meuse et de la Communauté de communes entre Aire et Meuse.

Sylvain Thomassin est guide animateur-nature, conseil en animation et en aménagement des espaces ruraux et naturels à vocation sociale et touristique. Auteur traduit en plusieurs langues, il a notamment publié :

Guides nature,
A l'école des cabanes (2010) et *1, 2, 3…Jouez !* (2012), édités et diffusés par la Communauté de communes de la vallée de la Plaine (Vosges).
Découvrir les oiseaux du Parc naturel régional de Lorraine, avec F. Jean, Éditions de l'Est, 1993.
L'exploration de la nature, Éditions Bordas, 1992, traduit en espagnol (Éditions Octaedro).
Tipi, espace à vivre, avec P. Ponté et coll. Édité par les auteurs, 1989, 1991,1993.
Randonnée sauvage, Collection Verte, Éditions Masson, 1983.
Traces d'animaux, éditions Bordas, 1982.Nouvelle édition revue et augmentée, 1992. Publié au Livre de Poche, traduit en allemand (Éditions Sudwest) et en italien (Éditions Vallardi).
Je découvre les mammifères sauvages, 2 volumes sous la direction de J.J. Marquart. Éditions André Leson 1977-1978

Guides de sentiers,
Guide de visite de l'éperon d'Hattonchâtel, versions papier et sonores téléchargeables, Commune de Vigneulles (Meuse), 2008.
Guides d'exploration des sentiers du Pays de Revigny, versions papier et sonores téléchargeables, COPARY(Meuse), 2005-2008.

Contes pour enfants,
Mes premiers contes d'Alsace, avec H.J. Troxler, illustré par T. Chapeau, Éditions du Bastberg, 1995.
Contes de Lorraine, illustré par P. Thibaut, Éditions du Bastberg, 1994.
L'histoire de Saint-Nicolas et du Père Fouettard, illustré par D. Debeire, Éditions du Chat sauvage, 1989 ; 1990 ; Éditions du Bastberg, 1992-1995.

Le Vent des Forêts
21, rue des Tassons - 55260 Fresnes-au-Mont
Tél : (+33) 03 29 71 01 95
Mail : leventdesforets@mcom.fr

Copyright Vent des Forêts, juillet 2012

Sommaire

Sommaire
Introduction

Guide de découverte de Dompcevrin : page 7

Sommaire
Conjugaisons

1ère partie - Dompcevrin d'hier et d'aujourd'hui
- Entre fleuve et forêt
- Un passé agricole et sylvicole
- Le trésor blanc
- Démographie et activité économique
- Commerces
- Les guerres et leurs suites
- Galerie de portraits

2ème partie - Au temps des fours à chaux
- Paternalisme patronal
- Les dangers du métier de carrier
- Quand Titine chantait
- Un village de sportifs et d'artistes
- Jeunesse heureuse

3ème partie - La carrière et la pelouse calcaire
- Fossiles et coucou-souris
- La pelouse de Brantivaux

4ème partie - Promenade dans le village

Guide de découverte de Fresnes-au-Mont : page 27

Sommaire
Porte du Barrois

1ère partie - Paysages ruraux et forestiers
- Entre Seine et Meuse
- Mille hectares de forêts
- Un ancien village-carrefour
- Un village-rue, trois écarts
- Louvent
- Herbeauchamp
- La Renardière

2ème partie - Fresnes-au-Mont d'hier et d'aujourd'hui
- De l'Empire au Royaume
- Les Tassons
- Un repère de Cravates
- Les anciens fours à chaux
- Patrimoine de l'eau
- Fresnes-au-Mont vers 1930
- Vie au village

3ème partie - Fresnes pendant les deux guerres mondiales
- Souvenirs de 14-18
- L'après-guerre
- L'exode de la famille Lhaute
- La vie quotidienne sous l'Occupation

4ème partie : Regards sur la forêt
- Des conditions biogéographiques favorables
- Grands domaines et parcelles en timbre-poste
- Cailloux vosgiens
- Regard sur le sol
- Hêtres fragiles d'écorce
- Chênes affamés et chênes repus
- Charmes pour affouagistes
- Changement climatique ?

5ème partie : promenade dans le village

Guide de découverte de Lahaymeix : page 43

Sommaire
L'œil dans la forêt

1ère partie - La fondation de Lahaymeix
- Un village à la loi de Beaumont
- Villages disparus
- Une abbaye en miniature
- Traité de pariage
- Un remembrement plein de modernité
- Une fondation réussie

2ème partie - Lahaymeix d'hier et d'aujourd'hui
- Galerie de portraits
- Un village-refuge
- Les désastreuses conséquences de 14-18
- Lahaymeix pendant la Seconde guerre mondiale
- Un gisement d' « or bleu »

Autres ressources naturelles
Économie villageoise

Du bœuf au tracteur
Le patois de Lahaymeix

Vie au village

3ème partie - Promenade dans le village

Guide de découverte de Pierrefitte-sur-Aire : page 62

Sommaire
Au pays de l'eau vive

1ère partie- Pierrefitte d'hier et d'aujourd'hui
Pas de vache sans sa queue
L'empreinte du 19ème siècle
Autres éléments unificateurs
Un village-relais
Prospérer ou partir
Évolution du paysage rural
Évolution du paysage forestier
Fermes autosuffisantes
Du lait pour le Roi des fromages
Sous la protection de l'Amazone chrétienne
Châteaux disparus et souterrains
La domestication de l'eau
Les truites de Raymond Poincaré et le temps des bouées en joncs
Les lavoirs
Joseph Gervaise, précurseur de l'eau à l'évier

2ème partie- Un village de l'arrière-front
Le bruit du canon
La gare sous l'autorité de la 10ème SCFC
Retours sur 1940

3ème partie -Promenade dans le village

Guide de découverte de Nicey-sur-Aire : page 83

Sommaire
Le temps retrouvé

1ère partie- Nicey d'hier et d'aujourd'hui
Un village, trois quartiers
Lecture de village
Patrimoine de l'eau
Origine de Nicey
Latte, le village primitif
La Voie-ferrée
Grande-Rue et vieilles familles
Entre Latte et Grande-Rue
Les Templiers à Nicey

2ème partie- Galerie de portraits
Marie Toussaint
Le docteur et son chauffeur
René Rousselot, enfant du pays
Léon Mansuy, libre-penseur
L'abbé Rambault, mémoire du village

3ème partie- Paysage agricole et forestier
Biens communaux
La source de la Proie
Les terres agricoles
Vignes et rouissoirs
Forêt et nature

4ème partie- Au temps des chevaux et des rémouleurs
Le temps heureux des chevaux
Bidons de lait
Berger et vaine-pâture
Autour du paillasson
Journaliers
Rémouleurs et marchands de dentelle
Activités artisanales et commerciales

5ème partie- Vivre à Nicey
Curé contre vicaire
Couples irréguliers ou déplacés
Relations villageoises et inter villageoises
Fête de la Saint-Nicolas
Processions
Pain béni
Messes de dévotion
Quand sonnait le glas
Les cordons du poêle et le repas d'obit
Autres traditions du village

6ème partie- Nicey pendant les deux guerres mondiales
Un village d'arrière front
Le village pendant la Seconde guerre mondiale
L'Exode raconté par Renée Muller
Frontaliers réfugiés
Petits parisiens et cousins des villes aux champs

7ème partie- Promenade dans le village

Guide de découverte de Ville-devant-Belrain : page 114

Sommaire

L'écrin de Saint-Georges

1ère partie - Ville-devant-Belrain d'hier et d'aujourd'hui

A l'ombre du Charmant Rameau
Un village devenu hameau
Patrimoine de l'eau

2ème partie - Promenade dans le village

Introduction

Plusieurs approches permettent de collecter la mémoire d'un village et de reconstituer l'histoire de son patrimoine bâti ou paysager. Celle d'une mise à disposition, auprès des habitants, d'un auteur chargé de les écrire en leur nom, a été retenue pour les villages fondateurs du Vent des Forêts.

Autre particularité du projet, sa réalisation s'est entièrement appuyée :

- D'une part, sur la « mémoire interne » des villages : souvenirs et connaissances des habitants qui furent transmis oralement; livres, articles de presse, cartes postales, cahiers d'écoliers et objets-témoins conservés par les habitants ou par les municipalités.
- Et, d'autre part, sur les bonnes volontés locales, afin de faire découvrir à l'écrivain les villages et leurs terroirs de proximité, mais aussi, l'aider au repérage d'éléments patrimoniaux ou de vestiges parfois non répertoriés, puis relire et valider sa production littéraire ou le remettre à l'ouvrage.

Il n'a donc pas été fait de recherches spécifiques en salles d'archives ou en bibliothèques, ni fait appel à des personnes-ressources extérieures au territoire du Vent des Forêts, sinon l'écrivain, qui habite, par ailleurs, un village voisin. Les sites Internet de Géoportail, de la Médiathèque de Metz (cartes des Naudin) et des archives en ligne du Département de la Meuse (cadastre napoléonien) nous ont cependant apporté une aide précieuse.

Les villageois ont ainsi gardé l'entière maîtrise de l'information donnée et de sa restitution. Mais ce faisant, ils ont pris deux risques dynamiques ; celui de mettre à l'épreuve l'étendue de la mémoire et des savoirs mis en commun, et celui d'exposer publiquement leur interprétation de faits et gestes dont ils furent témoins, eux ou leurs aïeux : au lecteur d'apprécier le fruit de cette hardiesse !

Un troisième axe de travail a été défini : la restitution finale prendrait la forme d'un « guide de découverte » de chacun des villages impliqués. L'écrivain a donc endossé le statut de guide culturel en formation, les habitants lui donnant des éléments tangibles d'interprétation des lieux, à la fois biogéographiques, sociaux, technologiques…, puis l'aidant à en tirer une synthèse sincère et consensuelle, mais aussi, suffisamment évocatrice pour permettre la mise en correspondance des sens et de l'imaginaire du visiteur curieux, qu'il soit nouvel habitant ou de passage.

Chaque village a joué sa carte et le lecteur sera peut-être surpris, au vu de la quantité d'informations prises en compte, de la presque absence de redondances, au regard de la proximité des lieux investis et de leur « grande histoire » commune. Les aléas des guerres ou les valeurs personnelles des participants au projet y sont sans doute pour beaucoup ; mais cette singularité est également la conséquence de l'adaptation fine de chaque communauté aux terroirs constituant le ban communal, au moins jusqu'au milieu du 20ème siècle, et révèle, par ailleurs, que des initiatives locales plus ou moins heureuses et imposées qui furent prises dans le passé, parfois au 12ème siècle, participent encore à la qualité de vie présente dans un village.

L'ouvrage résultant est une suite de six guides de découverte, chacun retraçant l'histoire d'un village et de ses terroirs d'hier à aujourd'hui, puis conviant le lecteur à une promenade agrémentée de postes d'interprétation. Nous espérons ainsi permettre la compréhension de l'identité villageoise en tant que reflet d'interactions complexes, parfois conflictuelles, entre les habitants et leur environnement proche ou lointain, les individus et la collectivité, les novateurs et les conservateurs, les protecteurs et les aménageurs… mais surtout, comme preuve manifeste que les hommes sont faits pour vivre ensemble.

Nous vous souhaitons d'agréables promenades dans l'espace et dans le temps retrouvés de nos villages.

Guide de découverte de Dompcevrin

Participants

Personnes ayant participé aux entretiens individuels de janvier à mars 2011
Gérard Pancher: il fut un des derniers agriculteurs du village. C'est un pionnier du Vent des Forêts et il a réalisé le nouveau Gros-Caillou.

Daniel Gervasi, ouvrier-garagiste retraité. Son grand-père, arrivé à Dompcevrin vers 1924, a été tué à la carrière en 1947.

Serge Brouet : fils d'un contremaître des fours à chaux, militaire de carrière et détenteur du record du monde de marche athlétique non-stop.

Personnes ayant participé à l'atelier littéraire du 11 mars 2011 à la Bibliothèque municipale
Serge et Francine Brouet, Monique et Michel Galzandat, Monique Georget, Nicole, Daniel et Jean-Pierre Gervasi, Monique Maigret, François Malet, Pierre Michelet, Gérard Pancher, Michelle Papon, Bernard Rémy, Chantal et Louis Zwatan.

Personnes ayant participé à la promenade-inventaire du village le 26 mars 2011
Serge Brouet, Madame Bulciaghy, Monique Georget, Nicole, Daniel et Jean-Pierre Gervasi, Mireille Jacob, François Lhermite, Madame et monsieur Bruno Lion, Raymond Marchal, Gérard Pancher, Michelle Papon, Chantal et Louis Zwatan.

Collecte de témoignages, enquêtes de terrain et synthèse : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêt.

Merci à Gérard Pancher et à Serge Brouet pour leurs conseils et leurs relectures attentives.

Documents consultés

Extraits de films en super-huit de l'abbé Boën, repris par l'abbé Lamouline et tournés à Dompcevrin dans les années cinquante. Ils furent réunis en version CD et version DVD par Gérard Pancher et Noël Henri puis édités en 1990 au profit de la paroisse. Visionnés et commentés le 4 avril 2011 par Gérard Pancher et Serge Brouet.

Site Internet de Patrice Pérotin : dompcevrin.pagesperso-orange.fr/
Ce site très convivial, conçu et régulièrement mis à jour par Patrice Pérotin, est destiné à tous ceux qui ont connu ou qui souhaitent connaître Dompcevrin d'hier et d'aujourd'hui.

Guide de découverte de Dompcevrin

Sommaire

Sommaire
Conjugaisons

1ère partie - Dompcevrin d'hier et d'aujourd'hui
Entre fleuve et forêt
Un passé agricole et sylvicole
Le trésor blanc
Démographie et activité économique
Commerces
Les guerres et leurs suites
Galerie de portraits

2ème partie - Au temps des fours à chaux
Paternalisme patronal
Les dangers du métier de carrier
Quand Titine chantait
Un village de sportifs et d'artistes
Jeunesse heureuse

3ème partie - La carrière et la pelouse calcaire
Fossiles et coucou-souris
La pelouse de Brantivaux

4ème partie - Promenade dans le village
Poste 1 : Mairie et écoles
Poste 2 : Monument aux morts
Poste 3 : Vue sur une rue reconstruite
Poste 4 : Quelques maisons de la rue des Écoles
Poste 5 : Ancien gymnase
Poste 6 : Rue du Gros-Caillou
Poste 7 : Ancien presbytère et Trou du curé
Poste 8 : École maternelle et mur avec briques réfractaires
Poste 9 : Panorama sur la vallée
Poste 10 : Église Saint-Symphorien
Poste 11 : Maison-mère et alentours
Poste 12 : Anciens commerces
Poste 13 : La Gendarmerie
Poste 14 : Cité ouvrière
Poste 15 : Notre-Dame-des-Cités, gardienne des fours à chaux
Poste 16- : Lavoir et bains-douches
Poste 17 : La Cantine
Poste 18 : L'étable de Jules
Poste 19 : Salle de soins, hangar et emplacement des fours
Poste 20 : Entrée de la carrière
Poste 21 : Le parc et le « château » du directeur
Poste 22 : Bief et étang de l'ancien moulin des De Cheppe
Poste 23 : Salle des fêtes, terrain de sports et ancien pont de Maizey
Poste 24 : Maison auto construite et anciennes chanvières
Poste 25 : Ferme reconstruite
Poste 26 : Lavoir municipal et plaque de crue
Poste 27 : Grange au blockhaus
Poste 28 : Gare et voie ferrée
Poste 29 : Les quatre ponts
Poste 30 : Café de la gare
Poste 31 : Maisons provisoires et calvaires
Poste 32 : Calvaire
Poste 33 : Ferme de Chantraine

Guide de découverte de Dompcevrin

Conjugaisons

Trois éléments distinguent Dompcevrin. D'abord sa situation sur le coteau, entre fleuve et forêt, où le guêpier, la mante religieuse et le sanglier trouvent chacun leur biotope. Ensuite, son architecture de village reconstruit mais qui conserve des éléments caractéristiques du style lorrain. Enfin, sa vie sociale où se conjuguaient les valeurs du monde ouvrier et du monde rural.

1ère partie – Dompcevrin d'hier et d'aujourd'hui

Entre fleuve et forêt

Nous sommes ici chez les « Meusards », surnom des habitants de la vallée de la Meuse. Le climat y est plus froid et plus venteux que dans les Côtes de Meuse voisines. Ainsi, en 1954, la Meuse gela en grande partie et le village fut paralysé par le verglas durant plusieurs semaines. Cependant, de mémoire d'homme, il y a plus de brouillard et moins de gelées qu'autrefois, tandis que les récoltes de fruits sont plus fréquentes dans les vergers. À la carrière, demeure encore une plaque d'altitude posée à la pointeuse de l'usine : deux cent vingt-six mètres. Le point culminant du ban communal est à trois cent cinquante-huit mètres.

Le village n'a jamais manqué d'eau, même au cours de la grande sécheresse de 1976, car de nombreuses sources affleurent sur le ban communal : la Fontaine de la Taillette qui va aux Paroches, la Fontaine de Champey ou la Fontaine Méty qui alimentait Dompcevrin avant la construction d'une station communale de pompage à la sortie du village, en direction de Maizey. Le ruisseau de l'Hamboquin qui ne gèle jamais, prend sa source au lieu-dit l'Abîme, après la ferme de Chantraine. Le fossé de l'Abîme porte bien son nom : une diligence y est tombée après être sortie du chemin et y a disparu corps et biens, tandis que le célèbre trompe-la-mort Marcel May, originaire de Saint-Mihiel, n'aurait jamais pu en toucher le fond ! Une barrière protège désormais les véhicules passant sur la route devant ce trou abyssal. À la hauteur du pont qui l'enjambe dans le village, le ruisseau change de nom et devient le Lys (Prononcer « li »).

Le territoire s'étend en partie sur la vallée inondable de la Meuse. En face du lavoir, rue du Lys, une plaque indique le niveau atteint lors de la crue de 1947. Plusieurs oiseaux rares se montrent dans les prairies inondables ou au bord de l'eau : chevaliers, cigognes des deux espèces ou Guêpier d'Europe. Ce dernier, ne trouvant plus assez de gros bourdons dans les bosquets dont il fait habituellement son ordinaire, chasse désormais les grosses libellules en volant à tire d'aile au-dessus du fleuve. Parfois il fait des razzias d'abeilles en tournoyant autour des ruches d'un des deux ruchers du village, au mécontentement des apiculteurs.

Le reste du ban communal couvre la côte et le plateau où la forêt est bien représentée par les hêtres les chênes et les charmes. Le village possède quatre cent quarante-deux hectares de bois communaux gérés par l'Office National des Forêts, en parcelles de dix hectares en moyenne. Le hêtre domine ainsi que le charme, utilisé en bois de palettes ou de trituration. Les frênes sont fréquents aux abords des sources. Champignons et mûres abondent mais les « jaunottes » se sont raréfiées. La chasse est de bonne renommée avec présence de sangliers, cerfs et chevreuils

Un passé agricole et sylvicole

À l'époque gauloise, le village se place sous la protection de saint Symphorien, martyrisé autour de l'an 180 à Autun, et à qui l'église est dédiée. Il est successivement dénommé Doncevrien en 1240, Donceverien en 1321 et Domseverin en 1750. « Don » ou « dom » est une appellation honorifique, dérivant du latin dominus, donnée à certains ecclésiastiques, notamment bénédictins, cet ordre ayant par ailleurs créé plusieurs monastères dans la région. La Saint-Symphorien est jour de fête au village. En fait, elle a lieu le dimanche suivant le 22 août.

Le cœur de village s'organisait en carré, aujourd'hui délimité par la rue Saint-Symphorien, la rue des Écoles et la place Georges Robert, dont les maisons étaient toutes mitoyennes avant les destructions de la Grande Guerre, structure sans doute adoptée sous l'influence des comtes de Bar entre le 12ème et le 14ème siècle pour améliorer la capacité d'auto-défense de la population.

Au 19ème siècle, Dompcevrin était un gros village tourné vers l'agriculture, l'artisanat et l'exploitation forestière. Il y avait beaucoup de tisserands de chanvre, celui-ci étant produit dans les chanvières autour du village. Le lin était également cultivé et transformé sur place par rouissage, filage et tissage. Un pêcheur professionnel, Pierre-Auguste-Marie Ancelot, né en 1835, approvisionnait les familles en gardons, brochets et anguilles, alors très abondants dans le fleuve. Il était également tisserand et musicien dans les bals alentours.

Il y avait surtout de petites exploitations avec un cheval et deux vaches. Le bétail pouvait s'abreuver dans une des auges placées dans chaque rue. On récoltait dix-huit quintaux de blé à l'hectare les bonnes années alors que maintenant les rendements atteignent quatre-vingt à cent quintaux. Il y avait encore quatre cultivateurs entre 1950 et 1960. Le dernier cessa son activité en 1970. Les terres sont aujourd'hui cultivées par des agriculteurs de villages voisins.

De 1940 à 1945, l'instituteur fit ramasser les doryphores par les écoliers, ces sinistres insectes venus d'Amérique, tâche obligatoire qui était récompensée par des biscuits vitaminés.

Des habitants étaient bûcherons ou charbonniers professionnels et quelques emplacements de leurs meules restent encore visibles en forêt. Mais une fois l'hiver venu, tous allaient dans les bois communaux pour faire la « portion » attribuée par la commune à chaque famille pour son approvisionnement en bois de chauffage. Si le maniement du grand passepartout était plutôt du domaine des hommes, les femmes étaient mises à contribution pour scier les perches en bouts d'un mètre, posées sur un chevalet encore appelé « bourguignotte ». Un bâtonnet fixé sur la scie servait de toise.

Le trésor blanc

Dompcevrin connut un essor important à partir de 1907 grâce au trésor découvert par Jules Hallot, un agriculteur du village curieux de géologie et de chimie. Il fit chauffer dans sa cuisinière une pierre ramassée sur le coteau et constata qu'elle était devenue ainsi soluble. Il venait de localiser un banc de calcaire très pur, susceptible d'être transformé en chaux par chauffage à l'abri des flammes. Il fut mis en exploitation par la Société des Fours à chaux de Dompcevrin, filiale du groupe métallurgique De Wendel. La chaux était alors très demandée pour la fabrication de l'acier. L'extraction du calcaire et sa transformation dans des fours employèrent jusqu'à cent soixante personnes, incluant des immigrés russes et polonais puis italiens, espagnols et portugais qui portèrent la population du village à cinq cents habitants en 1931, lorsqu'un cinquième four à chaux fut mis en service. Une cité ouvrière vit le jour, bientôt agrandie. Il y eut même des baraques en planches construites entre la voie ferrée et la route.

La rue de la Poudrière rappelle l'usage de bâtons de dynamite pour faire tomber des pans du front de taille. Ils étaient stockés dans une maisonnette placée à cent mètres des dernières habitations de la rue et entourée de barbelés. Quand il y avait des explosions, toutes les maisons du village tremblaient. La poussière de chaux entrait partout, recouvrant la végétation et les jardins. Ici, les toits étaient blancs douze mois par an !

Le déclin de la sidérurgie lorraine et l'utilisation d'autres techniques pour la fabrication de l'acier conduisirent à l'extinction des fours en octobre 1971, puis à leur démolition à partir de 1987, tandis que l'activité était reportée vers d'autres carrières du même groupe qui furent modernisées, Montgrignon et Sorcy. La plus proche carrière de chaux encore en activité est située à Dugny. Elle appartient à un groupe belge.

Démographie et activité économique

Dompcevrin comptait trois cents habitants en 1803 et quatre cent trente en 1826, alors apogée du village agricole et la population diminua ensuite, passant de quatre cents en 1851 à deux cent quatre-vingt-neuf en 1901. Cette évolution est caractéristique de celle de la majorité des villages ruraux du Barrois. Avec l'ouverture des carrières, la population recommença à s'accroître jusqu'à compter près de cinq cents habitants en 1931. Puis la population diminua à nouveau, d'abord à cause de la modernisation de l'exploitation de la carrière et des fours. Par exemple, l'installation d'un concasseur en 1957 amena le licenciement de soixante-dix ouvriers, soit la moitié des effectifs encore en place à l'époque. Enfin, la fermeture des carrières de chaux fut peu après suivie de celle de l'usine de lunetterie de Saint-Mihiel, ce qui fit chuter le nombre d'habitants du village à moins de trois cent cinquante habitants en 1982. Ils étaient trois cent quatre-vingt-sept en 1997 et trois cent soixante-dix en 2011 pour cent soixante foyers dénombrés. La population devrait reprendre sa croissance, beaucoup de maisons étant occupées par des personnes seules et qui seront reprises par des familles.

Commerces

Il y avait autrefois quatre cafés : L'Avenir, qui prenait des pensionnaires, souvent des ouvriers des fours à chaux, le café de la Cantine, le Café de la Gare, fermé en 1962 et le Café de la Place. On y trouvait également trois magasins d'alimentation : Thomas, Baldo et Driss, ainsi que la coopérative de la cantine montée à la demande des Fours à chaux. Un café en planches s'était ouvert après 1914 parmi les baraques construites entre la voie ferrée et la route. Tout le monde passait chez Madame Boes pour y prendre son pain, déposé par la boulangerie de Bannoncourt, tandis qu'un habitant distribuait le journal Le Meusien et le magazine Fripounet à leurs nombreux abonnés.

Aujourd'hui, les commerces ont disparu mais une agence postale communale vient d'ouvrir. Deux ateliers fabriquent des joints industriels et un troisième, des tapis de sport et des sols coulés en caoutchouc, faisant survivre le passé ouvrier du village et créant une trentaine d'emplois.

Les guerres et leurs suites

En janvier 1814, les garnisons de Verdun et de Saint-Mihiel eurent plusieurs engagements avec les Prussiens aux alentours de Dompcevrin, notamment à la ferme de Chantraine qui fut incendiée.

Près de trente jeunes hommes du village ont été tués au front pendant le conflit de 14-18. Dompcevrin fut sous le feu des canons allemands pendant quatre ans car, dès septembre 1914, l'assaillant créa une poche dans le front, dite Saillant de Saint-Mihiel, qui ne fut résorbée que par la contre-offensive alliée de septembre 1918, placée sous commandement américain. Le village fut donc entièrement évacué de ses civils et servit d'avant-poste aux troupes françaises qui y cantonnèrent. Un grand blockhaus, encore intact, fut édifié dans une grange, chargé de retarder une éventuelle percée allemande par les

ponts de Maizey. À proximité du village se découvrent de nombreux vestiges de cette guerre, souvent presque effacés par la forêt : tranchées, ancien hôpital et cimetière provisoire, ballast de voie ferrée à voie étroite, citerne…

En 1940, des prisonniers marocains furent enfermés dans le théâtre des écoles du village et gardés par des soldats allemands.

Le 19 juillet 1944, les SS ont encerclé le village de quatre heures du matin à quatorze heures, à cause d'un chef de culture allemand abattu par les maquisards à Lahaymeix. Celui-ci était accompagné d'un officier, qui heureusement ne fut que blessé. Tous les hommes ont été enfermés à l'école de garçons. Certains furent frappés au nerf de bœuf pour les faire avouer. L'un d'eux, Denis Pancher, fut déporté et décéda au camp de Dachau. Deux furent emprisonnés quelques temps à la prison Charles III de Nancy. Un autre fut blessé par balles en essayant de s'enfuir.

Plusieurs enfants « illégitimes » sont nés après la libération du village par les troupes américaines dont quatre à la peau noire, qui s'intégrèrent comme les autres à une des bandes de gamins du village. Deux soldats marocains se sont installés au pays tandis que deux jeunes femmes du village sont parties vivre à l'étranger avec leur mari, l'une aux États-Unis et une autre en Angleterre. La mort de six adolescents en 1944, à la suite de l'explosion de munitions abandonnées et, quelques mois plus tard, le meurtre d'une jeune fille du village au lieu-dit l'Abime, ont terni le souvenir des années d'après-guerre.

Galerie de portraits

Arthur Mirouel, enfant du pays
Arthur Mirouel est né le 29 avril 1872 à Dompcevrin où il est décédé le 6 août 1951. Alors qu'il suivait des études supérieures à Nancy pour entrer à Saint-Cyr, il dut rentrer chez lui pour reprendre l'exploitation agricole familiale, suite au décès de son père. Un temps vice-président de la chambre départementale d'agriculture, il entra en politique en 1900 en devenant conseiller municipal de son village natal puis maire en 1912 et conseiller d'arrondissement entre 1913 et 1914, date à laquelle il devint conseiller général de Pierrefitte-sur-Aire. Proche de Raymond Poincaré, il se présenta en 1935 à l'élection sénatoriale partielle consécutive au décès de ce dernier et rejoignit le groupe centriste de l'Union républicaine après son élection. Le 10 juillet 1940, il ne prit pas part au vote sur la remise des pleins pouvoirs au Maréchal Pétain.

Gabriel Maurice Pancher, le denier des Poilus de la Meuse
Né le 10 juin 1898 à Dompcevrin, mobilisé en 1917, il participa à la bataille de la Somme puis aux combats qui se déroulèrent dans l'Argonne avant d'être fait prisonnier en octobre 1918. Il décéda dans son village le 14 mars 2004, âgé de cent cinq ans.

Serge Brouet, recordman du monde
Né le 5 novembre 1936 à Dompcevrin et y passant actuellement sa retraite, ce marcheur de haut niveau a fait deux Strasbourg/Paris et cinq Paris/Colmar. Parti du Lac de Madine le 28 juillet 1989, il arriva le 4 août à Dompcevrin, après avoir marché pendant sept jours et quatre heures sans interruption et en ayant franchi presque sept cent soixante-seize kilomètres de routes de tous les cantons de la Meuse, battant ainsi le record du monde de marche athlétique non-stop*. Le 2 août 2009, une plaque a été posée à la Salle des fêtes pour commémorer les vingt ans de ce record qui tient toujours !

*Plus de détails sur Internet en saisissant « serge brouet »

2ème partie - Au temps des fours à chaux

Paternalisme patronal

« Les Fours à chaux étaient comme le Bon-dieu » car ils finançaient de nombreuses œuvres et créaient ainsi du lien social. Ce paternalisme patronal n'est plus de mode aujourd'hui. La direction avait fait venir et rétribuait des sœurs de Saint-Joseph qui s'occupaient des soins infirmiers, du patronage des filles et à qui une pouponnière fut confiée entre 1930 et 1965. Une employée était payée pour s'occuper du magasin de la coopérative. L'entreprise finançait l'arbre de Noël, la fanfare, les séjours en colonie de vacances, des journées touristiques, les déplacements sportifs ou musicaux ainsi que certains achats de matériel pour les loisirs. Elle fit édifier le portique de gymnastique et construire une salle en bois de cinéma, de théâtre et de spectacle qui fut chauffée à ses frais. Trois ouvriers étaient payés pendant un mois pour faire les affouages du directeur, du curé et des sœurs de Saint-Joseph. Chaque famille faisait sa « portion » et ensuite, deux ouvriers des fours sciaient gratuitement les rondins déposés devant les portes pour toutes les familles du village. Il y avait des prises électriques en trois cent quatre-vingt volts dans certaines rues, prévues pour cet usage.

Les dangers du métier de carrier

Jusqu'aux années cinquante les accidents du travail furent nombreux, le front de taille de la carrière constituant alors un à-pic de soixante-dix mètres avant qu'il ne soit entaillé en quatre étages, ce qui a réduit le risque de chutes de pierres sur les ouvriers travaillant en contrebas. Un ouvrier, placé en arrière des autres, était chargé de surveiller la falaise et de les avertir si une pierre se détachait. Le risque était particulièrement élevé pendant les périodes de dégel. Les ouvriers carriers cassaient les blocs résultant du dynamitage du front de taille et chargeaient les morceaux sur des wagonnets. Le carrier était payé au prorata du nombre de wagonnets qu'il remplissait, vingt-cinq par jour en moyenne, chacun chargé d'environ une tonne de calcaire. Pour outillage, il disposait d'un pic, d'une pioche, d'une fourche à ballast, d'une pelle et d'un seau. Un silo, encore en place, permettait de stocker en semaine la chaux nécessaire au fonctionnement des fours le dimanche, jour de repos des carriers. Devant le front de taille, la température pouvait dépasser quarante degrés et le travail commençait alors avant la levée du jour. L'arrivée des pelleteuses, des camions et du concasseur mirent fin à ce mode d'exploitation en 1957.

Ceux qui travaillaient aux fours « mangeaient » la poussière de chaux et parfois se brûlaient. Ils travaillaient en trois-huit, même le dimanche. Les enfourneurs remplissaient les cinq fours alternativement d'une couche de chaux et d'une couche de charbon. Les défourneurs en contrebas vérifiaient la qualité de la chaux brûlante sortant des fours et assuraient son chargement dans les wagons qui arrivaient en dessous des trappes de défournement. Les wagons stationnaient ensuite sur une voie de garage qui longeait le terrain de sports jusqu'à pouvoir former un train chargé de huit cents tonnes de chaux. Deux convois par semaine partaient vers les hauts-fourneaux de Moselle, via Commercy. Deux couturières étaient attachées à réparer les bâches couvrant les wagons de chaux en s'activant les doigts dans un hangar en tôle mal chauffé.

Des camions évacuaient sur des terrils le calcaire inutilisable, les cendres et les rebuts. Il y eut plusieurs personnes renversées par des camions ou passant dessous. Pendant le très rigoureux hiver 1964, un Dumper dévala la falaise en blessant grièvement son chauffeur. Un cheval, le Jules, resta en activité jusqu'à la fermeture de l'usine. Il était attelé pour de menus travaux tels que le ramassage des ordures mais surtout labourer la vigne auquel le directeur de la carrière avait droit ainsi que les quelques terres destinées à produire le grain de ses volailles, ses légumes et des pommes de terre réservées à sa consommation !

Quand Titine chantait

Les habitants auraient été surnommés les « Pawtaies » mais les anciens gardent plutôt en mémoire celui de « Culs de bouquins », peut-être à cause du fessier blanc du bouquin, autre nom du lièvre mâle, rappelant le visage des ouvriers au sortir de la carrière. Agriculteurs et ouvriers vivaient en bons termes. Les ouvriers venaient chercher le lait tous les soirs à l'écurie chez Pancher, chez Rouyère ou chez Madame Christophe.

Lors de la procession de l'Ascension, le prêtre s'abritait sous un vaste dais porté par quatre hommes suivis des porteurs de bannières brodées. D'imposants reposoirs à plusieurs étages étaient édifiés dans les granges et dans les rues. Pendant les années cinquante, des processions furent filmées, ainsi que d'autres scènes de la vie villageoise, par l'abbé Boën, originaire de Belgique, fervent du format super-huit, puis par l'abbé Lamouline qui lui succéda. Ce dernier fut remplacé par l'abbé Verslip auquel succéda l'abbé Lesire qui fut le dernier curé de la paroisse.

Pendant la nuit précédant le 1er mai, les jeunes gens parcourraient les rues du village, munis d'une échelle, et enfilaient une branche dans le chéneau des maisons où demeurait une fille à marier : bouleau pour les filles sages et sapin pour les filles volages ! Le 14 juillet se déroulait une mémorable retraite aux flambeaux et tous les ans, il y avait le bal des conscrits, jeunes hommes qui allaient avoir vingt ans cette année-là et qui avaient passé le Conseil de révision. Ils défilaient en arborant des cocardes en crépon : « Bon pour les filles ! », puis ils assistaient à une messe de Saint-Nicolas dite à leur intention avant d'aller danser. Les Catherine, le jour de leur sainte protectrice, se promenait ensemble dans les rues, coiffées de chapeaux quelque peu extravagants, et se réunissaient ensuite pour une petite fête.

La fête foraine avait lieu le dimanche précédant la Saint-Symphorien, celle-ci ayant toujours lieu un mardi. Elle accueillait des forains venus de Rambluzin. Les roulottes stationnaient sous les grands marronniers qui bordaient alors la place George Robert : confiserie, tir, chevaux de bois et petits avions, balançoires, bal ambulant… Il y avait du vacarme jusqu'à quatre heures du matin. En fait, l'événement durait du samedi au mardi soir qui était le jour de la « vraie » fête au village et durant lequel on levait fréquemment le coude à la santé des voisins et amis, pendant que « Titine » chantait à la ronde les refrains à la mode. La fête reprenait le dimanche suivant à l'occasion du « réchaud » à destination plus exclusive des habitants qui avaient droit à des tours de manèges plus longs que d'habitude. Pendant la semaine qui précédait le réchaud, les forains stationnaient au village et faisaient leur confiture de mirabelles.

Un village de sportifs et d'artistes

Autrefois, les sports avaient une place importante à Dompcevrin. Son association sportive (ASD) comptait soixante membres, certains venus de villages voisins. Paul Patout, menuisier à l'usine, en était le principal moniteur sportif, disponible sept jours sur sept. Les activités avaient lieu en plein-air, quel que soit la saison à côté de la salle des fêtes actuelle où un haut portique avait été édifié par les Fours, ainsi qu'un terrain de basket. Cheval d'arçon et barres parallèles étaient stockés dans une petite remise. L'ASD se déplaçait partout en Meuse dans le bus des Fours à chaux : Bouligny, Stenay, Haironville, Saint-Mihiel… et même à Langres pour participer à des concours de gymnastique et de musique organisés par les fédérations sportives. Il y avait des épreuves de saut en longueur et en hauteur, de saut à la perche, le cent mètres, des exercices aux agrès…, et le concours de la meilleure fanfare. Parfois, tous les sportifs présents participaient à un spectacle de gymnastique synchronisée que les associations locales préparaient chacune chez soi, avec une fiche technique commune.
La société de gymnastique était également demandée pour des démonstrations à l'occasion de fêtes locales, comme à Lacroix-sur-Meuse en 1954. Elle était réputée pour ses pyramides humaines comptant jusqu'à soixante personnes. Tous les ans, un cross-country était organisé avec les associations locales et celles des alentours. La montée du coteau et la traversée du village en étaient les points forts. L'équipe de basket a été championne de Meuse et a joué en championnat de Lorraine.

La fanfare des Fours à chaux, sous la direction de Roland Sergent, rayonnait dans la région. Le théâtre était une autre passion du lieu, partagée par les adultes. Des costumes de scène étaient loués à Nancy pour les grandes occasions.

Programme hebdomadaire habituel vers 1960 :
- En fin de journée :
Lundi : clairon et trompette
Mardi : gymnastique
Mercredi : basket,
Jeudi : gymnastique
Vendredi : basket
Samedi : théâtre
-Le dimanche : concert, match, exhibition sportive ou représentation

Jeunesse heureuse

La jeunesse était heureuse. Les jeux se prolongeaient tard le soir et les parents laissaient les enfants courir bois et champs ou dévaler les pentes en luge. Cependant, les loisirs organisés occupaient presque tout le temps libre et chaque dimanche la grand-messe était obligatoire pour les enfants, ainsi que les vêpres qui sonnaient à quinze heures et qui étaient suivies par une séance de patronage. Aux vacances, le patronage faisait le plein. En été, jusqu'à trois équipes s'en allaient camper sous les pins du plateau, les garçons avec le curé et les filles avec sœur Maria, une religieuse de Saint-Joseph. D'autres enfants partaient en colonie de vacances à Maleville, en Haute-Savoie. À Noël, il y avait remise de jouets fabriqués à l'usine : trottinettes, luges, crécelles… Les enfants d'agriculteurs étaient parfois un peu jaloux mais la séance de cinéma du samedi, dans le théâtre, était ouverte à tous.

L'Association Culturelle et Sportive de Dompcevrin, qui organise la Saint-Nicolas et le carnaval, ainsi que l'Association des Aînés ruraux, prennent aujourd'hui le relais et une bibliothèque municipale de prêt a été récemment ouverte.

3ème partie – La carrière et la pelouse calcaire

Fossiles et coucou-souris

Les versants de terrils bien exposés abritent de nombreuses plantes à tisanes : origan, serpolet, pas d'âne… La belle Anémone pulsatile qui fleurit fin mars et avril était ici appelée « coucou-souris », le toucher des pétales évoquant celui du pelage du petit rongeur. En décoction, elle donne un colorant bleu-vert qui était localement utilisé pour teinter la coquille des œufs de Pâques.

La carrière découvre un ancien récif du Jurassique supérieur, vieux de deux cent cinquante millions d'années, formé au temps où le Barrois dérivait sous la mer, à faible profondeur et du côté des Tropiques. Il a été construit par plusieurs espèces de coraux et par d'étranges coquillages tordus comme des cornes, longs d'environ dix centimètres et appelés « rudistes ». On en récoltera des morceaux plus souvent que des coquilles entières, celles-ci étant très fragiles. Ils voisinent parfois avec des coquilles lisses ou cannelées, spiralées ou globuleuses de plusieurs espèces d'escargots marins ayant jusqu'à quinze centimètres de longueur, ainsi qu'avec des morceaux de corail cristallisé, de quelques grammes à plus de dix kilogrammes et, plus rarement, des oursins. À cause du gel, de nouveaux fossiles apparaissent tous les ans.

Préalablement à la visite des lieux, vous devez demander l'autorisation des propriétaires, la Société des fours à chaux de Dugny. Faites attention à respecter le milieu vivant, le site étant colonisé par des plantes remarquables ainsi que par les lézards ou la Mante religieuse dont c'est un des rares îlots de colonisation en Lorraine et qu'on ne retrouve ensuite qu'au sud de Lyon. Respectez les propriétés

privées et faites attention à votre sécurité en évitant, par exemple, de fouiller sous des escarpements ou au pied de parois très pentues.

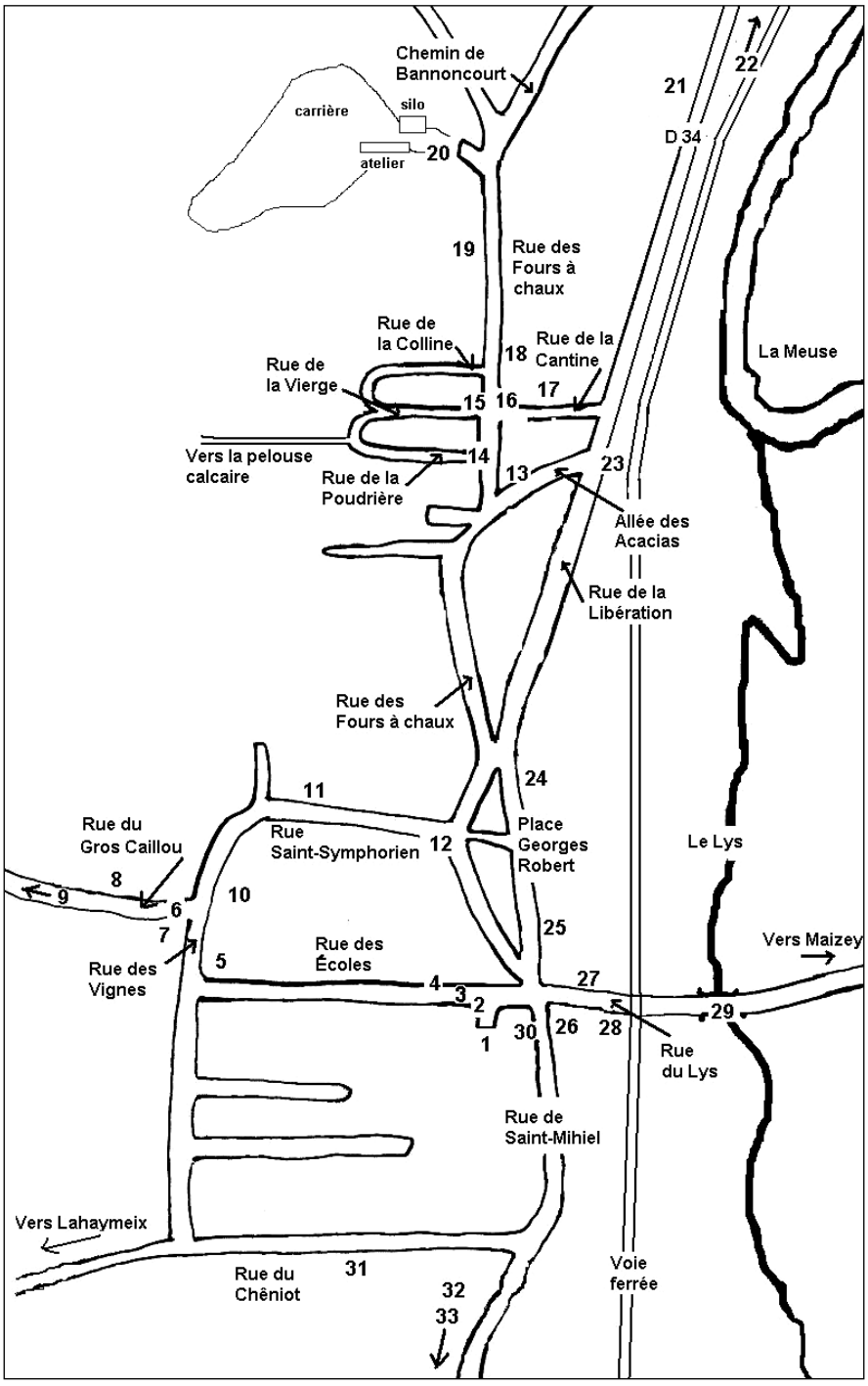
La pelouse calcaire de Brantivaux

Localisée au lieu-dit le Haty, c'est une réserve naturelle de plus de huit hectares, propriété du Conservatoire des espaces naturels. On y trouve notamment de belles orchidées : Faux-bourdon, Homme-pendu, Ophrys-araignée… fleurissant en mai et en juin ainsi que et la Couleuvre coronelle et la Mante religieuse. Stationner dans le village et marcher deux cents mètres sur le chemin qui prolonge la rue de la Poudrière. L'accès et la visite sont libres à condition de rester sur les sentiers et de s'abstenir de tout prélèvement. Chaque année au mois de mai, une visite accompagnée du site est organisée. Possibilité de visite guidée à la demande par le biologiste gestionnaire du lieu. Renseignements au 03 83 80 70 80.

4ème partie – Promenade dans le village

Nous vous proposons une boucle au départ de la mairie, passant par tous les postes qui seront détaillés par la suite. Vous pouvez également adapter votre cheminement à l'aide du plan de repérage suivant.
Nous vous souhaitons une agréable promenade.

Poste 1 : Mairie et écoles
Poste 2 : Monument aux morts
Poste 3 : Vue sur une rue reconstruite
Poste 4 : Quelques maisons de la rue des Écoles
Poste 5 : Ancien gymnase
Poste 6 : Rue du Gros-Caillou
Poste 7 : Ancien presbytère et Trou du curé
Poste 8 : École maternelle et mur avec briques réfractaires
Poste 9 : Panorama sur la vallée
Poste 10 : Église Saint-Symphorien
Poste 11 : Maison-mère et alentours
Poste 12 : Anciens commerces
Poste 13 : La Gendarmerie
Poste 14 : Cité ouvrière
Poste 15 : Notre-Dame-des-Cités, gardienne des fours à chaux
Poste 16- : Lavoir et bains-douches
Poste 17 : La Cantine
Poste 18 : L'étable de Jules
Poste 19 : Salle de soins, hangar et emplacement des fours
Poste 20 : Entrée de la carrière
Poste 21 : Le parc et le « château » du directeur
Poste 22 : Bief et étang de l'ancien moulin des De Cheppe
Poste 23 : Salle des fêtes, terrain de sports et ancien pont de Maizey
Poste 24 : Maison auto construite et anciennes chanvières
Poste 25 : Ferme reconstruite
Poste 26 : Lavoir municipal et plaque de crue
Poste 27 : Grange au blockhaus
Poste 28 : Gare et voie ferrée
Poste 29 : Les quatre ponts
Poste 30 : Café de la gare
Poste 31 : Maisons provisoires et calvaires
Poste 32 : Calvaire
Poste 33 : Ferme de Chantraine


Chemin de Bannoncourt
carrière
silo
atelier
20
21
22
D 34
19
Rue des Fours à chaux
Rue de la Colline
18
Rue de la Cantine
La Meuse
Rue de la Vierge
15
16
17
Vers la pelouse calcaire
14
13
23
Rue de la Poudrière
Allée des Acacias
Rue de la Libération
Rue des Fours à chaux
24
11
Rue du Gros Caillou
Rue Saint-Symphorien
12
Place Georges Robert
Le Lys
8
9
6
10
7
25
Vers Maizey
Rue des Vignes
5
Rue des Écoles
4
3
27
2
29
1
30
26
28
Rue du Lys
Rue de Saint-Mihiel
Vers Lahaymeix
Rue du Chêniot
31
32
33
Voie ferrée

Rue des Écoles

Poste 1 : Mairie et écoles

Mairie construite en 1921 à la place d'une ferme en ruines qui appartenait à la famille Mirouel, par M. Vivien, entrepreneur, et L. Galland, sculpteur, sous l'égide de Tréchot et Langlois, architectes. Elle témoigne d'une aisance retrouvée et d'une volonté d'entrer dans la modernité : maçonnerie du rez-de-chaussée en bel appareillage de pierres de taille encadrant la porte et deux grandes baies en plein cintre, balcon d'apparat à balustres surmonté d'un fronton circulaire sculpté et toiture à quatre pans.

Les écoles des filles et des garçons n'en ont que le nom : l'enseignement y a toujours été mixte. En 1934, le nombre d'enfants présents au village obligea à la construction d'une école supplémentaire en face de la mairie, l'actuel numéro 6. La dernière institutrice de l'école primaire, Chantal Pérotin, dut partir en juillet 2009 malgré les protestations des habitants.

Poste 2 : Monument aux morts

Le monument aux morts a été érigé en 1923. Le soldat offre son corps comme barricade à la mitraille tandis que le socle proclame : « Ils ne passeront pas », devise des combattants de Verdun. Il est l'œuvre d'Eugène Désiré Piron, Prix de Rome de sculpture en 1903 et a été moulé en série. Ainsi, on retrouve le même bronze, mais polychrome, à Péroy-les-Gombries dans l'Oise.

Parmi la liste des tués en 1914 et 1915, il y a cinq Ancelot qui étaient tous frères. Ils venaient d'une famille de vingt-deux enfants de même père et mère, mais dont plusieurs sont morts peu après leur naissance. Suite à cette série noire, ceux de leurs frères survivants qui étaient soldats furent démobilisés et renvoyés à leur foyer.

La forte concentration de monuments aux morts en Meuse n'est pas seulement due à la proximité de champs de bataille, mais également aux pertes humaines importantes subies par ce département, notamment en 1914 et 1915. Durant cette période, les régiments sont encore principalement constitués de soldats originaires de la région où ils stationnent et les premiers engagés dans le conflit furent les plus proches du front. Vingt-sept jeunes hommes de Dompcevrin sont tombés au champ de bataille, soit une mortalité double de la moyenne des villages de France métropolitaine, au prorata de leur population d'alors.

Poste 3 : Vue sur une rue reconstruite

Il restait deux maisons debout après 14-18, le village étant placé sous le feu des canons allemands installés sur l'autre rive de la Meuse. La rue des Écoles a été entièrement détruite et fut donc entièrement reconstruite. Pourtant, elle évoque néanmoins un village-rue lorrain du 19ème siècle.

Pendant la reconstruction, qui s'étala de la fin de la guerre aux années trente, les maisons particulières et les fermes furent souvent édifiées en s'inspirant de modèle régionaux du siècle précédent, tout en leur apportant certains éléments de modernité. Cette démarche fut adoptée pour toutes les Zones Rouges. En Lorraine sédimentaire, les directives de l'État incitèrent à la conservation du village-rue avec ses maisons mitoyennes et son large usoir, au maintien des granges et étables accolées à la partie d'habitation et d'un mur « goutteux » comme façade sur rue. Cependant, les toits sont plus pentus et couverts de tuiles mécaniques, la flamande disparaît, la taille des fenêtres et la hauteur des pièces sont augmentées, la brique d'argile ou de ciment apparaît pour les entourages d'ouvertures et même la pierre reconstituée. Il y eut obligation de séparer la partie ferme et grenier de la partie habitation par un mur coupe-feu. Hélas, l'installation de WC intérieurs et d'une salle de bain ne fut ni rendue obligatoire, ni-même envisagée.

Beaucoup d'Italiens sont venus travailler à Dompcevrin pour la reconstruction et sont restés en continuant à être maçons, telle la famille Conti, ou en allant travailler aux fours à chaux, par exemple la famille Gervasi.

Poste 4 : Quelques maisons de la rue des Écoles

La maison du **n° 8** présente une alternance de briques d'argile et de pierre de taille pour ses encoignures d'angles. Les linteaux en briques d'argile des fenêtres, de la baie du séjour et des deux portes sont arrondis. Corps d'habitation et corps de ferme forment encore une seule unité de façade et de toiture, bien qu'un mur coupe-feu les sépare désormais. Les volets à persiennes sont également empruntés au siècle précédent. Grange, écurie et cellier ont gardé leur porte sur rue, celle de grange innovant par son battant unique suspendu à un rail. Autre nouveauté : un pigeonnier et trois fenêtres dans le mur pignon non mitoyen qui apportent un supplément de lumière dans cette maison restée assez profonde, mais toutefois moins que ses ancêtres. Une frise orne la rive de toit.
Pendant la belle saison, le ballet des hirondelles devant la maison est incessant, une trentaine de couples nichant dans l'écurie. Un carton fixé sous chaque nid prévient les salissures.

- Les ouvertures du **n° 5** sont délimitées pour certaines, en pierres taillées et en briques de ciment et pour d'autres, en seules pierres taillées qui ont été récupérées dans les ruines de la maison précédente.

- Au **n° 18**, écurie et grange sont devenues des pièces à vivre.

- Les numéros **17, 19** et **21** sont d'anciennes fermettes de manouvriers ou de petits fermiers, celle du **19** possédant une seule travée. L'usoir est en propriété privée comme en témoigne le muret de clôture du **n° 21.**

Rue des Vignes et du Gros-Caillou

Poste 5 : Ancien gymnase

La première bâtisse côté impair de la rue de Vignes, est la grange où avaient lieu les séances de gymnastique, mais seulement lors d'intempéries. Les entraîneurs appliquaient en effet les préceptes de Georges Hébert, qui recommandaient de renforcer son corps par des exercices pratiqués en plein-air et par tous les temps.

Poste 6 : Rue du Gros-Caillou

Un chemin partant de Saint-Mihiel et passant par Chauvoncourt puis les Paroches empruntait cette rue pour se diriger ensuite vers le rocher dit « le Gros-Caillou » puis vers Thillombois et enfin Benoîte-Vaux. Il était autrefois parcouru par de nombreux pèlerins qui se rendaient à pied dans le Vallon-Béni.
À deux kilomètres de là, le Gros-Caillou est une borne frontière et un repère, connu de tous, qui donne également son nom à une rue de Bannoncourt. Il marque la limite de trois massifs : les bois communaux de Dompcevrin, ceux de Bannoncourt et la forêt domaniale de Marcaulieu. Volé vers 1981, il a été remplacé en 1993 par un nouveau Gros-Caillou en pierre d'Euville sculptée par Gérard Pancher.

Poste 7 : Ancien presbytère et Trou du curé

Au **n°1**, rue du Gros-Caillou, élégant presbytère de 1872, survivant de la Grande Guerre. Le hangar visible à gauche dans la cour était utilisé pendant le patronage pour la réalisation de modèle réduits ou de postes de radios à galène sous l'égide de l'abbé Lamouline.
Dans le pilier gauche du muret sur rue, on entend s'écouler le trop-plein des trois sources qui alimentaient un réservoir placé plus en hauteur sur le coteau. Il est appelé Trou du Curé. C'était autrefois une fontaine munie d'une pompe à bras.

Poste 8 : École maternelle et mur avec briques réfractaires

Au **n°4** de la rue du Gros-Caillou, les sœurs se sont occupées de la maternelle jusqu'à la fin des Fours en 1974, par qui elles étaient rétribuées. Des institutrices les remplacèrent jusqu'à sa fermeture en juillet 2011. La cour est à l'emplacement de l'ancienne mairie détruite en 1914.

- Pour construire le mur de cour d'école, des briques réfractaires réformées des fours à chaux ont été utilisées, mêlées à des moellons de pierre. Elles existaient en deux tailles, normale, pesant alors chacune vingt-deux kilogrammes, et demi-épaisseur. Elles étaient faites sur mesure : toutes sont marquées du sigle DOM. Leur section trapézoïdale permettait leur montage à l'intérieur des fours dont le diamètre était de douze mètres. Elles étaient posées en quatre couches. Vous en verrez bien d'autres, incluses dans les murets de jardin du village.

Poste 9 : Panorama sur la vallée

Si vous montez au-dessus du presbytère par le chemin, vous profiterez d'un point de vue panoramique sur la vallée.
De gauche à droite, en regardant d'abord vers la carrière :
- Le front de taille en trois étages est surmonté par la forêt du plateau. En arrière, on distingue un milieu ouvert piqué d'arbustes ; c'est une pelouse calcaire dite xérophile car en état chronique de sécheresse à cause de la grande perméabilité du calcaire à chaux et de la finesse de la couche d'humus. Elle est également dite thermophile, car bien exposée au soleil. C'est le royaume des orchidées et des mantes religieuses.
- Un peu plus à droite, un des trois terrils de la carrière est colonisé par les bouleaux, ainsi que par les saules marsault et les pins. Au pied du terril commence la cité ouvrière avec ses maisons basses dont quelques-unes laissent encore deviner leur ossature en bois. Plus à droite, l'imposante cantine et son parc s'imposent. Au fond, à moitié cachées par deux épicéas, une maison d'ingénieur et juste derrière, la toiture d'ardoises de la maison du directeur de l'usine. En arrière-plan, la vallée est dominée par la vaste forêt des Hauts de Meuse. Un alignement d'arbres marque la ligne du TGV et le sommet de deux silos blancs accolés est la seule partie visible de Lacroix-sur-Meuse. En dessous, on aperçoit des maisons de Rouvrois-sur-Meuse.
- Un peu plus à droite, une colline, coiffée d'un petit bois, masque en partie la vallée de la Crëue, importante voie de passage à travers la côte de Meuse, reliant la vallée de la Meuse à la plaine de la Woëvre. À son déboucher, on aperçoit cinq hectares de serres d'un seul tenant, dédiés à la culture du concombre et juste devant, une usine de conditionnement de salade verte en sachets. En arrière du village de Spada, on devine quelques maisons de Lamorville.
- Encore plus à droite, derrière le clocher de Dompcevrin, le village de Maizey avec ses hangars de stabulation et de stockage de fourrage, témoignant de sa vocation agricole, essentiellement laitière. Les friches en sommet de colline surplombant le village cachent au regard les premières lignes de fortifications allemandes édifiées en 14-18, encore en place. Plus à droite, une chapelle est édifiée sur la côte Sainte-Marie où une messe est dite tous les ans. Dans la vallée on devine le barrage de Maizey où divergent la Meuse et le canal de l'Est. Plus proche et plus à droite, on a vue sur l'écart nommé Ferme de Chantraine surmonté du clocher des Paroches.

- Plus à droite encore, plusieurs des cinq Dames de Meuse se laissent entrevoir, hautes roches coralliennes mises à nu par l'érosion où s'abritèrent les chasseurs pendant la Préhistoire. À leur pied se profile la bourgade de Saint-Mihiel comptant quatre mille habitants, établie à la convergence de plusieurs vallées ainsi que les villages de Chauvoncourt et des Paroches. Encore plus à droite, la colline la plus proche nous cache Fresnes-au-Mont. Le fort des Paroches y fut construit.

Rue Saint-Symphorien

Poste 10 : Église Saint-Symphorien

Une précédente église fut incendiée par les Huguenots en 1567. La reconstruction d'un nouvel édifice, au milieu du 19ème siècle, fut presque intégralement financée par le budget communal, sinon les cloches sur lesquelles figurent les noms de leurs marraines et parrains : Brouet, Pancher et Mirouel. Mais le préfet avait exprimé auparavant nombre de réticences car l'édifice en projet lui semblait trop vaste et trop coûteux pour les quatre cents habitants d'alors. Il invita Monsieur Maxe, architecte à Bar-le-Duc, à revoir sa copie, ce qui fut fait en réduisant quelque peu l'ornementation extérieure. Le style néoclassique fut adopté, faisant quelques références au gothique ogival. La nef, très haute, est soutenue par de nombreux contreforts.

En 1914, la partie supérieure du clocher fut détruite et la nef gravement endommagée. Réfection et rénovation furent financées par les dommages de guerre alloués à la commune. Dans le vestibule, on verra une trappe au plafond où passaient les cordes de sonnerie des cloches avant leur électrification. Les dates de consécration de l'église en 1859 et de sa restauration, commencée en 1922, sont gravées sur la première clé de voûte de la nef. En 1990, lors de la réfection du clocher, on plaça dans la sphère visible sous la croix un tube scellé contenant de la monnaie et un papier signé par tous les habitants.

Le chatoiement des couleurs à l'intérieur contraste heureusement avec l'austérité de façade. Cinq vitraux ont été commandés en 1924 à Jules Adam, peintre-verrier à Bar-le-Duc, qui a notamment réalisé deux des quatre vitraux commémoratifs de 14-18 qui ornent l'église Saint-Gérard de Marbotte. Les trois grands vitraux du chœur représentent chacun une scène de la vie de saint Symphorien. Les ouvertures de la haute nef furent initialement fermées par des panneaux de verre blanc à motifs géométriques. Quatre furent remplacés vers 1935 par des vitraux au nom de l'abbé Battin et un autre vers 1995 par un vitrail de l'Atelier 54 de Saint-Nicolas-de-Port. Il représente les trois enfants d'une des familles donatrices, infirmes de naissance et tous décédés vers l'âge de vingt ans.

Plusieurs statues polychromes et dorées furent offertes entre 1930 et 1950. La statue de sainte Barbe, à la belle toge rouge carmin est un don de la Société Métallurgique de Knutange, filiale des de Wendel. Celle de sainte Catherine fut offerte par les Demoiselles de Dompcevrin, assemblée de jeunes filles pieuses conduite par une des sœurs de Saint-Joseph. À voir également, les fonts baptismaux et l'autel principal de 1859, de style néogothique, avec son soubassement représentant la Cène. Sous la statue de Saint-Symphorien, une plaque est dédiée à la mémoire de Denis Pancher, victime de l'incursion des SS au village.

L'église est ouverte le dimanche entre 14h et 17 h. Pour visiter selon d'autres horaires, s'adresser à François Malet (03 29 90 15 28) ou au maire, Louis Zwatan.
- Le parking presque en face de l'église a été construit à l'emplacement de l'ancien cimetière, le nouveau ayant été établi plus à l'écart du village, route de Lahaymeix. De la maison du défunt à l'église et de l'église au cimetière, le cercueil était posé sur un corbillard à main. Il était tiré par quatre jeunes hommes choisis par les familles concernées parmi les sept ou huit porteurs attitrés du village.

- Le muret de soutènement de cour d'école en terrasse, face à l'église inclut une ancienne stèle tombale du début du 19ème, visible derrière le poteau électrique.

Poste 11 : Maison-mère et alentours

Dans presque chaque village reconstruit après 1918, une maison était bâtie avec plus d'originalité que les autres, appelée maison-mère, sise ici au **n° 12**. Les volets sont en en tôle et la façade, ainsi que les balustres des deux balcons, en pierre moulée. Une autre maison-mère est visible dans le proche village de Rouvrois-sur-Meuse, au n° 10 de la rue Principale.

- La maison en dessous était, entre les deux guerres, une salle de spectacle pour les jeunes. Elle hébergea de 1940 à 1942 des prisonniers marocains, qui allaient travailler en journée, gardés par des soldats allemands. Un grillage avait été posé devant la maison pour les dissuader de s'éloigner du seuil.

- La cour sur rue du **n° 11** servit de cuisine et de boucherie à des soldats en poste dans le village pendant le conflit 14-18. Le linteau d'une des fenêtres occultées de l'appentis porte une pierre datée pour certains de 1834 et pour d'autres de 1836. Avec le presbytère, cette maison est la dernière rescapée du conflit de 14-18. Elle appartient à la même famille depuis cinq générations et daterait de 1830. Le blason au-dessus de la porte rappelle l'exploit sportif réalisé par son actuel propriétaire.

Poste 12 : Anciens commerces

À l'angle des rues Saint-Symphorien et Georges Robert, maison où était établi le café tenu par Ben-Madjouh Driss, soldat marocain qui s'est marié avec une fille Hubert à la Libération. Le renfoncement d'un angle de mur, qui reçoit ainsi deux ouvertures, donne un peu de fantaisie à la façade. Il y avait un autre café quelques maisons plus loin, à l'emplacement de la maison neuve du **n° 5** de la rue Georges Robert.

Tournez à gauche pour prendre la rue des Four à chaux. La première des maisons de la rue vue sur votre droite était autrefois occupée par Madame Boes qui faisait dépôt de pain.

Rue des fours à chaux

Poste 13 : La Gendarmerie

Implantée au croisement de la rue des Fours à chaux et de l'allée des Acacias, c'est une ancienne ferme construite au lieu-dit « La Gigauderie » selon la carte des Cassini, et qui est devenu « La Gendarmerie » sur le plan cadastral napoléonien. Ce changement de toponymie fut définitivement conforté quand un gendarme à la retraite, Monsieur Denière, devint locataire de la bâtisse à la suite de son embauche comme gardien des fours à chaux.

Poste 14 : Cité ouvrière

Le long de cette rue et des allées adjacentes, la Société Métallurgique de Knutange, propriété de Wendel-Sidelor, a fait construire une cité ouvrière en 1920, agrandie en 1931. La majorité des maisons sont doublées de chaque côté de deux allées adjacentes afin de constituer quatre appartements de trois pièces. Elles furent construites à l'économie, en plaques de béton fixées sur une ossature bois, des bandages cachant les jointures. Les maisons des contremaîtres, la villa du chef d'exploitation ou le « château » du directeur ont droit à de vrais murs et à une finition bien supérieure. La cité était indépendante du village, étant alimentée en eau par le ruisseau de la Cheppe et en électricité cent dix volts par le transformateur des fours.

Rue de la Poudrière, la maison du **n° 4** montre encore les lattes qui camouflent les jointures des panneaux fixés sur l'ossature. La pouponnière y avait été installée avant d'être transférée à la Cantine

en 1960. Suzanne Picard y réside depuis. Elle est actuellement la doyenne du village, venant de souffler ses quatre-vingt-quatorze bougies.

Au **n° 1**, rue de la Poudrière, maison de contremaître, bien plus vaste et confortable que les maisons d'ouvriers. Le chemin qui prolonge cette rue mène à la réserve naturelle de Brantivaux.

Au fond des rues de la Vierge et de la Colline, une cité en quatre appartements a gardé son aspect extérieur d'origine.

Poste 15 : Notre-Dame-des-Cités, gardienne des fours à chaux

Vers 1950-1951, à l'angle de la rue et de la rue des Fours à chaux, les ouvriers ont dressé un oratoire en pierre polychrome, dédié à Marie, invoquant sa protection pour les malades, les infirmes et les ouvriers travaillant aux fours. Le soubassement est en béton et la niche en briques réfractaires réformées. La statue vient du jardin du presbytère.

Poste 16- : Lavoir et bains-douches

Sur la placette en face de l'oratoire, les Fours ont fait construire un lavoir à bassin couvert. Les anciens gardent le souvenir d'une mère d'une famille de quatorze enfants qui y travaillait souvent jusqu'à la nuit tombée.
L'autre partie de la bâtisse abritait cinq douches et une baignoire. Un ouvrier s'en occupait le samedi après-midi et le dimanche matin. Les cultivateurs y avaient accès.

Poste 17 : La Cantine

La rue de la Cantine mène de la placette du lavoir à la rue de la Libération. Elle est entièrement bordée sur un côté par le mur du parc d'une imposante maison, propriété des Fours, qui faisait office de pouponnière, de cantine, de bar, de foyer de célibataires et d'épicerie coopérative régie par une employée de l'usine. Dans le parc ombragé, les dames faisaient des travaux de couture pendant que les hommes jouaient aux quilles.

Usine, château et étang de Cheppe

Poste 18 : L'étable de Jules

Sur votre droite, juste avant le croisement avec la rue de la Colline, demeure l'écurie où était logé le cheval de travail appartenant aux Fours.

Poste 19 : Salle de soins, hangar et emplacement des fours

Vingt-cinq mètres après le croisement avec la rue de la Colline, vous passerez devant le **n° 13**, maison qui servit de salle de soins et de cabinet pour la sœur infirmière, le docteur Pierson et mademoiselle Jupin, pédiatre à Saint-Mihiel. Juste au-dessus de la salle de soin, le dernier survivant des trois hangars en tôle, celui dans lequel deux ouvrières recousaient les bâches de wagons par tous les temps.

En face, sur la terrasse enherbée, il y avait la partie supérieure des cinq fours où s'activaient les enfourneurs. Sur le côté de l'esplanade aujourd'hui grillagé, s'alignaient les ateliers de mécanique, de menuiserie et d'électricité.

Poste 20 : Entrée de la carrière

La maisonnette portant le **n° 18**, à gauche du portail d'entrée, était le réfectoire des ouvriers. La « clique » venait y répéter avec Roland Sergent qui faisait également apprendre la musique aux néophytes.

La porte grise ferme le local de la pointeuse. En bas et à gauche de celle-ci est fixée la plaque d'altitude du lieu : deux cent trente-deux mètres.

Depuis la barrière, on voit le « réservoir », silo où étaient stockées les pierres destinées à alimenter les fours le dimanche. Les wagonnets à remplir étaient roulés sous les trappes de chargement, encore bien visibles mais tous les rails ont disparu. À gauche du silo, le nouvel atelier, construit en 1955. Au fond, l'horizon est barré par le sommet du front de taille, haut de soixante-dix mètres.

Poste 21 : Le parc et le « château » du directeur

Prendre sur une centaine de mètres le chemin partant à droite en laissant le transformateur de l'usine sur votre gauche. C'est le chemin qui était pris pour aller à Bannoncourt. Vous dominerez d'abord la maison de l'ingénieur en chef qui abritait également les bureaux de la direction. Lui succède une grande maison de maître destinée au logement du directeur de l'usine comprenant également un grand parc, un potager, une maison de gardien et un belvédère. Le directeur disposait à sa guise de l'étang de Cheppe et de terres pour ses cultures. Il avait un chauffeur, un jardinier et deux bonnes.

Poste 22 : Bief et étang de l'ancien moulin des De Cheppe

Si vous continuez quelque peu à marcher sur le chemin, vous dominerez un petit étang aujourd'hui clôturé, qui marque l'emplacement d'une source et d'un ancien moulin dit « De Cheppe » qui fut donc un temps propriété de cette famille de nobles, originaire de Champagne mais bien implantée dans le Barrois depuis le 17ème siècle, notamment à Nicey-sur-Aire. Le bief longe la route avant de rejoindre la Meuse. Il aurait une origine monacale, ainsi que sa vanne de régulation.

Faites demi-tour et ralliez la rue de la Libération par la rue de la Cantine.

Rue de la Libération

Poste 23 : Salle des fêtes, terrain de sports et ancien pont de Maizey

La salle des fêtes, inaugurée le 11 décembre 1982, a été construite à la demande des jeunes et du conseil municipal. Tout le monde a participé bénévolement à sa construction sinon l'électricité, confiée à un professionnel. Georges Robert était maire à l'époque. Sa femme était une fille d'Arthur Mirouel. Lui était enfant de l'assistance et commis de culture. Il fut un généreux donateur qui finança de sa poche une partie de l'ensemble sportif. La place du village porte son nom.

Le 2 août 2009, une plaque a été posée devant l'entrée de la Salle des fêtes, pour commémorer les vingt ans du record du monde de marche athlétique non-stop battu par Serge Brouet, record qui tient encore en 2014 !

-Les activités avaient lieu en plein-air, à côté de la salle des fêtes où un haut portique avait été édifié par les Fours, ainsi qu'un terrain de basket, toujours en place. Cheval d'arçon et barres parallèles étaient stockés dans une petite remise accolée à la salle de théâtre et de cinéma. Celle-ci était construite à l'emplacement actuel du jeu de quille. Son toit s'est envolé en 1962, en pleine « surboum » !

- Avant 1914, la route de Maizey et ses quatre ponts n'existaient pas. Le pont en bois permettant de rallier Maizey était en face des fours à chaux et donnait sur un chemin menant également à Rouvrois. On aperçoit encore des éléments de ses piliers dans le lit du fleuve, derrière la salle des fêtes.

Poste 24 : Maison auto construite et anciennes chanvières

Au **n°10**, maison réalisée dans les années soixante par la famille Driss, en parpaings moulés sur place, faits avec des cendres de ciment, du sable et des chutes de carrelages, ainsi qu'en pierres tirées des ruines du château de Maizey, distant de deux kilomètres, qui étaient charriées à la brouette.

Les terrains à côté sont d'anciennes chanvières. La terre étant fertile, des jardins potagers y ont été établis.

Poste 25 : Ferme reconstruite

Au **n° 2**, sa cour faisant angle avec la rue du Lys, ce beau corps de ferme a été construit avec les dommages de guerre obtenus par un agriculteur du village, mais il n'a jamais servi comme tel. Le pan de toiture sur rue est dit en demi-croupe. La façade ressemble à celle de la mairie, les ornementations en moins. La pierre reconstituée est utilisée pour la protection et la décoration du soubassement. Dans les années cinquante, le hangar a été sérieusement endommagé par un incendie. Arrivés sur place, les pompiers municipaux déployèrent la pompe à bras pour éteindre le feu, mais ce jour-là, l'eau refusa de jaillir des tuyaux !

Rue du Lys

Poste 26 : Lavoir municipal et plaque de crue

Ainsi que l'atteste le texte commémoratif, la première pierre du lavoir fut posée en mai 1848. Le bassin était alimenté par la source de Chantraine, qui fut captée à cet effet.
En face du lavoir, devant le numéro 1, une ancienne fumière est restée en place.

- La maison du **n° 3** porte en façade une plaque repérant le niveau de la Meuse atteint pendant la crue de l'hiver 1947-1948. Elle est à gauche de la descente de gouttière. En fait, l'eau est montée dix centimètres plus haut que la cote indiquée.

Poste 27 : Grange au blockhaus

À l'intérieur de la grange du **n° 3**, propriété actuelle de monsieur Alain Pancher, un grand blockhaus a été construit en 14-18 par les soldats français qui agirent en catimini afin de ne pas alerter l'ennemi posté sur l'autre rive du fleuve. Ses murs en béton armé font un mètre d'épaisseur. Il était destiné à retarder une tentative de franchissement de la Meuse dans ce secteur par les Allemands, événement qui n'eut pas lieu. La discrétion des bâtisseurs paya car la grange fut épargnée par les obus qui détruisirent pourtant le corps d'habitation de la ferme et presque toutes les autres maisons du village !

Poste 28 : Gare et voie ferrée

Dans la vallée de la Meuse, l'emplacement des gares fut choisi pour permettre de desservir les villages des deux rives du fleuve, ici Dompcevrin, Rouvrois et Maizey. La voie ferrée a été établie parallèlement au Chemin de Grande Communication de Saint-Mihiel à Verdun, aujourd'hui la Départementale 34. Elle faisait la jonction entre la gare de Lérouville, placée sur l'axe

Paris/Strasbourg et celle de Pont-Maugis, desservant l'agglomération de Sedan. La partie de Verdun à Lérouville fut ouverte en 1874 et le dernier secteur en 1876. Entre les deux guerres, l'armée déclara la ligne d'intérêt stratégique car elle permettait l'approvisionnement de plusieurs forts de la ligne Maginot. Pendant l'occupation, les Allemands posèrent une deuxième voie qui fut démontée peu après l'armistice. La ligne a été fermée aux voyageurs en 1959 et au trafic marchandises en 1975. Mais les rails et le ballast sont toujours en place, créant un milieu naturel favorable aux fleurs à papillons, aux lézards et aux oiseaux des bosquets. Un vélo-rail fut un temps en projet.

Poste 29 : Les quatre ponts

Le premier pont franchit le Lys. Depuis là, sur la rive amont côté Maizey, on aperçoit la pierre d'un lavoir au fil de l'eau. Le deuxième pont franchit le lit mineur de la Meuse, le troisième une prairie et le quatrième, la Petite Meuse. La route est parfois inondée car le secteur est régulièrement recouvert par les débordements hivernaux qui empêchent toute mise en culture ou urbanisation. Le lit majeur du fleuve est donc essentiellement occupé par des prairies naturelles de pâture et de fauche, entrecoupées par les méandres du fleuve et de la petite Meuse, ainsi que par des mares, tandis que les saules marquent le lit du fleuve et les zones les plus marécageuses.

Dans le village de Maizey, un cinquième ouvrage enjambe le canal de l'Est, construit entre 1874 et 1887, reliant la Meuse et la Moselle à la Saône. Deux haltes fluviales sont à proximité de Dompcevrin, Saint-Mihiel au sud et Lacroix-sur-Meuse au nord. Les hauteurs de Maizey offrent un bon point de vue sur Dompcevrin et sa carrière, panorama qui devient impressionnant en période de crue.

Rue de Saint-Mihiel

Poste 30 : Café de la gare

Le café de la Gare, au **n° 4**, est le seul à avoir conservé son effigie. Il était stratégiquement placé à proximité de la gare et en face de l'ancien arrêt de transports routiers collectifs : voitures hippomobiles puis autobus. On y installa la première télévision du village. Les hommes s'y donnèrent alors rendez-vous lors des retransmissions de matchs de foot.

Poste 31 : Maisons provisoires et calvaires

Toutes les maisons de la rue du Chênot, qui va vers Lahaymeix, constituaient le village provisoire établi après l'armistice pour reloger les premières familles de retour. Celles-ci comprenaient à l'origine deux ou trois pièces en enfilade. Elles ont été améliorées par leurs propriétaires respectifs et sont toujours vaillantes.

Deux calvaires du 19ème, en fonte sur socle de pierre, sont établis sur la route de Lahaymeix, le premier, juste après le panneau de fin d'agglomération et le second environ deux cents mètres plus loin

Poste 32 : Calvaire

En sortie de village, sur la droite en direction Saint-Mihiel et un peu en retrait de route, un calvaire en fonte sur socle de pierre, dressé en 1859 et rénové en 1907 par la famille Pancher, voisine avec un banc ombragé.

Poste 33 : Ferme de Chantraine

Six cents mètres après la sortie du village par la rue de Saint-Mihiel, le lieu-dit Chantraine, signifiant « chant des grenouilles » (canta ranae), rappelle qu'autrefois les nuits estivales y étaient très bruyantes! Le bâtiment, à la fois ferme, moulin et castel fut incendié par les Prussiens en 1814 mais a encore conservé des éléments de ses anciennes fonctions.

Guide de découverte de Fresnes-au-Mont

Participants

Personnes rencontrées en entretiens individuels entre décembre 2010 et juin 2012
Élisabeth Lhaute
Doyenne du village, née en 1918, un mois après l'armistice, et fille d'agriculteurs. Elle a passé toute sa vie à Fresnes et habite la même maison depuis 1922, année où celle-ci a été reconstruite. Elle cultive encore son jardin, continue à tenir un dépôt de gaz en bonbonnes, ne regarde jamais la télé en journée et se réjouit d'avoir de bons voisins.

Alain Boukaïba
Maire de Fresnes-au-Mont de mars 2001 à mars 2014 et président du Syndicat d'électrification, il fut également président de la Communauté de communes entre Aire et Meuse regroupant vingt-deux villages. C'est un des six membres fondateurs du Vent des Forêts qu'il présida de 1999 à 2008. Travaillant alors à l'Office National des Forêts depuis une trentaine d'années, il a facilité le tracé du circuit des sentiers d'art grâce à sa connaissance du milieu naturel et du statut des terrains traversés, s'attachant à ce qu'il soit implantés le plus équitablement possible sur le territoire des six communes associées au projet. Il est le référent de la 4ème partie du guide.

Personnes consultées : Catherine Colson, Elke Dudink, Jean-François Désindes, Roselyne Désindes, Denise Habert, Georgette Lhaute.

Personnes ayant participé à la promenade de découverte du village, le 27 avril 2011 : Jérôme Bonnabel, Jean-Paul Bonnard, Cindy Elias, Christiane Ilic, Jean-Marc Ilic, Georgette Lhaute, tous habitants de Fresnes-au-Mont et Michelle Delorme, résidant à Dugny-sur-Meuse

Collecte de témoignages, enquêtes de terrain et synthèse : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêt.

Merci à Élisabeth Lhaute, pour ses conseils et ses relectures attentives.

Guide de découverte de Fresnes-au-Mont

Sommaire

Sommaire
Porte du Barrois
1ère partie : Paysages ruraux et forestiers
Entre Seine et Meuse
Mille hectares de forêts
Un ancien village-carrefour
Un village-rue, trois écarts
Louvent
Herbeauchamp
La Renardière
2ème partie : Fresnes-au-Mont d'hier et d'aujourd'hui
De l'Empire au Royaume
Les Tassons
Un repère de Cravates
Les anciens fours à chaux
Patrimoine de l'eau
Fresnes-au-Mont vers 1930
Vie au village
3ème partie : Fresnes pendant les deux guerres mondiales
Souvenirs de 14-18
L'après-guerre
L'exode de la famille Lhaute
La vie quotidienne sous l'Occupation

4ème partie : Regards sur la forêt
Des conditions biogéographiques favorables
Grands domaines et parcelles en timbre-poste
Cailloux vosgiens
Regard sur le sol
Hêtres fragiles d'écorce
Chênes affamés et chênes repus
Charmes pour affouagistes
Changement climatique ?

5ème partie : promenade dans le village
Poste 1 : Mairie et fontaine à deux bassins
Poste 2 : Vue sur la rue des Tassons
Poste 3 : En descendant la rue des Tassons
Poste 4 : En remontant la rue des Tassons
Poste 5 : Église Saint-Laurent
Poste 6 : Haut de l'église
Poste 7 : Cimetière
Poste 8 : Blockhaus français
Poste 9 : Stèle d'aviateur anglais
Poste 10 : Stèle de partisan

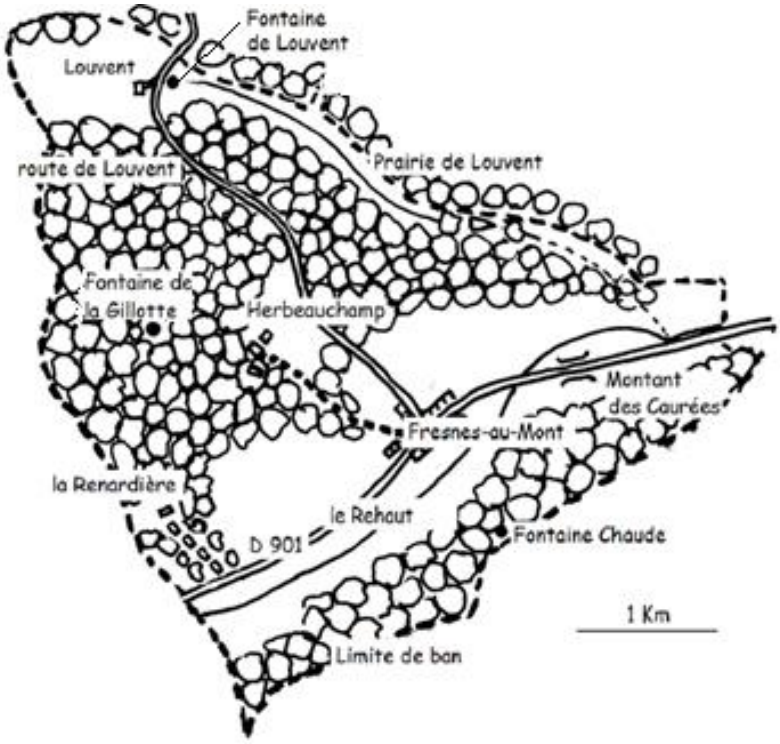
Guide de découverte de Fresnes-au-Mont

Porte du Barrois

Le village-rue penche vers la Meuse, à quelques encablures du Sammiellois, mais Fresnes-au-Mont est résolument tourné vers le Barrois. Pour preuve, il n'affiche pas son opulence, hormis l'église, bien que riche de presque cinq cents hectares de bois communaux.

1ère partie : Paysages ruraux et forestiers

Entre Seine et Meuse



Le territoire couvre mille cinq cents hectares mais à l'inverse des bans de la vallée de l'Aire, tout en longueur, les terroirs sont regroupés ici en un triangle isocèle, deux écarts formant les pointes ouest et nord-ouest et une étroite vallée herbeuse dite « Prairie de Louvent » marquant la frontière nord-est.

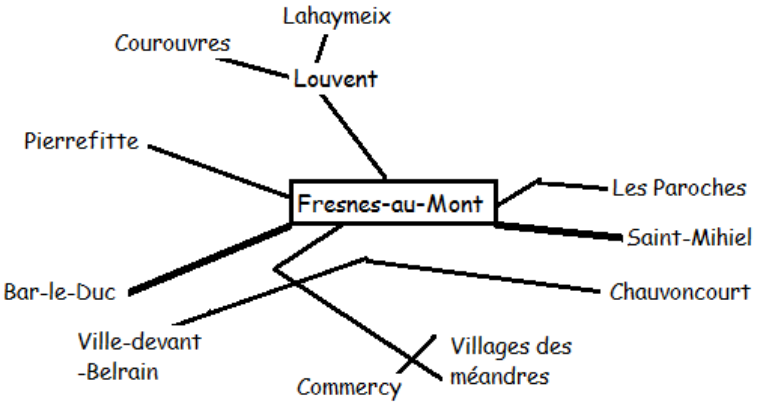
Plusieurs sources affluent vers la Meuse, telle la Fontaine Chaude, autrefois appelée Fontaine Chaux. Mais à trois kilomètres ouest de la Fontaine de la Gillotte, la source du Puits des Templiers à Pierrefitte, se déverse dans le bassin de la Seine. Entre les deux, le plateau boisé est le garant de la qualité des eaux. Un ruisseau appelé le Rehaut, qui prend naissance à Rupt-devant-Saint-Mihiel et se jette dans la Meuse aux Paroches, a créé une longue vallée rectiligne occupée principalement par des cultures, des prairies et la route. Le village s'appuie en pied de coteau sur un versant bien ensoleillé, dominé par la Vieille-Vigne. C'était autrefois le royaume des lièvres, que les héritages successifs avaient découpé en parcelles en majorité inférieures à un hectare. La mosaïque de milieux champêtres a été dénaturée lors du remembrement de 1976, sinon quelques bois de particuliers qui ne peuvent heureusement plus être défrichés. La toponymie locale s'est alors fortement appauvrie car chaque petit terroir avait son nom tel Ninglinvaux, non loin

du montant des Caurées ou la Fontaine des Filles, prairie humide au-dessus du chemin de Louvent, en face du lieu-dit « Four de Marie Batail ».

Mille hectares de forêts

Le patrimoine de Fresnes, c'est son église, sa mairie et sa forêt communale. Les bois communaux se sont agrandis, notamment par l'achat et le regroupement de parcelles en « timbre-poste », parfois de quelques centaines de mètres-carrés, faisant passer sa surface de trois cent-sept hectares en 1900 à quatre cent-soixante aujourd'hui. Les bois de particuliers couvrent près de deux cents hectares et ceux de l'Etat trois cent cinquante, soit mille hectare de forêts occupant les deux tiers du ban communal. Fresnes est donc une des communes les plus boisées du département. Mais le frêne n'est pas ici le roi des arbres, la localité ne lui permettant pas d'acquérir ce cœur blanc qui lui donne une grande valeur commerciale. La relation entre le nom du village et cette essence n'est donc pas certaine.

Un ancien village-carrefour



Quelques adoucissements de pentes des revers de plateau aux alentours ont sans doute contribué à la création du village en le plaçant dès l'origine à l'intersection d'une grande voie de passage et de plusieurs importants chemins menant à d'autres villages ou à d'autres carrefours. Ils sont représentés sur la figure d'après la carte dite « des Naudin », publiée en 1738.
Depuis l'Antiquité, le village est traversé d'est en ouest par une importante chaussée qui franchit le plateau séparant la vallée de l'Aire de la vallée de la Meuse ralliant Bar-le-Duc à Saint-Mihiel, suivant la vallée du Rehaut. C'est aujourd'hui une section de la D 901. Cette voie divergeait autrefois en deux branches, une ralliant Saint-Mihiel et l'autre Les Paroches et la route de Verdun. La voie antique passait plus en revers de côte que la route actuelle qui fut tracée et empierrée par les comtes de Bar, et renforcée au milieu du 18ème. Seule une boucle en direction de Saint-Mihiel a été rectifiée vers 1970 au profit d'une section en devers réduisant la pente du lieu-dit Montant des Caurées. On ramasse parfois des fossiles de coquillages spiralés sur les devers de la route en sommet de cette côte, surtout après les gelées.

Vers le nord, le chemin de Courouvres passe par l'écart de Louvent où divergeait peu après une branche vers Lahaymeix. Ce chemin est aujourd'hui devenu une route à voie étroite reliant Fresnes à la ferme de Louvant, puis faisant jonction peu après avec un secteur de la D 101, ralliant Lahaymeix à Dompcevrin. La section de Fresnes à Dompcevrin est classée en Sentier de Randonnée de Pays.

Au sud du village, le sentier de la Fontaine au Bois croise la piste constituant la plus ancienne la voie de Bar-le-Duc à Saint-Mihiel, puis rallie une profonde entaille dans le plateau, perpendiculaire à la vallée de la Meuse. Il débouche sur les «Kœurs » puis sur d'autres villages établis le long des deux grands méandres du fleuve en amont de Saint-Mihiel, ainsi que sur la route de Commercy. A l'origine, ce chemin descendait vers la vallée du Rehaut en longeant l'église. De nombreux marchands l'utilisèrent jusqu'en 1914, ceux allant à pied portant leur marchandise dans une hotte. Un nouveau tracé passant par Rupt lui fut préféré à l'ère de la macadamisation.

L'intérêt de ces chemins s'est amoindri quand la capacité d'un tracé à éviter le surmenage des animaux de trait ou des marcheurs n'a plus été le principal critère de choix pour établir des voies de communication. Certains ont disparu à la suite du remembrement mais se distinguent encore sur les photos aériennes. Fresnes a donc perdu sa vocation de village-carrefour, sinon pour les randonneurs.

Un village-rue, trois écarts

Le cœur de village a conservé son aspect de village-rue. En 1840, l'habitat était encore presque totalement mitoyen et regroupé dans la seule rue principale, à l'exception d'une ferme en sortie de village, sur le chemin menant à Louvent, le plus ancien écart du village, d'origine pour le moins moyenâgeuse. Quelques fermes plus excentrées furent bâties dans la seconde moitié du 19ème, ainsi que l'écart d'Herbeauchamp.

Au 19ème siècle, de nombreuses maisons de la rue principale furent reconstruites ou subirent d'importantes modifications. Après le conflit de 14-18, certains emplacements de maisons bombardées furent occupés par de nouvelles constructions, dont seulement six maisons avec corps de ferme dans la rue principale, pour ceux qui étaient déjà cultivateurs avant 1914, c'est-à-dire suffisamment dotés de terres en pleine propriété.

La Renardière, constituant le troisième écart, fut édifiée vers 1937-1938. Depuis 1990, une vingtaine de nouvelles maisons ont été construites, en majorité sur un replat au-dessus du village ou peu avant l'ancienne carrière de chaux et aucune n'a été bâtie depuis longtemps dans un des espaces vides entre les maisons existantes de la rue principale.

Louvent

Louvent, serait un ancien cloître et pour le moins, une ferme importante depuis le début du 16ème siècle, dotée d'une vaste cour qui était fermée à l'origine. C'était même un vrai hameau où une trentaine de familles de manouvriers vivaient dans des masures établies à l'emplacement du bosquet visible depuis la route à droite des bâtiments et qui furent détruites pendant la Guerre de Trente Ans, sans doute vers 1640. Le corps d'habitation principale, daté du début du 16ème siècle, fut épargné.
En 1723 la ferme devient le chef-lieu d'une baronnie regroupant Louvent, Lahaymeix et Fresnes-au-Mont, privilège accordé à Gabriel Armur de Louvent en considération des services rendus par son père au titre de conseiller d'état du duc Léopold. Mais en 1766, les habitants de Louvent sont déjà considérés comme faisant partie de la communauté de Fresnes et leurs enfants seront d'ailleurs plus tard scolarisés au village plutôt qu'à Lahaymeix.
La ferme fut un lieu de résistance particulièrement actif pendant la dernière guerre. Elle a été trois fois vendue au cours du 20ème siècle. L'avant-dernier propriétaire, Monsieur Marchand, était un expatrié de la vallée du Der dont la ferme fut ennoyée lors de la création du lac. Le domaine agricole couvre aujourd'hui soixante-douze hectares d'un seul tenant autour de la ferme, plus dix hectares au sortir de la forêt. Les plus proches voisins sont à trois kilomètres ! Les propriétaires actuels ont fait installer l'électricité en 1974. Les mille quatre cents mètres de ligne furent payés de leurs deniers. La maçonnerie du corps d'habitation du 16ème est encore en très bon état d'origine. Elle mesure trente mètres de longueur. Le corps de ferme qui fait angle a été édifié vers 1820, sans créer de rupture d'ensemble mais l'adaptation de la bâtisse à l'agriculture mécanisée n'a pu se faire sans l'installation d'une grande porte à rideau et l'ajout d'un hangar à proximité.
Un puits profond de huit mètres avait été creusé dans la cour de ferme mais l'eau courante provient de la source de Louvent, visible dans le premier virage après la ferme en allant vers Lahaymeix. Le ruisseau résultant coule vers le Rehaut dans la vallée appelée Prairie de Louvent, faisant partie du domaine.

Herbeauchamp

Sous Louis XV, tout le vallon était en pâture, mais la forêt avait regagné du terrain lorsqu'une ferme y fut édifiée en 1838 pour le compte de Monsieur de Villemotte, propriétaire à Nancy. La ferme fut mise en vente en 1847, mais sans succès, malgré l'annonce notariale qui précise que le corps de ferme d'Herbeauchamp, comprenant une maison de ferme de construction récente, cent hectares de terres labourables en plein rapport ainsi qu'un bois de six hectares, pourrait procurer un revenu net d'impôts de trois pour cent à son acquéreur. Elle appartint un temps au général Lyautey, son frère et sa sœur mais aucun d'eux n'y mit jamais les pieds.
Le 6 août 1898, elle est vendue pour vingt-deux mille francs à Joseph Humblot, cultivateur. Mais ce dernier doit l'hypothéquer pour cautionner le prêt de treize mille francs qu'il a contracté pour cet achat auprès de maître Japiot, notaire à Saint-Mihiel, chargé de la cession du bien. Le 27 mars 1903, ne pouvant plus honorer le remboursement de son emprunt, Joseph Humblot dut revendre la bâtisse au notaire qui la lui racheta treize mille francs ! L'environnement présentait à cette époque une alternance de bois, pâtures et cultures. Mais le nouveau propriétaire des lieux fit loger un forestier dans la ferme et, de 1905 à 1907, une grande partie de l'espace ouvert fut plantée en épicéas par des habitants de Fresnes. Les résineux étaient alors à la mode.

En 1996, la ferme étant mise en vente, la commune se montra intéressée par la forêt avec le bois sur pied. Celui-ci consistait en dix-sept mille mètres-cubes de grumes d'épicéas de belle race et en bonne santé faisant jusqu'à quarante-deux mètres de hauteur. La vente était prévue courant 2001 mais la tempête de décembre 1999 coucha presque tous les arbres que le propriétaire dut revendre à vil prix. Cependant, la forêt étant assurée, ce n'est pas lui qui s'arracha les cheveux ! La commune racheta presque tout le terrain, soit cent-vingt hectares, pour agrandir sa propre forêt. Le corps de ferme devint une résidence secondaire.

Le domaine comprend aujourd'hui une douzaine d'hectares essentiellement en bois, auquel on accède par une piste. Une source captée, une forge, un lavoir et un four à pain permettaient d'y vivre en quasi autarcie. Ses propriétaires actuels, qui l'ont acheté en 2004, en ont fait leur résidence principale. Un gîte rural occupe l'ancien bâtiment qui était autrefois la laiterie et auquel un solarium fut adjoint vers 1930.

La Renardière

C'était une loge de chasse en gros moellons, que tous appelaient « la Loge », qui fut construite vers 1870-1880 et que le docteur Pierre Picard, chirurgien à Douai, a fait agrandir avec une maçonnerie de briques vers 1938. Il y fit plus tard adjoindre une maison de gardien, une annexe servant de salle de jeux et de douche, ainsi qu'une gloriette édifiée dans le verger attenant, sous laquelle la Société de Musique de Saint-Mihiel donna quelques concerts. Le domaine couvre trente-quatre hectares essentiellement forestiers auxquels viennent de s'ajouter une ancienne carrière de « grouine » vendue vers 1950 à Gérard Barthélémy qui y installa une scierie. Tout le bâti évoqué est encore en place. Depuis 2001, il est restauré et rénové par ses nouveaux propriétaires. La maison de gardien et l'annexe sont devenues un gîte rural et une table d'hôte.

2ème partie : Fresnes-au-Mont d'hier et d'aujourd'hui

De l'Empire au Royaume*

Fresnes-au-Mont est un village du Barrois, tourné vers la vallée de l'Aire plutôt que vers Saint-Mihiel. Son adhésion à la CODECOM de Pierrefitte-sur-Aire montre son attachement affectif pour ce territoire.

Pourtant, le village est donné en 904 par Louis III, roi de Germanie, au prieur du Vieux-moutier de Saint-Mihiel, actuellement ferme-abbaye Saint-Christophe. Cependant, le traité de Bruges signé par Albert de Habsbourg et Philippe IV le Bel en 1301 partitionne le comté de Bar en deux entités séparées par la Meuse. Fresnes dépendra désormais juridiquement de Bar-le-Duc comme toutes les terres du Barrois à l'ouest de la Meuse, et non plus de Saint-Mihiel qui reste intégré au Saint-Empire germanique. D'ailleurs, en 1726, la carte des Naudin dénomme le village Fresnes-en-Barrois. Mais la carte des Cassini publiée vers 1780, adopte Fresnes-au-Mont, comme pour mieux ancrer chez ses habitants le sentiment d'appartenance au royaume de France, après l'annexion des duchés de Lorraine et du Barrois en 1766**.

*Les bateliers nommeront respectivement l'Empire et le Royaume la rive droite et la rive gauche de la Meuse à partir du 14ème siècle.
**L'ancien village-frontière voisin dénommé Les Baroches sur la carte des Naudin devient Les Paroches sur la carte des Cassini.

Les Tassons

Ici, les fermes étaient modestes mais plus ou moins autarciques et il n'y avait pas une grande cohésion villageoise ni inter-villageoise. On se recevait donc surtout en famille, tout à l'inverse des « Meusards » sobriquets des habitants de la vallée de la Meuse : Dompcevrin, Bannoncourt…plus riches et plus dépensiers, qui sortaient souvent pour faire la fête ou pour achalander le marché de Saint-Mihiel.

« Tassons » est le gentilé reconnu des habitants de Fresnes-au-Mont, qui s'affiche d'ailleurs aux plaques de la rue principale. Il viendrait du sobriquet « les Tassons » donné par les voisins de Rupt-devant-Saint-Mihiel et que ceux de Fresnes surnommaient « les Caoupétés ». Tasson, ou taisson, est le nom du blaireau en vieux français, animal réputé casanier…

Un repère de Cravates

Le village fut pillé pendant la Guerre de Trente-Ans et servit ensuite de repère fortifié à une bande de Cravates, surnom des Croates envoyés en Lorraine et en Barrois par Richelieu, qui s'étaient convertis au brigandage. La position du village permettait à la troupe de rayonner sur un grand nombre de villages à la ronde. Mais Madame de Saint-Balmont, l'Amazone chrétienne, y mis bon ordre en menant à l'aube un raid-surprise sur Fresnes depuis son château de Neuville-en-Verdunois et en arrêtant le chef des bandits dans sa chambre. Elle le conduisit ensuite à Bar-le-Duc où il fut jugé. Son seul regret formulé en montant sur l'échafaud fut d'avoir été arrêté par une femme !

Les anciens fours à chaux

L'exploitation d'une carrière de calcaire et sa transformation en chaux dans un four remonte pour le moins à la fin du 18ème. En avril 1916, le bâtiment existe toujours quoique le four paraisse en mauvais état, comme en témoigne une photo de soldats qui y cantonnent. Il n'en demeure aujourd'hui aucun vestige sinon dans la toponymie du lieu : les Carrières, tandis que le bandeau peint sur la façade de la maison presque mitoyenne à l'église laisse encore deviner sa fonction de local commercial doublant celle d'habitation du propriétaire du four.
En 1914, l'entreprise était déjà déclinante. Son dernier propriétaire, Théophile Batail, exploitait alors un gisement de calcaire à chaux et un modeste four fonctionnant au charbon de bois installé en sortie de village sur la route de Louvent, au bord du raidillon qui fait suite à la dernière maison de la rue et que tous appelaient le « four de Marie Batail ». Le four a disparu depuis longtemps, mais pas son nom qui continue à désigner le lieu-dit par tradition orale, tandis qu'une partie de l'ancestral Chemin de Louvent s'est transformé en rue du Chaufour vers laquelle converge par ailleurs la rue du Grand Four !

Patrimoine de l'eau

Il y avait quatre fontaines, dont trois existent toujours, et deux lavoirs, un ayant été transformé en garage et l'autre démoli. Les fontaines coulaient jour et nuit avant 1940 et les lavoirs disposaient toute l'année d'une eau claire et abondante. Il n'y avait donc pas de puits et le village échappa ainsi au choléra qui frappa plusieurs fois le département. Lors de travaux d'assainissement menés vers 1980, furent retrouvées les anciennes conduites du 19ème, menant l'eau aux fontaines, d'environ huit centimètres de diamètre, réalisées en pierre moulée et qui ont été conservées.

L'eau favorisait la présence de saules-osiers sauvages ici appelés « massoles ». Adrien Gillet et René Boucher ont fabriqué des paniers d'osier pour les villageois jusqu'en 1960.

Fresnes-au-Mont vers 1930

« Le paysan de Fresnes-au-Mont n'était pas dépensier. Il avait une à quatre vaches, le plus riche du village en ayant huit. Il élevait des poules et des lapins pour la consommation familiale, ainsi que des cochons nourris principalement aux pommes de terre. Certains faisaient leur beurre. Chaque cuisine disposait de sa « cloyotte », grille de bois suspendue au plafond de la cuisine à laquelle on accrochait saucisses, jambon sec et lard fumé. Il n'y avait pas d'ambition, pas de paperasserie et encore moins de taxe d'ordures : tout repartait au jardin. L'eau de source des fontaines était gratuite. Les marchands passaient pour fournir le peu qui n'était pas produit sur place : sucre, café… et pour donner les nouvelles qui s'échangeaient ensuite à la fontaine ou au lavoir ».
Élisabeth Lhaute

Vie au village

Le patois de Fresnes s'apparentait à ceux des vallées de l'Aire et de l'Ornain:
« J'i étu assaï, jn'i veram anoï !» : « J'y suis allé hier, je n'irai pas aujourd'hui ! »
Il était déjà presque abandonné en 1940.

Le village rassemblait autrefois de grandes familles anciennement installées : Boucher, Charles, Chastel, Désindes, Laurent, Lhaute, Paul… Il comptait trois fois plus d'habitants au milieu du 19ème siècle qu'à la fin du 20ème soit trois cent trente en 1851 et quatre-vingt-treize en 1999. Depuis, beaucoup de jeunes ménages se sont installés, faisant remonter la population à plus de cent cinquante habitants en 2012. Les nouveaux résidents sont désormais majoritaires. Fresnes est devenu un village-dortoir, les lieux de travail, de services et d'enseignement s'étant éloignés. Il n'y a plus que deux agriculteurs dans le village essentiellement céréaliers, dont celui de la ferme de Louvent. Ils étaient encore une vingtaine en 1980, dont la plupart associaient culture du blé et production de lait. La gestion des bois communaux a cependant permis de créer deux emplois.

Ressources de la forêt

Les jaunottes étaient recherchées pour la cuisine et pour la vente à des grossistes tenant dépôt dans plusieurs villages. Mais la forêt était surtout un lieu d'affouages. Chaque famille faisait sa « portion » au passepartout et mettait un point d'honneur à la valoriser au mieux et à scier les rondins à exacte longueur.

Monsieur Fortin, charbonnier, vécut en forêt de 1918 à 1925 en confectionnant des meules à l'ancienne, dont quelques emplacements se devinent encore. Il logeait dans une hutte. Vers 1930, vinrent des équipes de charbonniers nomades disposant de fours démontables, ainsi que des bûcherons espagnols embauchés par les marchands de bois. Mais ici, on ne pratiqua pas le sciage de long comme à Lahaymeix. Les tronçonneuses apparurent vers 1955.

Fresnes ne fut jamais relié au monde par une voie ferrée, le projet mainte fois reporté de tacot entre Pierrefitte-sur-Aire et Saint-Mihiel ayant été définitivement abandonné à la veille de la guerre de 14-18, ce qui contribua à la baisse du prix des grumes tirées du quart en réserve et à l'appauvrissement des ressources communales.

3ème partie : Fresnes pendant les deux guerres mondiales

Souvenirs de 14-18

Le village a été évacué en septembre 1914 quand les Allemands l'ont bombardé depuis le Fort des Romains, situé sur les hauteurs de Saint-Mihiel, qu'ils venaient de conquérir. Avant de partir en exode, les habitants rangèrent leurs plus beaux meubles dans l'église. L'édifice fut épargné par les obus, mais les soldats américains, qui stationnèrent au village en 1918 avant la bataille du Saillant de Saint-Mihiel, firent du feu avec leurs portes et tiroirs. Il reste encore dans le village quelques meubles anciens marqués par ce triste épisode.

De la plus imposante maison particulière du village, ne resta que quelques pans de murs et les caves. Un des occupants fut tué à l'intérieur par un éclat d'obus alors qu'il laçait ses chaussures. Il resta ainsi huit jours assis sur sa chaise avant de pouvoir être porté au cimetière par sa belle-fille, tant le bombardement fut long et intensif. Il avait mis son linge à l'abri dans la cave. Mais celui-ci fut volé peu après par des soldats français méridionaux qui le firent expédier chez eux.

Les habitants sont partis vivre dans les environs de Bar-le-Duc pour n'en revenir qu'en 1919. Le village devint pendant ce temps un lieu de repos des soldats français postés au front, distant de quelques kilomètres. Une batterie d'artillerie fut installée au lieu-dit Ninglinvaux et un « village nègre » établi entre Moraire et Haute Charrière pour les Coloniaux au retour de Verdun. Pendant longtemps une chapelle en ruines et des touffes de pivoines marquèrent son emplacement. Les soldats logeaient principalement dans des baraquements et des casemates dispersés en forêt et les avaient meublés d'objets pris dans les maisons. Quand les habitants revinrent, ils allèrent en forêt pour récupérer leurs biens. La mairie était presque intacte mais beaucoup d'archives et des plans cadastraux avaient malheureusement disparus.

De nombreux soldats tués furent enterrés provisoirement au cimetière communal, puis exhumés vers 1930 et remis en terre au cimetière militaire de Vaux-Racine à Saint-Mihiel, sinon le Capitaine Audibert, fils d'un médecin de Marseille, tué à Chauvoncourt en 1914. Son père ayant fait poser un marbre sur sa tombe avant la fin de la guerre par l'intermédiaire d'une habitante de Fresnes, il a été laissé sur place. Le Souvenir Français a récemment rénové le monument. Six hommes du village sont tombés au combat.

Quelques vestiges guerriers demeurent alentour, notamment deux remarquables blockhaus d'arrière-ligne, construits en avril 1916. Récemment redécouverts, l'un d'eux a été dégagé des broussailles qui le cachaient et sécurisé.

L'après-guerre

La paix revenue, Fresnes devint un vaste chantier pendant plusieurs années, où les enfants jouaient sur les tas de sable, devenus des montagnes dans la mémoire de la doyenne du village, qui se souvient également des chants des maçons italiens participant à la reconstruction. L'un d'eux se maria avec une fille du pays et s'installa au village.

En mai, il fallait « chardonner » dans les blés, c'est-à-dire sarcler les champs de céréales à la main pour en supprimer les plantes adventices. Pendant très longtemps les anciens emplacements de

tranchées et de trous d'obus qui furent remis en culture se révélèrent être de vrais nids à mauvaises herbes.

Certaines maisons qui furent reconstruites après la guerre, ne furent pas longtemps habitées à demeure, leurs propriétaires ou leurs enfants ayant quitté le village pour aller travailler en ville, notamment à Paris et en Ile-de-France. En fait, la guerre amplifia un mouvement de population déjà constaté avant 1914, avec notamment des jeunes filles de Fresnes qui allaient se faire embaucher dans la capitale comme ouvrières ou employées de maison, et qui parfois s'y mariaient.

L'exode de la famille Lhaute

« Nous sommes partis en juin 1940 à l'annonce de l'avancée ennemie, ayant encore en mémoire la souffrance des habitants de Saint-Mihiel, emprisonnés dans leur bourgade de 1914 à 1918 et privés de tout, tandis que les habitants du village voisin de Rupt sont restés. Nous avons été jusqu'à Grimonvillers en Meurthe-et-Moselle, distant d'une centaine de kilomètres, avant de revenir chez nous après quinze jours d'errance, tenaillés par la faim. Les maisons désertées avaient été cambriolées, y compris par d'autres familles du village revenues avant les autres. Des chambres avaient servi de logements à des soldats. Nos si beaux jardins avaient été ravagés par des lapins échappés de clapiers. Des poules vaquaient sur les lits et les vaches se mourraient de n'avoir pas été traites. Quelques vieux croutons poussiéreux retrouvés firent un premier festin. Peu après notre retour, les hommes qui n'étaient pas déjà prisonniers furent affectés au Service du Travail Obligatoire ».

La vie quotidienne sous l'Occupation

Les fermes isolées vivaient dans la peur et il fallait se méfier de tout le monde ; d'une mystérieuse Cinquième colonne, des faux maquisards qui terrorisaient les gens et tuèrent un berger près de la Renardière, des sinistres miliciens aux sombres chapeaux mous, des Français qui dénonçaient des Français ou des espions allemands se faisant passer pour des Anglais parachutés. Le cochon mis au saloir devenait la proie convoitée des voleurs. Le grain était moulu en cachette des voisins, de crainte qu'ils n'aillent tout raconter aux gendarmes, tandis que le pilote d'un avion allié qui venait d'être abattu et avait cru trouver abri en frappant à une porte, le regretta amèrement.
Chaque famille devait fournir un quota d'œufs et de lapins à l'occupant alors qu'il était déjà difficile de produire en suffisance car il n'y eut plus d'hommes au village pendant quatre ans. Ceux qui n'étaient pas cultivateurs connaissaient la faim avec leurs seuls tickets-rations pour vivre, leur donnant droit à deux cents grammes de mauvais pain jaune par jour et à une rondelle de viande mensuelle. Mais la vente de beurre et de viande au marché noir permit à certains de bien vivre. Quelle drôle d'époque !
Nous fabriquions de la mélasse de betterave pour sucrer notre café d'orge torréfié. Les chaussures à semelles de bois étaient pénibles à supporter. Les filles avaient honte de leurs vieux vêtements rapiécés et le savon nous était presque inconnu.

Le 24 juillet 1944, alors que la moisson battait son plein, nous avons vu passer un jeune homme en chemise blanche, debout à l'arrière d'un camion. Il avait été surpris avec des bottes militaires allemandes au pied, ce qui avait suffi à le faire passer pour un « terroriste » aux yeux de l'occupant. Il fut fusillé à la sortie du village et laissé sur place. Mais pendant la nuit suivante, des habitants de Fresnes sont venus le mettre dans une caisse improvisée et l'ont enterré. Il fut exhumé et mis en cercueil quelques mois plus tard par ses compagnons qui ont ramené son corps à Bouligny, ville ouvrière où la résistance était surtout d'obédience communiste. À la Libération, un modeste monument commémoratif fut édifié par sa famille et ses amis à l'emplacement de son exécution, qui est encore en bon état.

Au retour d'exode de 1940, on ne trouvait plus de pain au village. Louis Lhaute se chargea de son approvisionnement en le ramenant de Saint-Mihiel avec un mulet. Sa sœur ouvrit ensuite un dépôt de

pain chez elle, qui perdura trente ans avant que le boulanger de Pierrefitte ne commence à faire des tournées.

4ème partie : Regards sur la forêt

Des conditions biogéographiques favorables

Comme l'ensemble des massifs parcourus par les circuits du Vent des Forêts, le domaine forestier de Fresnes-au-Mont est localisé sur le plateau du Barrois, constitué de calcaire formé au Jurassique supérieur, il y a cent cinquante-cinq millions d'années, et qui repose sur une couche d'argile de plus de cent mètres d'épaisseur. L'érosion par de nombreux ruisseaux l'a transformé en pays de doux vallons peu encaissés, même quand la vallée entaille profondément le plateau, comme à Lahaymeix. La nature du sol et différentes orientations des fonds ou des versants favorisent la diversité des arbres et des arbustes qui s'y sont installé : hêtres, charmes, chênes, alisiers, merisiers, érables champêtres, érables planes, érables sycomores... Les plus beaux sujets croissent sur les versants nord, y étant moins exposés à la sécheresse estivale. Le frêne occupe quelques fonds humides.

Grands domaines et parcelles en timbre-poste

Les Sentiers d'art traversent ou longent des forêts domaniales, communales et particulières. Les forêts domaniales sont d'anciennes propriétés féodales ou monacales confisquées à la Révolution et données à l'État pour qu'il en tire des revenus complémentaires à ses recettes fiscales.

Les six communes du Vent des forêts sont presque toutes bien pourvues en bois communaux, totalisant près de mille deux cents hectares. Ils sont gérés par l'Office National des Forêts.

En majorité, les particuliers possèdent des parcelles de un hectare ou moins. Parfois, vingt hectares de forêts sont partagés en cent cinquante parcelles ! Certaines font moins de trois mètres de largeur et n'étant pas bornées, cela accroit le risque de conflits entre propriétaires voisins et ne permet pas une exploitation rentable.

Cailloux vosgiens

Si on cherche un peu dans les fond de vallons et jusqu'à mi pente des collines, on pourra ramasser de petits galets arrondis de granite ou de grès rose déposés autrefois par la Meuse. Pourtant, le fleuve ne coule qu'en terrains sédimentaires ou argileux : ils ont été arrachés et érodés au flanc des montagnes vosgiennes par la Moselle qui se jetait dans la Meuse avant sa capture par la Meurthe, il y a cent cinquante mille ans. On ramassera aussi des galets du cours supérieur de la Meuse qu'elle apporta au temps où son débit était bien plus important que maintenant, mais qui sont plats et calcaires.

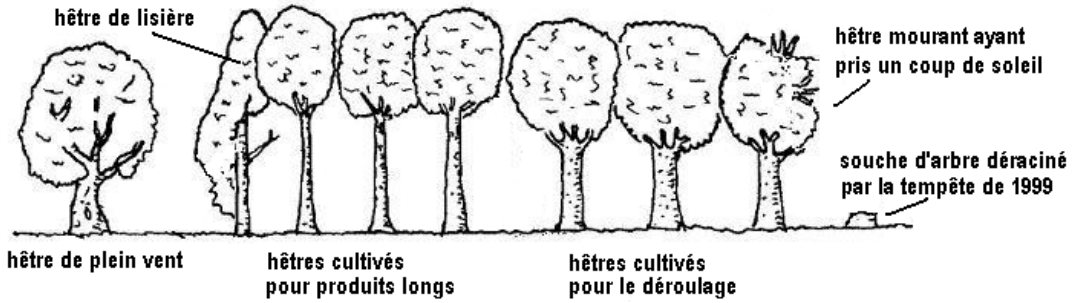
Regard sur le sol

Sous la litière de feuilles mortes, l'humus brun-noir est le siège d'une activité biologique intense grâce aux sels minéraux apportés par la roche-mère friable et au bon drainage de l'eau permettant à l'air de circuler. Ainsi, la litière est vite dégradée et ne s'empile pas. Si on creuse de quelques centimètres, on atteint la roche presque sans transition, dont les nombreuses fissures favorisent l'infiltration de l'eau et l'érosion de l'humus. Dans les fonds de vallons, des dépôts d'alluvions anciennes forment un sol beaucoup plus profond, tandis qu'en certains emplacements des versants et des plateaux, la mince couche de terre ne recouvre que partiellement la roche-mère, fragmentée par le gel.

Hêtres fragiles d'écorce

Le sol et le climat se conjuguent ici pour favoriser l'installation et la croissance du hêtre, cette essence appréciant les sols bien drainés et s'accommodant de leur faible profondeur. La demande du marché concernant le hêtre a récemment évolué des produits longs (planches et poutres) vers le bois de déroulage, les minces feuillets obtenus par cette technique permettant de plaquer des panneaux de particules. Le sylviculteur y répond par un plan d'exploitation qui favorise le diamètre du fût plutôt que sa hauteur. Pour cela, il laisse en laissant d'espacement qu'autrefois entre les arbres qui seront conservés lors des dernières coupes de sélection.

Certains des hêtres survivants de la tempête de décembre 1999 sont en train de mourir sur pied, se retrouvant isolés parmi le jeune taillis : ils ne supportent pas les coups de soleil sur l'écorce, aussi dangereux pour eux que l'incendie, car n'ayant pas eu le temps de protéger leur peau fragile sous des branches feuillues, comme leurs congénères qui ont poussé en lisière ou en plein vent depuis leur enfance.



Chênes affamés et chênes repus

Sur le plateau, les chênes sont souvent maigrelets et de croissance lente, ne trouvant pas suffisamment de nourriture et d'eau dans le sol à portée de leurs racines. Dans les fonds de vallées et sur les pentes exposées au nord, ils trouvent des conditions de croissance presque parfaites. Le chêne pédonculé est ici bien plus fréquent que son cousin, le chêne sessile, le premier étant plutôt l'hôte des versants nord et des fonds de vallée et l'autre, des versants secs et ensoleillés.

Charmes pour affouagistes

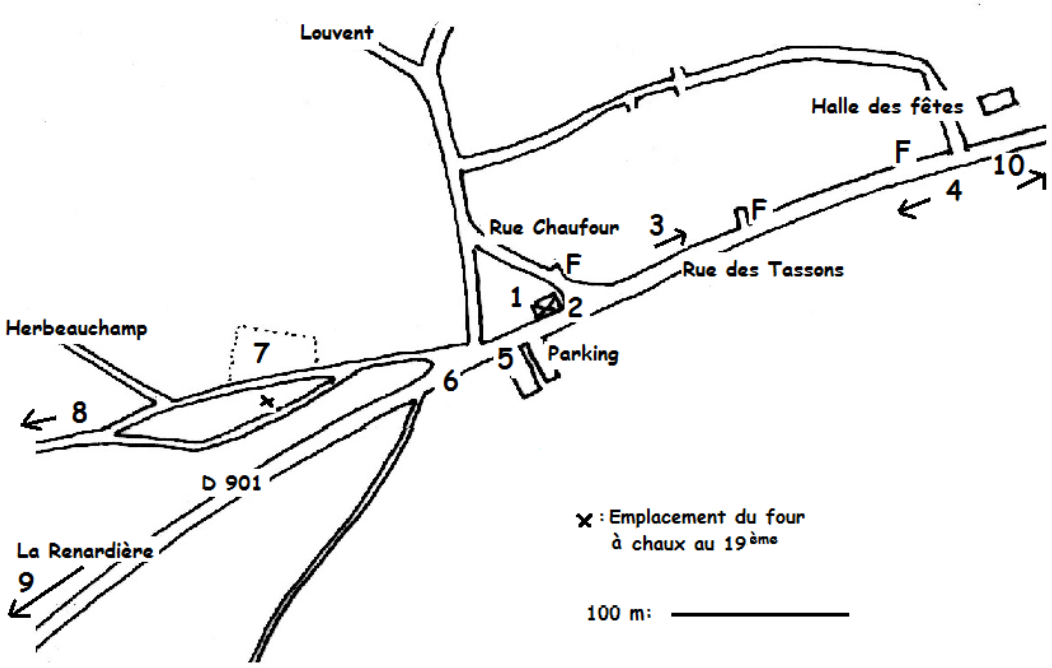
Les charmes sont omniprésents au bord des sentiers forestiers et témoignent de l'importance donnée par les gestionnaires aux ressources en bois de chauffage, exploitées par les familles (droit d'affouage dans les bois communaux) ou par des bûcherons professionnels. Ces derniers exploitent également le charme comme bois de trituration et vendent les plus belles grumes en bois de caisserie.

Changement climatique ?

À cause de la perméabilité du sol, les arbres peuvent souffrir de la sécheresse estivale, parfois marquée certaines années. Mais aujourd'hui, ce manque d'eau saisonnier semble chronique à en croire la cime plus ou moins dégarnie de certains chênes en pleine force de l'âge, poussant sur le plateau ou sur des hauts de versant. Des hêtres, qui n'ont rien de sénescents présentent également tous les symptômes d'une « descente de cime ». Ce phénomène était inexistant il y a vingt-cinq ans. La forêt serait-elle en mutation ? De quelles essences sera t'elle faite demain ?

5ème partie : promenade dans le village

Au départ de la mairie, nous vous proposons de descendre la rue des Tassons et de la remonter sur l'autre trottoir, puis de marcher jusqu'au blockhaus, passant ainsi par tous les postes qui seront détaillés par la suite, sinon les deux stèles commémoratives, en limites de ban. Vous pouvez également adapter votre cheminement à l'aide du plan de repérage suivant.
Nous vous souhaitons une agréable promenade.



Poste 1 : Mairie et fontaine à deux bassins
Poste 2 : Vue sur la rue des Tassons
Poste 3 : En descendant la rue des Tassons
Poste 4 : En remontant la rue des Tassons
Poste 5 : Église Saint-Laurent
Poste 6 : Haut de l'église
Poste 7 : Cimetière
Poste 8 : Blockhaus français
Poste 9 : Stèle d'aviateur anglais
Poste 10 : Stèle de partisan

Poste 1 : Mairie et fontaine à deux bassins

C'était autrefois la mairie-école qui fut édifiée dans la seconde moitié du 19ème en belles pierres de taille, ce qui compense quelque peu la sobriété des ornements, réduits à des bandeaux d'étage et de toit, à une corniche surmontant le linteau de porte, aux deux épis coiffant la toiture à deux croupes et aux deux lanternes d'éclairage public installées en 1985, la « magie » de l'électricité s'étant manifestée au village vers 1925. Cependant, les fenêtres apportent une lumière généreuse. La salle de classe et la bibliothèque occupaient le rez-de-chaussée, ainsi que trois petites pièces dont une avec point d'eau, qui étaient réservées à la famille de l'instituteur. Au premier étage, se trouvaient la salle de mairie, les deux pièces principales du logement de l'instituteur, sans toilettes ni salle de bains, et un grenier. Au fond de la petite cour visible derrière le bâtiment étaient établis le bûcher et les toilettes, qui furent démolis en 1980. Les récréations se passaient sur le trottoir, devant l'actuel n° 23. L'école fut fermée vers 1962 et depuis, les enfants sont scolarisés à Pierrefitte.

La rue Chaufour qui fait angle est prolongée par la route étroite menant à la ferme de Louvent. Une fontaine ornée en pierre de taille, à deux bassins et à porte-seau, y a été récemment restaurée. Elle

s'appuie contre le mur d'un ancien lavoir reconverti en garage. Devant la porte basculante actuelle, était établie une petite masure en pierre appelée « Abri des vagabonds ».

Poste 2 : Vue sur la rue des Tassons

D'ici, on imagine sans difficulté l'amélioration paysagère apportée par l'enfouissement du réseau d'électricité, réalisé vers 1990.

En 1918, presque tout le village était en ruines, notamment toutes les fermes de la rue des Tassons sauf une, dont six seulement furent reconstruites. Edifié en face de l'église, le presbytère fut détruit, tandis que la mairie et l'église restèrent debout, ainsi que la fontaine voisine de la mairie et la maison à côté, actuel n° 23, alors que la maison qui lui était mitoyenne fut bombardée, de même que tous les bâtiments au-delà, sinon les deux fontaines. La maison au-dessus de l'église fut épargnée, tandis que les deux maisons en-dessous furent détruites, un des emplacements étant occupé par le parking de la mairie.

Fresnes-au-Mont a néanmoins conservé son aspect de village-rue car les maisons reconstruites après les guerres du 20ème ont majoritairement conservé une certaine mitoyenneté et respecté l'alignement des façades sur rue, règles d'urbanisme qui prévalaient auparavant pour la sécurité civile et militaire. Les quelques lacunes dans la continuité correspondent à des maisons non reconstruites après 14-18.

Poste 3 : En descendant la rue des Tassons

En descendant la rue sur le trottoir de gauche :
Au **n° 23**, maison du premier quart du 19ème siècle, toute en profondeur, le corps de ferme étant à l'arrière et non pas sur le côté. Son grenier est éclairé par des fenêtres. Elle possédait une « chambre à four » et certains murs non porteurs sont en torchis. Les arrière grands-parents de l'occupante actuelle, née en 1933, y habitaient déjà. Elle a été adaptée pour plus de confort : agrandissement de la baie de cuisine, création d'une ouverture supplémentaire dans le mur pignon et d'une salle de bain dans l'ancien corps de ferme, séparation de la cuisine en deux pièces …
Toutes les maisons visibles à la suite ont été reconstruites après 14-18, telle l'habitation du **n° 31** ou la ferme du **n° 33**.

Au **n° 35**, corps d'habitation avec engrangement construit vers 1920. La toiture à pignons retournés et l'œil de bœuf animent la façade sur rue. A Fresnes, la pierre de taille a été majoritairement conservée pour les encadrements d'ouvertures sinon pour le linteau en bois ou en métal de la porte de grange, à l'inverse d'autres villages reconstruits, tel Dompcevrin, qui ont privilégié les encadrements en brique d'argile ou de ciment. Au **n° 37**, une des rares maisons qui fut reconstruite en recul de l'alignement.

Entourée de son pavement d'origine, la fontaine-abreuvoir à trois bassins fut épargnée par les obus mais a cependant perdu deux de ses bouches en tête de lion.

Au **n° 39**, maison de quatorze pièces avec toit à deux demi-croupes, entièrement reconstruite à l'emplacement de deux maisons qui furent bombardées et incendiées. La façade en belles pierres de taille est sobrement animée par deux bandeaux et des chainages d'angles un peu saillants. Des appuis de fenêtres et une marquise sur colonnes en fer forgé apportent une touche chaleureuse ainsi que la petite annexe accolée à la maison que le premier propriétaire puis les enfants du village appelèrent « sacristie ». Elle appartient à la famille Désindes, qui perpétue une tradition de propriétaires terriens née avant la Révolution, celle-ci possédant des terres et des forêts sur plusieurs villages.

Aux numéros **43** et **45**, succession de deux fermes reconstruites avec baies d'ouvertures en pierre sinon le linteau de grange en poutre de chêne. Un lambrequin coure sous le toit du n°43 dont le crépi de chaux grasse laisse apparaitre la maçonnerie en moellons. Les fenêtres apportent peu de lumière

intérieure au regard de la profondeur des bâtisses. Au **n° 47**, autre ferme reconstruite, mais le corps de ferme est plus petit que celui des précédentes tandis que le logis offre plus de luminosité à ses occupants. Elle s'en distingue également par ses jambages et linteaux arqués des baies d'ouvertures en briques d'argile alternant avec des pierres taillées, ainsi que par son linteau de grange en poutre métallique. Les tirants de chaînages sont apparents. Deux poiriers en espalier ombrent la façade en été et contribuent à garder les fondations de l'humidité. Juste après la grange, demeure une fontaine avec auge en pierre qui alimentait le bas du village.
Deux maisons d'habitation reconstruites après 14-18 précèdent la halle des fêtes et son aire de jeux récemment édifiés où peuvent jouer la trentaine d'enfants habitant aujourd'hui au village. De l'autre côté de la rue, vers le montant des Caurées, des maisons de la fin du 20ème siècle forment un paysage urbain contrasté au regard de celui venant d'être vu. C'est une suite de propriétés encloses avec chacune une pelouse et un jardin d'agreement qui précédent la maison où l'espace de plain-pied est privilégié.

Poste 4 : En remontant la rue des Tassons

Au **n° 40**, ferme reconstruite, éclairée à l'origine par trois fenêtres seulement, dont deux de petite taille, alors que la profondeur reste importante au vu du mur pignon dans lequel deux fenêtres et une baie de garage furent ultérieurement ouvertes.

Au **n° 38**, maison avec tablette datée de 1921, la baie de porte du logis provenant d'un réemploi, comme en témoigne le massif linteau monolithe à corniche moulurée et ses jambages sculptés en pilastres, réalisés aux 18 ou 19ème siècles. Sur ce côté de rue, nous retrouverons en majorité de ces petites maisons reconstruites après 14-18, qui ont été plus ou moins modifiées à la suite par leurs propriétaires successifs : ajout de toilettes intérieures et d'une salle de bains, agrandissement des baies de fenêtres... Celle du **n° 30** porte une tablette datée de 1922. **Au n° 26**, la porte et la baie de grange d'une ancienne ferme ont été conservés en portail d'entrée sur cour de la maison mitoyenne.

La plus grande des maisons de ferme de la rue, sise au **n° 24**, n'a pas subi de modifications de façade depuis sa construction achevée en 1922, y compris la porte de grange coulissant sur un rail et les volets métalliques pliants. L'étable est prévue pour une dizaine d'animaux. Entre 1922 et 1945, elle abrita cinq ou six vaches et quatre chevaux de trait. Marcel Lhaute et un de ses fils exploitaient en famille trente hectares en propriété, comprenant des terres labourables, des prairies et quelques petits bois, ainsi qu'une dizaine d'hectares de prés et de champs en location. Les labours étaient réalisés en deux attelages de deux chevaux tandis que de nombreux autres travaux étaient réalisés avec de l'outillage à main : sarcloir à « chardonner » les céréales, « chavrot » en forme de cœur pour biner les betteraves, « oïau » pour biner les terres lourdes ou couper les racines de broussailles, « crocs » à deux ou trois dents pour récolter les pommes de terres préalablement déterrées à la charrue. On y produisait du blé et du lait destinés à la vente, ainsi que presque toute la consommation des deux familles.
Après la Libération, la maison fit aussi dépôt de bières et de boissons à emporter, devenant ainsi un rendez-vous des adolescents du village qui venaient de temps en temps boire un soda, seule boisson qui leur était permise, et qui se regroupaient dans l'écurie ou devant la maison et parfois à la cuisine. La tradition perdura jusqu'en 1970. On y tient encore dépôt de gaz en bouteilles.

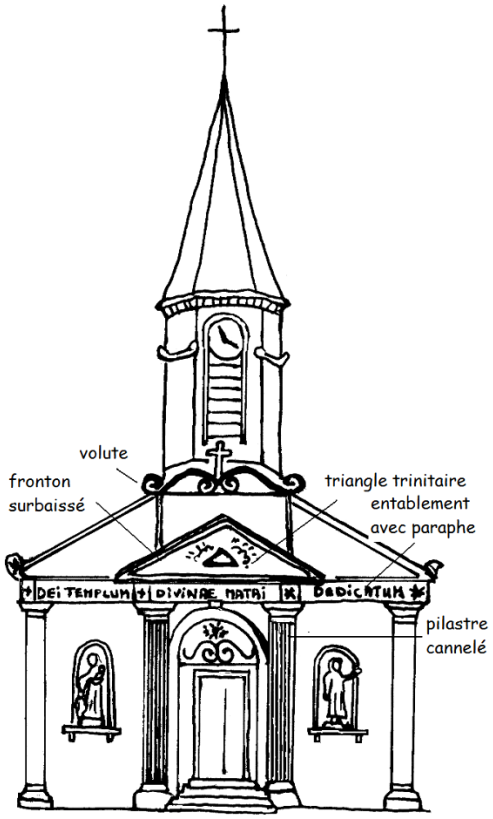
Au **n° 18**, maison construite vers 1950, à l'emplacement de la seule habitation bombardée par un avion pendant la Seconde Guerre mondiale, tout comme l'engrangement de la ferme du **n° 20**, déjà reconstruite après 14-18. La façade s'agrémente d'un bandeau d'étage, d'un soubassement en pierres de taille apparentes et d'une baie de porche moulurée en plein-cintre.

Poste 5 : Église Saint-Laurent

L'église primitive du village fut sans doute un temps placée sous le patronage de Saint Louvent, Fresnes ayant fait partie de la baronnie de Louvent également appelée baronnie de Saint-Louvent. Saint Laurent aurait donc succédé à Saint Louvent par suite d'une erreur de transcription.

L'Eglise Saint-Laurent fut construite en 1834 sur les plans de Théodore Oudet (1793-1865), architecte auquel le Département de la Meuse confia l'édification de nombreux presbytères, lavoirs, églises, écoles, mairies et ponts. Son œuvre la plus connue est la fontaine du Deo à Mauvages. Il a repris ici les grandes lignes d'une œuvre précédente, l'église de Stenay (1829), dont il s'inspira également pour l'église Saint-Rémi de Pierrefitte-sur-Aire (1845), la taille des édifices et ses finitions variant au prorata du budget qui leur fut accordé par les communes. Simon Gaudron fut le premier baptisé dans la nouvelle église.

La façade de facture néoclassique évoque ici très résolument l'entrée d'un temple antique, avec ses quatre pilastres, ses volutes, ses deux statues monumentales encadrant le seuil coiffé d'un fronton surbaissé. Cette apparence, qui ne fut pas toujours appréciée par le curé en place, est renforcée par la corniche soulignant le pignon, celui-ci se fermant selon le même angle que le fronton.



Le faux linteau monumental, courant sur toute la façade, est paraphé en latin, comme nombre d'autres bâtiments civils ou religieux de l'époque. Ici : « Dei templum divinae matri dedicatum" signifiant "Temple dédié à la mère de Dieu". Le tympan du fronton est sculpté d'un triangle trinitaire perçant les nuées de sa lumière. L'archivolte est ornée de volutes enserrant un ostensoir et d'une devise en latin affirmant la présence du Christ dans le pain consacré.

La statue visible à gauche du seuil représente la Vierge à l'enfant avec le petit Saint-Jean-Baptiste à ses pieds et celle à droite, Sainte-Hélène, qui découvrit la Sainte-Croix à Jérusalem. Leur créateur reste inconnu des personnes consultées à ce propos.

À l'intérieur, on peut voir une grande statue de saint Abdon, autrefois invoqué pour être préservé de la grêle.

Poste 6 : Haut de l'église

Au **n° 12**, belle façade en pierres de taille de maison d'habitation de la seconde moitié du 18ème, dite « Maison du carrier », avec bandeau d'étage, fenêtres de grenier et linteau de porte de grange en arc surbaissé. Elle fut construite par le propriétaire du four à chaux et lui servit également de local commercial, « Chaux vive » apparaissant encore à ce jour dans les reliquats de l'enseigne peinte.
Derrière le monument aux morts, presbytère reconstruit après 14-18 au frais de la commune. Il perdit sa fonction vers 1934 et fut ensuite loué pendant une vingtaine d'années avant d'être vendu à un particulier.

Au **n° 9**, petite masure de gens très humbles, sans doute bûcherons, avec une seule fenêtre de logis et une fenêtre de grenier. Il y en avait encore plusieurs dans le village au début du 20ème siècle. Elles

comportaient une seule pièce, alors que les familles étaient souvent nombreuses, tout le monde y couchant. Ce type d'habitat en bon état de conservation est devenu une rareté.

De ce poste, on aperçoit dans le vallon le Chemin des Kœurs, parallèle à la route puis escaladant le coteau et menant aux villages établis sur les méandres de la Meuse, emprunté autrefois par de nombreux voyageurs à pied et à cheval.

Poste 7 : Cimetière

Il y avait ici autrefois l'église du village. Pendant la Terreur, son curé fut sauvé par sa bonne qui l'avait caché dans une botte de paille de seigle alors qu'on venait l'arrêter, le seigle ayant une tige très longue.

Jusqu'au début du 19ème siècle, la coutume était d'enterrer les morts autour de l'église. Plutôt que de déplacer le cimetière en dehors du village comme le voulait les nouvelles normes d'urbanisme, l'ancienne église fut détruite et le centre du village déplacé par la construction d'un nouveau temple bâti à quelques distances de là. Dans le même temps, on entoura le cimetière d'un mur percé d'un portail en fer ouvragé.

À voir dans le cimetière : des alignements de monuments funéraires du 19ème, la stèle de l'abbé Cordier (1833-1933), ornée de deux ostensoirs et d'une chasuble, symbole de la prêtrise, ainsi que la tombe du Capitaine Audibert, tombé en 1914.

Poste 8 : Blockhaus français

Sa construction date d'avril 1916, alors que la bataille de Verdun fait rage. La maçonnerie est en pierres, rails métalliques et tôles recouverts de béton. Les ouvertures donnent vue sur la vallée du Rehaut et le revers des Hauts de Meuse, dominant Saint-Mihiel. Comme de nombreux autres ouvrages fortifiés, celui-ci était occupé par une famille de blaireaux avant qu'il ne soit redécouvert en 2011 et dégagé des buissons qui le cachaient. Sa libre visite ne présente pas de risque objectif.

Un deuxième ouvrage est situé non loin de là, en lisière de bois du plateau, mais il a été endommagé après-guerre pour récupérer une partie de son ferraillage. La collection Tardy, accessible par Internet, comprend une photo de ce blockhaus en construction.
Localisation : au bord du Chemin du Plein, environ trois cents mètres après la dernière maison dans le bosquet sur votre droite.

Poste 9 : Stèle d'aviateur anglais

Croix érigée en souvenir du Lieutenant John Giraud Agay, du 22ND Aero Squadron. Il commença à piloter en 1916, devint lieutenant dans l'armée de l'air américaine en décembre 1917 et fut envoyé en France le mois suivant où il participa notamment à la bataille du Saillant de Saint-Mihiel. Il s'est écrasé ici en avion le 20 octobre 1918 et décéda le lendemain des suites de ses blessures. Il est enterré au cimetière américain de Suresnes. La stèle a été quelque peu déplacée lors des travaux de modernisation de la route.
Localisation : en sortant de Fresnes vers Bar-le-Duc, sur le bas-côté droit de la route, juste après l'entrée de la Renardière.

Poste 10 : Stèle de jeune partisan fusillé

Localisation : en sortant du village vers Saint-Mihiel, on aperçoit la petite stèle à une centaine de mètres à droite, en lisière du bois de la Louvière, en face de là où part sur votre gauche l'ancienne boucle de la route.

Guide de découverte de Lahaymeix

Participants

Personnes rencontrées individuellement
Fernande Simon, Michel Coyen, Jean Leclerc, rencontrés en novembre et décembre 2010, puis en février 2012. Charlotte Gassert et Monique Simon rencontrés en novembre 2011.

Participants à la promenade de découverte du 7 mai 2011
Raymond Leclerc, maire en exercice, Françoise et Daniel Sanzey, Anne-Marie Dufraigne et ses enfants, Marie-Odile et Bernard Simon, Fernande Simon, tous habitant Lahaymeix, et Martine Simon (Châlons-en-Champagne), Laurence Valentin et Guy Aubry (Lignières).

Pierre Humblot, habitant Woimbey, a aidé à la localisation des anciennes voies du tacot militaire.

Collecte de témoignages, enquêtes de terrain et synthèse : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêt.

Merci à Michel Coyen et à Jean Leclerc pour leurs conseils et leurs relectures attentives.

Documents consultés

Genèse et topographie d'un village neuf au 13ème siècle : Lahaymeix (Meuse), Alain Girardot, Jean-Marie Ory, Michel Remy, Michel Bigorgne.

« Un essai de colonisation agricole allemand dans le Nord-Est de la France durant l'Occupation », André Labaste, *Annales de Géographie*, numéro 298, 1946

Guide de découverte de Lahaymeix

Sommaire

Sommaire
L'œil dans la forêt

1ère partie : la fondation de Lahaymeix
Un village à la loi de Beaumont
Villages disparus
Une abbaye en miniature
Traité de pariage
Un remembrement plein de modernité
Une fondation réussie

2ème partie : Lahaymeix d'hier et d'aujourd'hui
Galerie de portraits
Un village-refuge
Les désastreuses conséquences de 14-18
Lahaymeix pendant la Seconde guerre mondiale
Un gisement d' « or bleu »
Autres ressources naturelles
Économie villageoise
Du bœuf au tracteur
Le patois de Lahaymeix
Vie au village

3ème partie : promenade dans le village
Poste 1 : Vues panoramiques sur Lahaymeix
Poste 2 : Église Saint-Germain
Poste 3 : Point de vue sur les maisons
Poste 4 : Stèle commémorative
Poste 5 : La Grande fontaine
Poste 6 : Mairie-école et monument aux morts
Poste 7 : Ancien presbytère
Poste 8 : Ancien bief et moulin
Poste 9 : Vestiges de digue et ruisseau canalisé
Poste 10 : Étable de 1920
Poste 11 : Vue sur le Moyémont
Poste 12 : Fontaine-abreuvoir et lanternon de flamande
Poste 13 : Fond de la Cour
Poste 14 : la Cour
Poste 15 : Café-restaurant de Madame Simon

L'œil dans la forêt

Enchâssé en fond de vallée, encerclé par de vastes forêts, Lahaymeix évoque encore le village-refuge des origines et la rose rouge, corsetée de vert, chantée par le poète. Ici, on parla couramment patois jusqu'en 1950 et les villageois ont élu leur premier maire en 1255 !

1ère partie : la fondation de Lahaymeix

Un village à la loi de Beaumont

La genèse de Lahaymeix illustre un phénomène apparemment inconnu en Lorraine et attesté plusieurs fois en Barrois : la création de villages dits « affranchis » par la mise à disposition de terrains à bâtir autour d'une « grange aux dîmes » et par l'application d'une même loi pour tous ses habitants, les soustrayant ainsi à l'arbitraire et à certaines obligations du régime féodal. Mais elle s'inscrit en même temps dans le cadre plus général de la politique pionnière d'affranchissement menée dans le comté de Bar au 13ème siècle, à l'exemple de Laheycourt (canton de Revigny-sur-Ornain), doté d'un statut de ville franche dès 1230. Elle fut initiée par Henri II et reconduite par son fils Thibaut II, qui appliquèrent la loi de Beaumont-en-Argonne, dite « loi de Beaumont », promulguée pour la première fois en 1182 par Guillaume aux Blanches Mains, archevêque de Reims, loi qui mettait fin au servage et accordait aux villageois des prérogatives administratives.

Villages disparus

En 1132, des moines cisterciens fondèrent l'abbaye de Saint-Benoît-en-Woëvre*, sur des terres de l'évêché de Metz qui était alors un comté du Saint Empire romain germanique. Ils furent notamment chargés par lui de la collecte et de la redistribution à ses bénéficiaires de la dîme, impôt sur les revenus agricole en faveur de l'Eglise catholique, équivalent au dixième de la récolte. La dîme étant souvent perçue en nature, les moines stockaient le grain collecté dans une ou plusieurs bâtisses, dites « granges aux dîmes ». Ceux de Saint-Benoît en eurent jusqu'à sept ! L'une d'elles fut construite peu après la fondation de l'abbaye au lieu-dit Esconval, au voisinage de trois lieux de peuplement : Lahaymeix, Mont Saint-Rémi et Saint-Germain, dont deux ont disparu par la suite. Saint-Germain était alors déjà en voie de désertion. Un moulin et en étang y avaient été établis par une première communauté religieuse. Mont Saint-Rémi, dont l'église paroissiale fut l'église-mère de la contrée et qui aurait été édifiée à l'emplacement de l'actuel cimetière de Woimbey, existe encore en 1280-1282 et son curé reste le doyen de plusieurs paroisses mais ce village semble avoir disparu entre 1377 et 1423.
La disparition du hameau de Saint-Germain, déjà réduit à l'état d'ermitage au 12ème siècle, est attestée au 15ème siècle. En 1725-1726 l'évêque de Verdun ordonna la démolition de son église, encore debout mais délabrée et presque désertifiée. On retrouverait des vestiges de ce « lost village », terme institué, au lieu-dit « Les Grèves » (« les pierres » en patois meusien), aujourd'hui bois communal.
La grange aux dîmes d'Esconval fut peu après transférée à Lahaymeix, sans doute vers 1146, dont la toponymie indique un lieu déjà anciennement habité **.

* Située à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Lahaymeix, incendiée en 1918, il en demeure la façade.
**Présence également attestée par différents indices, dont les vestiges d'un cimetière attribué aux Francs Saliens découvert sur le flanc sud du Moyémont.

Une abbaye en miniature

Les moines, vont conforter leur installation à Lahaymeix pendant la première moitié du 13ème siècle par l'acquisition de terres et de redevances diverses, le plus souvent sous la forme de dons, à l'image de Moyémont, vaste contrée en grande partie boisée qui leur fut offerte par l'aristocratie locale. Les religieux établiront un moulin-étang sur le ruisseau Saint-Germain, dont la présence est attestée en 1221, puis un étang piscicole sur une terre qui leur fut donnée par le chevalier Jean de Mont Saint-Rémi, dont on retrouve les vestiges de l'un et l'autre en sortie du village. En quelques décennies, la grange aux dîmes de Lahaymeix se transforme en une véritable « abbaye en miniature ».

Traité de pariage

Au milieu du 13ème siècle, les Cisterciens sont devenus, avec les comtes de Bar, les plus importants propriétaires terriens de la localité et ils peuvent franchir une nouvelle étape : fonder là un village qui augmentera considérablement leurs revenus et la sécurité des lieux. Pour cela, ils souhaitent opérer la fusion des territoires de Saint-Germain et de Lahaymeix puis regrouper leurs habitants dans une « ville neuve » établie à Lahaymeix. Ici, les évêques de Verdun sont théoriquement souverains des lieux, mais les moines prennent conscience de la puissance montante des comtes de Bar au détriment principal de ces mêmes évêques. C'est donc avec Thibaut II que Warnier, abbé du monastère, passe en août 1255 un « traité de pariage », contrat d'association assurant aux deux parties l'égalité de leurs droits et garantissant l'indivisibilité de la propriété mise en commun, sorte de Société Civile Immobilière des temps féodaux. Il est même prévu une mise de fonds commune pour procéder à l'achat des dernières terres ne leur appartenant pas encore. Cependant, les moines ne mettent pas leur grange et son enceinte dans la corbeille de pariage et se réservent les dîmes et les droits paroissiaux.

Le prieur de l'abbaye de Saint-Benoît et le comte de Bar deviennent ainsi rapidement les seuls seigneurs du lieu et leur association en une unique personne morale permet de faire naître une entité

territoriale et administrative, le « ban » villageois, sur lequel s'applique sur les hommes le même pouvoir de commandement d'ordre public ou militaire. Conformément à la loi de Beaumont-en-Argonne, les habitants sont affranchis de toute servilité envers les deux seigneurs associés et leur paient une redevance en nature proportionnelle à la récolte, ainsi qu'un impôt foncier que les bénéficiaires se partageront à égalité. Les habitants sédentarisés élisent librement un maire ainsi que des échevins, magistrats chargé de la police et de la justice, qui doivent cependant prêter serment de fidélité au comte et au prieur.

Un remembrement plein de modernité

La création du village et la fusion de deux territoires en un seul ban donnèrent lieu à un véritable remembrement fondé sur un plan cadastral qui fut entièrement refait pour l'occasion. Il fallut réserver des terres pour établir des bois communaux, créer un lotissement de terrains à bâtir et constituer des lots de parcelles à cultiver pour les familles de colons en les répartissant sur trois soles, afin de permettre la rotation des cultures sur un cycle de trois ans et le pâturage des troupeaux sur la sole laissée en jachère (droit de vaine-pâture). Resta enfin à tracer de nouveaux chemins de desserte qui furent très précisément localisés sur le nouveau cadastre.

Le lotissement foncier dut se plier aux exigences de Thibault II, qui imposait que les habitants d'une ville franche puissent en assurer eux-mêmes la défense et qui, ici, allaient également devenir les gardiens du trésor des moines. C'est pourquoi Lahaymeix conserve une originalité : les plus anciennes rues dessinent un ovale enfermant des maisons, puis un espace vide qui existe toujours, parcouru en son exact milieu par le ruisseau issu de la source captée dite Fontaine de la Cour. On a là la trace de la clôture de la grange monastique et de la « cour » des moines, qu'entouraient des maisons servant de remparts et de ligne défensive. Dans celle-ci, le ruisseau a été canalisé pour avoir un parcours rectiligne et servir de vivier à poisson.

Une fondation réussie

La fondation de Lahaymeix fut une vraie réussite. Le village devint une des nouvelles villes-neuves dont les comtes de Bar jalonnèrent leur frontière avec l'évêché de Verdun : Courouvres, La Halle de Saint-Mihiel, Hadonville-lès-Lachaussée… Dès 1269, le village est suffisamment habité et prospère pour que Thibaut II puisse y lever une importante « aide » pour la guerre et il en sera ainsi pendant plus de deux siècles. La commodité du site a beaucoup contribué au succès de l'opération avec la présence de deux sources dont la réunion forme le ruisseau Saint-Germain et une mosaïque de terroirs à proximité de l'espace bâti, tout à l'inverse du hameau de Saint-Germain, établi dans un site pentu et loin des sources.

2ème partie : Lahaymeix d'hier et d'aujourd'hui

Galerie de portraits

Fernande Simon
En 1942, jeune bachelière, elle est venue en vélo de Glorieux (Verdunois) à Lahaymeix pour y prendre son premier poste d'institutrice et n'en est plus repartie, sinon pendant ses vacances : Italie, Israël, États-Unis…. Après deux années d'enseignement, elle a épousé le fils du propriétaire d'un café où elle cuisine depuis soixante ans, tenant seule l'établissement depuis trente-cinq ans.

Michel Coyen
Né en 1929, il apprit à parler en patois de Lahaymeix dont il est, avec Jean Leclerc, la dernière mémoire. Bon élève, il est néanmoins retiré du collège à treize ans par son père qu'il doit seconder à la ferme, avant de reprendre l'exploitation à son compte jusqu'à sa retraite. Elle est aujourd'hui tenue par son fils et un petit-fils. Son amitié pour la poésie et l'art, comme vecteurs de bien-vivre et de fraternité : il est cofondateur du Vent des Forêts et en fut le premier président, ainsi que son engagement dans la gestion municipale, notamment comme maire pendant vingt-cinq ans et conseiller municipal pendant quarante-deux ans, ont atténué ses regrets d'avoir été plongé dans ce qu'il nomme la « galère paysanne », mais dont il partage les valeurs.

Jean Leclerc
Ami de Fernande et de Michel, né en 1929, cantonnier de quinze à vingt-six ans puis agriculteur pendant seize ans avec son beau-père, il devient ensuite ouvrier à la robinetterie Huot à Saint-Mihiel où il restera vingt ans. Il a eu cinq enfants, tous ayant fait de bonnes études, et fut conseiller municipal pendant vingt-cinq ans. Cofondateur du Vent des Forêts en 1997, il était un guide apprécié des visiteurs des Sentiers d'art, jusqu'à devoir renoncer à cette fonction en 2009. De mars à octobre, il allait à la rencontre des visiteurs, après avoir garé stratégiquement sa voiture, pour leur distribuer des plans, leur vendre les catalogues, donner quelques bons conseils, de quoi remplir sa gourde et les petits gâteaux pour les enfants ; sans compter les parapluies mis à disposition en cas de pluie ! Michel Coyen était souvent de la partie. Peu de temps avant son décès, survenu en 2013, des visiteurs de la première heure venaient encore chez lui se pourvoir en documentation.

Un village-refuge

Le nom de Lahaymeix serait d'origine germanique, la plus ancienne mention du village l'orthographiant Lihemers (1105). Elle serait une dérivation du nom de famille Lietmar, un Lietmar fut archevêque de Brême, ayant subi par la suite l'attraction de « meix », équivalent lorrain du « mas » provençal. Autre hypothèse, la présence du suffixe « eix », attesterait une origine gauloise, ce terme signifiant alors « eau », les trois villages meusiens partageant cette particularité toponymique étant effectivement bien pourvus en sources.

La sûreté du lieu était déjà réputée quand le village était possession de l'abbaye de Saint-Benoît, pourtant distant de soixante kilomètres : parmi les sept granges dans lesquelles les moines cachaient leur grain, celle de Lahaymeix était la plus vaste ! Une famille du village descend pourtant des Viking qui remontèrent la Meuse jusqu'au proche village de Bislée vers 1250 et dont le nom « Cöjn » fut francisé en « Coyen » par un prêtre de Brasseitte au 18ème siècle.

Le village a subit peu de dommages en 14-18, sinon ceux de quelques obus lancés depuis Saint-Mihiel. À moins de dix kilomètres du front, il fut pourtant protégé des bombardements à cause de son encastrement en fond de vallée, ainsi que des incursions ennemies, grâce aux cinq mille hectares de forêts qui l'entourent. C'est le village meusien le plus proche du front à n'avoir jamais été évacué de ses civils. On raconte à ce propos qu'il y eut un jour une rencontre fortuite entre un officier français à

cheval et des femmes qui travaillaient ensemble sur une parcelle cultivée, exposée au feu ennemi. À celui qui leur demandait de s'éloigner, elles répondirent qu'elles n'étaient pas « un régiment d'écrevisses sachant marcher à reculons » et finirent leur tâche. Il est vrai qu'il n'y avait presque plus d'hommes valides au village et que les femmes devaient désormais savoir s'imposer !

Pendant tout le conflit, Lahaymeix servit de village-refuge pour des habitants d'alentour, chassés de leurs maisons, ainsi que de cantonnement de repos pour les soldats au retour de l'enfer de Verdun, qui furent logés dans des granges, des maisons réquisitionnées et des baraquements en forêt. Un régiment entier stationnait ainsi, mais parfois réduit, il est vrai, à dix pour cent de ses effectifs initiaux. Les hommes arrivaient le plus souvent hagards, parfois fous, et restaient fréquemment murés dans le silence pendant huit jours d'affilée avant de retrouver la parole, malgré l'affection que leur portaient les habitants.

On retrouve de nombreux et modestes vestiges du conflit dans les forêts environnantes, surtout vers Saint-Mihiel : tranchées, ballast de voie ferrée étroite traversant le bois Le Juré et qui permettait le ravitaillement du fort des Paroches…

Les désastreuses conséquences de 14-18

Avec quatorze morts et de nombreux invalides, la guerre eut de funestes conséquences pour le village car « la moitié des hommes étant foutus », la plupart des terres cultivées restèrent en friche jusqu'en 1940. Les deux-tiers des hommes valides se louèrent pour les travaux aux champs dans les grandes fermes de la vallée de l'Ornain : Revigny, Hargéville…

Le défrichage fut en grande partie réalisé par les ouvriers de la ferme de colonisation agricole allemande (voir sous-chapitre suivant), tandis qu'un premier remembrement en 1945-1946 a permis de relancer les exploitations. Mais la remise en état des terres n'était pas finie et une génération passa ensuite sa vie « à couper les épines et à ramasser la pierre ».

Lahaymeix pendant la Seconde guerre mondiale

En 1940, dans les environs du village, se constituèrent des poches de résistance tenues par des soldats français, algériens, marocains et russes.

Durant l'Occupation Lahaymeix devint un champ expérimental de la politique de colonisation agricole allemande, menée en Meuse dès l'été 1940. Les deux tiers des terres agricoles du village furent confisquées, ainsi que des friches qui n'avaient jamais été mises en culture auparavant. Elles furent regroupées en un vaste domaine dirigé par un chef de culture. Il y eut d'abord comme main d'œuvre des prisonniers de guerre, parmi lesquels une trentaine d'africains, logés à Saint-Mihiel puis dans un baraquement édifié dans le village. Ils jouissaient d'une certaine liberté de mouvement, étant soumis à la propagande anticolonialiste française. Puis, en 1943, arrivèrent cent vingt des vingt mille polonais qui venaient d'être déportés en famille vers la France par convois ferroviaires, après avoir été chassés de leurs villages en quelques minutes. Ils étaient dans un tel état sanitaire que tout le village pleura en les découvrant. Ils furent logés à la ferme puis au village, dans des granges et maisons réquisitionnées. Les habitants améliorèrent leur ordinaire en leur fournissant quelques denrées, notamment du lait, malgré les réquisitions forcées qui les obligeaient parfois à fournir des œufs quand les poules ne pondaient pas ! L'un des prisonniers étant instituteur, une classe pour leurs enfants fut organisée en collaboration avec l'école du village, qui comptait alors douze élèves. Les Polonais repartirent en 1946.

Comme dans les autres fermes de colonisation, les rendements furent mauvais et l'exploitation fortement déficitaire. Cependant, le chef de culture, qui était autrichien, et l'officier délégué pour le village firent preuve d'humanité vis-à-vis des habitants et des ouvriers du domaine, ce qui tempéra

quelque peu les souffrances durant cette sombre période. Peu avant la fin des hostilités, l'un et l'autre furent pris dans un guet-apens tendu par des résistants à l'ancien presbytère* où ils logeaient, et pendant lequel le chef de culture fut tué. Gravement blessé et laissé pour mort, l'officier put néanmoins intercéder en faveur des habitants de Lahaymeix, mais leurs voisins de Dompcevrin durent subir la colère des SS.

*La rampe d'escalier intérieur porte encore la marque d'éclats de grenade.

Un gisement d' « or bleu »

À cause de l'affleurement de la nappe d'argile en fond de vallée qui retient l'eau filtrée par le plateau calcaire, Lahaymeix est abondamment pourvu en eau saine et aucun cas de choléra n'y fut signalé pendant les épidémies du 19ème siècle. Il y eu cependant quelques cas de typhoïde en 1917. On peut y repérer quatre fontaines, six sources et deux ruisseaux. Ce fait explique l'attrait du lieu pour la cavalerie française en 14-18, puis en 1938 et 1939 : on pouvait facilement y abreuver les chevaux tout en les gardant cachés et dispersés.

En fait, Lahaymeix dispose d'une des meilleures eaux qui soient, gardée de toute pollution occasionnée par une nappe phréatique voisine ou par un ruisseau venus d'ailleurs ! C'est en effet le premier village en limite ouest du bassin hydrographique de la Meuse, dont la limite avec celui de la Seine passe par la côte en arrière du village, au lieu-dit « Haie de Rembervau » et qui s'en va vers Courouvres. Ce village, distant de dix kilomètres, est à cheval entre les deux bassins. Il se retrouve donc chichement pourvu en ressources aquifères et à la merci de la moindre sècheresse. Jusqu'à la construction de réservoirs en 1925, ceux de Courouvres avaient droit de passage avec leurs troupeaux sur les chemins de Lahaymeix et de venir abreuver leurs bêtes au village, tandis que les femmes de là-bas venaient ici pour faire la lessive. Cependant, Courouvres, édifié au carrefour de nombreux chemins et routes, n'a jamais voulu fusionner avec le village-clairière de Lahaymeix !

Il y avait un lavoir communal en bois au bout du jardin du presbytère mais qui n'était guère apprécié, l'eau en sortie de village étant parfois troublée par du lisier. Il fut démonté vers 1960.

Autres ressources naturelles

Le banc communal couvre mille deux cent soixante-dix hectares dont quatre cents hectares de cultures et presque deux cents hectares de prairies. Les terres sont difficiles à travailler car très pentues, argileuses et compactes, ce qui a contribué à une désertification villageoise précoce, tandis que la forêt a perdu de sa valeur à cause de la disparition de la petite économie forestière et de la baisse du prix des grumes. Ainsi, en 1962, l'hectare de forêt à Lahaymeix valait le double de celui des terres agricoles, venant pourtant d'être remembrées, tandis qu'aujourd'hui, la proportion s'est inversée. Quatre-vingt hectares, dont cinquante au Bois Juré, ont cependant été achetés par la commune à cette époque, à bon prix, plusieurs maires s'étant associés pour faire une proposition d'achat groupée du vaste massif mis en vente. Cet acquis compensa quelque peu la perte du Bois Brûly que les habitants, au cours d'une période de famine, durent jadis céder à ceux de Woimbey, en échange d'un bœuf !

Plus de la moitié du ban communal est aujourd'hui couvert de forêts se répartissant entre deux cent-vingt hectares de bois communaux, plus d'une centaine d'hectares de bois de particuliers et trois cent cinquante hectares de forêts domaniale, appartenant notamment au vaste massif de Marcaulieu, autrefois propriété de l'abbaye de Saint-Mihiel. Les essences se répartissent actuellement entre le hêtre (43%), le chêne (24%), l'érable, le frêne et le merisier (24%) et le charme (3%).

Hormis l'eau, la terre et la forêt, le village possédait autrefois une autre richesse : des affleurements de calcaire très pur ayant permis l'installation de fours à chaux fonctionnant au bois. Leurs cendres fertilisaient les parcelles agricoles des exploitants des fours, dont la terre a encore gardé une couleur

plus sombre que leurs voisines. La chaux produite était destinée à la construction. La production cessa vers la fin du 19ème siècle.

Économie villageoise

Autrefois, le village était pauvre à cause de l'ingratitude des terres agricoles : « Il fallait mieux travailler que les autres pour en avoir moins ! ». Mais tout le monde vivotait avec son lopin de quelques hectares fertilisé par le fumier de ses cochons et celui d'une ou deux vaches, auquel s'ajoutaient une petite vigne, un bois de particulier, le bois de chauffe gratuit provenant des affouages communaux et le four à pain, présent dans presque chaque maison. Un complément de revenu était apporté par la vente de charbonnette dont Lahaymeix s'était fait une spécialité en produisant chaque hiver des milliers de fagots de branchettes qui chauffaient les fours de nombreux boulangers des environs. Cinq ou six familles en vivaient plus spécifiquement, ainsi que du sciage à la main de traverses de chemin de fer tirées de grumes de hêtres, ou de la fabrication de charbon de bois, réalisée en meule puis en four métallique démontable. Garçons et filles participaient au travail de bûcheronnage. Quand le chantier était important, on construisait un appentis au toit de tôle, ouvert devant le feu et muni d'un banc, où on pouvait déjeuner au sec et au chaud.

La vente de gibier : sangliers et pigeons ramiers, assurait également quelques rentrées d'argent, ainsi que le tressage de paniers en viorne, ronce, noisetier, clématite des haies, encore appelée « wisse » et que les enfants fumaient, ou bien en saule, ici appelé « massole » comme à Fresnes-au-Mont. Le père de madame Charlotte Gassert était habile dans cet art ainsi que dans la fabrication de crécelles.

L'économie villageoise était donc partagée entre l'agriculture et l'exploitation forestière : bois et menus produits, à laquelle s'ajouta la fabrication de chaux qui cessa avec l'ouverture de la carrière de Dompcevrin.

Jusqu'en 1914, quelques habitants empruntaient chaque jour le chemin de Thillombois pour aller travailler au domaine qui comprenait un château entouré de cinquante hectares de cultures et de cinq cents hectares de forêts. Une centaine d'employés y travaillaient, la plupart au service domestique du comte et la comtesse. Ils étaient payés chacun un sou par jour, soit cinq centimes, entrainant une dépense annuelle totale de huit mille francs de coût de main d'œuvre, alors que les châtelains vivaient d'une rente leur rapportant plus d'un million de francs par an !

Il n'y a jamais eu de boulanger établi à Lahaymeix et seul l'instituteur achetait son pain. L'échange de pain entre familles était cependant fréquent. Quelques tournées de boulangeries commencèrent à faire halte au village en 1914. Vers 1940, un boulanger de Woimbey venait à pied avec un poney qui portait sa marchandise.

En 1930, des commerçants passaient régulièrement dans le village, certains en vélo qui ne proposaient que quelques petits objets de mercerie. Celui de Pierrefitte venait en triporteur vanter son sucre et son café, un autre des harengs saurs. À partir de 1950, les camionnettes du Baldo, des Coop, de la Sanal, des ECCO ou de Geldabert passèrent deux ou trois fois par semaine. D'autres commerçants faisaient régulièrement le tour du village pour acheter des œufs, des poulets et les peaux de lapins.

En 1820, à son apogée, le village comptait deux cent quatre-vingts habitants et c'était le plus important à la ronde. Mais dès 1880, ils ne sont plus que deux cent-dix à cause du premier exode vers les régions industrielles, phénomène accru par la mécanisation de l'agriculture à partir de 1950. La population de Lahaymeix passa ainsi à cent huit habitants en 1962, puis à soixante-dix en 1975. Elle s'est accrue depuis pour atteindre aujourd'hui une centaine d'habitants, mais qui ne partagent plus, en majorité, les valeurs paysannes et cléricales qui prévalaient auparavant et participaient à l'unité villageoise, par exemple à l'occasion des fêtes religieuses.

Du bœuf au tracteur

Au 19ème, on attelait surtout des bœufs et le cheval ne s'imposa progressivement que pendant la première moitié du siècle suivant. Tandis qu'à Dompcevrin les attelages à deux chevaux étaient les plus fréquents pour les labours, il en fallait quatre pour tirer la charrue à Lahaymeix. Jusqu'en 1950, année ou arriva le premier tracteur au village, on labourait au plus un demi-hectare par jour en deux attelées de quatre heures au maximum, entre lesquelles les animaux de trait se reposaient pendant une heure et demie, tandis que le meneur faisait une sieste à proximité de ses bêtes. Les petites parcelles avaient leurs avantages : « J'aime bien changer de champs à chaque attelée. », confiait le père de Michel Coyen, à qui le labour d'une parcelle de sept hectares de son exploitation demandait trois semaines en octobre. De temps en temps, les chevaux de travail étaient emmenés au gué d'un ruisseau pour qu'ils se détendent les tendons dans l'eau fraiche mais ils n'étaient jamais mis en pâture, ce qui avait la réputation « d'attendrir la peau » et de les rendre plus sensibles aux blessures de harnais. Trois fois par jour, ils étaient menés à une des fontaines du village, pour s'y abreuver, parfois affectueusement encouragés par leur meneur : « Allez Turco, encore un godo ! » (Allez Turco, encore un verre !). Ensuite ils avaient droit à une ration d'avoine, le meilleur « carburant des chevaux » !

Le parc de matériel d'exploitation était alors très réduit : quand le grand-père de Michel Coyen vint s'installer au village après son mariage, juste après la guerre de 14-18, il apporta avec lui une charrue, une herse, un charriot, un rouleau et trois chevaux. Son beau-père était alors le plus gros cultivateur du village avec quatre vaches, dont un commis de culture s'occupait presque à plein temps.

Actuellement, il est possible de labourer trente hectares dans la journée et de poursuivre en nocturne si le temps presse. En 1945, Michel Coyen et son père exploitaient cent vingt-cinq hectares de terres et élevaient vingt-quatre vaches laitières, aidés de deux ouvriers à plein temps. Actuellement, son fils, secondé seulement par son petit-fils, exploitent deux cent cinquante hectares.

La vocation agricole de Lahaymeix reste bien affirmée puisque quatre fermes du village sont encore en activité, dont trois en Groupement d'Exploitation Agricole en Commun (GAEC). Un apiculteur tire parti de la diversité des peuplements végétaux encore en place.

Le patois de Lahaymeix

On parla majoritairement patois à Lahaymeix jusqu'en 1930 et il resta très utilisé jusqu'en 1950. En fait, on ne commença à bien parler français au village que vers 1980 ! De nombreuses expression et tournures de patois y restèrent couramment mêlées jusque-là : « mé aussi » pour « moi-aussi », « une saule » pour « un saule », « l'ao » pour « l'eau » ou « far » pour « faire ». Vers 1975, quelques copains d'enfance en faisaient encore usage pour échanger des plaisanteries à propos des filles qu'ils croisaient pendant la promenade du dimanche. Par bien des points, il tenait plus du latin que du français. Ainsi, Michel Coyen, dont le patois de Lahaymeix est la langue maternelle, éprouva des difficultés de compréhension à l'école primaire, mais fut excellent en allemand au collège, la logique de cette langue lui semblant plus familière que celle du français. Étrangement, ce patois était compris par les habitants de Longchamps-sur-Aire, distant d'une vingtaine de kilomètres mais aussi, par ceux de Revigny-sur-Ornain à soixante kilomètres de là, tandis que ceux du village voisin de Woimbey le comprenaient mal. Par exemple, à Lahaymeix le chariot se disait chér et à Woimbey ché.

Quelques expressions du patois de Lahaymeix retranscrites en phonétique : Form l'usse ! : ferme la porte ! ; Pouad wèr ! : regarde ! ; Je'n crem ! : je ne le crois pas ! J'té au couet : j'étais à l'abri. I fa bé : il fait beau.

Vie au village

La bonne entente des villageois était proverbiale et de mémoire d'homme, jamais une plainte ne fut déposée à la gendarmerie pour régler un conflit de voisinage, tout au contraire d'un village voisin qui était traditionnellement à Lahaymeix l'objet de moqueries, peut-être à cause de la barrière des patois: « Quand vous allez à Woimbey, bouchez-vous le nez ! ». Mais dans la contrée, il se disait également entre bûcherons : « Ils sont comme les chevaux de Lahaymeix : tard levés, jamais couchés ! » pour railler ceux qui avaient des horaires de travail peu coutumières.

Au début du 20ème siècle, à cause de l'exode, il y avait des champs et des prairies retournés en friches. En 1913, un berger venu de Chaumont vint y faire pâturer son grand troupeau de moutons. Il eut jusqu'à quatre cent cinquante têtes. C'était un habile joueur de cartes qui investissait ses gains dans l'achat de terres quand il gagnait, ce qui était fréquemment le cas. Ayant décidé de s'installer au village et se jugeant assez doté en herbages pour ses bêtes, il continua à jouer mais en s'arrangeant pour perdre autant qu'il gagnait, afin de rester en bons termes avec tout le monde. Ses descendants, la famille Gassert, vivent encore au village.

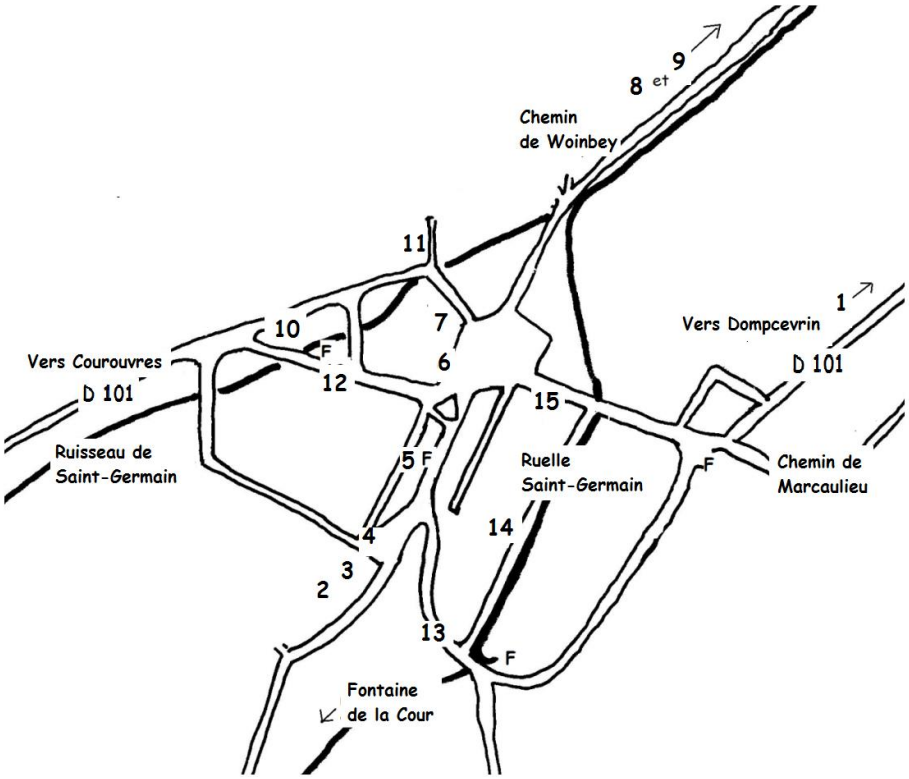
Jusqu'en 1960, on allait « à quaroille » pour échanger des nouvelles et, à la belle saison, il y avait toujours du monde en soirée sur les bancs en façade pour « baboter ». Comme il y avait beaucoup de parenté avec les habitants de Dompcevrin, il était fréquent de s'y rendre à pied par un chemin de traverse pour participer à la veillée. Les invitations aux veillées de Thillombois étaient fort appréciées des jeunes hommes car, par un étrange mystère, il naissait dans ce village plus de filles que de garçons et c'était l'inverse à Lahaymeix ! Cela n'empêcha pas quelques querelles et échanges de quolibets entre les deux jeunesses, ainsi que les farces mises en scène au cours d'expéditions nocturnes, qui entraînaient des campagnes de représailles : tas de bois sur le trottoir défait et remonté devant une porte, volets décrochés et dispersés dans les rues ou encore, déplacement des bidons de lait mis au frais dans le ruisseau et pose nocturne d'un « toc-toc », mécanisme comprenant un caillou attaché à une ficelle et fixé à la porte d'entrée, que le farceur tire par saccades pour faire croire que quelqu'un frappe. La sortie de *La Guerre des boutons*, en 1962, provoqua un tel enthousiasme que Thillombois fut attaqué sur le champ !

En fait, il y avait peu de loisirs pour les enfants : quilles, billes, bonhommes de neige... Au début du 20ème siècle, il n'y avait que trois ou quatre familles au village sachant lire et écrire, la plupart des jeunes étant retirés de l'école dès dix ou onze ans pour devenir commis de ferme et, jusqu'aux années soixante, dès l'adolescence, il fallait se lever à cinq heures et demie pour prendre son travail à six heures et le finir à dix-huit heures ou plus, excepté le dimanche.

La Saint-Germain était traditionnellement jour de fête au village, mais après 14-18, la plupart des hommes se louèrent pour les travaux des champs dans les grandes fermes de l'ouest meusien. Or, la Saint-Germain tombait en pleines moissons. La fête fut donc reportée à la Saint-Martin, le 11 novembre, au moment où les paies étaient versées. Jusqu'en 1935, il n'était pas rare de compter ce jour-là plus de soixante vélos stationnés sur la place !

3ème partie : promenade dans le village

Nous vous proposons une boucle au départ de l'église, après visite à un des points de vue sur le village, et passant par tous les postes qui seront détaillés par la suite. Vous pouvez également adapter votre cheminement à l'aide du plan de repérage suivant. Nous vous souhaitons une agréable promenade.



Poste 1 : Vues panoramiques sur Lahaymeix
Poste 2 : Église Saint-Germain
Poste 3 : Point de vue sur les maisons
Poste 4 : Stèle commémorative
Poste 5 : Grande fontaine
Poste 6 : Mairie-école et monument aux morts
Poste 7 : Ancien presbytère
Poste 8 : Ancien bief et moulin
Poste 9 : Vestiges de digue et ruisseau canalisé
Poste 10 : Étable de 1920
Poste 11 : Vue sur le Moyémont
Poste 12 : Fontaine-abreuvoir et lanternon de flamande
Poste 13 : Fond de la Cour
Poste 14 : La Cour
Poste 15 : Café-restaurant de Madame Simon

Poste 1 : Vues panoramiques sur Lahaymeix

« Connais-tu mon petit village
Qui se mire au clair ruisseau ?
Il n'en est pas au voisinage
Pour être aussi beau.
Il n'y a ni train ni fumée
Pour venir le polluer.
On dirait une rose rouge
En son écrin de corset vert. »

André Theuriet (Cité de mémoire par Michel Coyen)

Les alentours offrent de nombreux points de vue sur Lahaymeix.
Par exemple, depuis le chemin qui débouche sur la D 101, une centaine de mètres au-dessus du virage en épingle à cheveux. Se poster juste après le petit verger abritant les trois personnages en bois noirci de Christian Lapie. D'autres éléments paysagers se découvriront depuis la route en descendant vers le village, notamment au virage.

Mais la plus belle vue est permise depuis le Moyémont, lieu d'élection du poète.
Accès public au Moyémont : prendre le GR de Pays vers Thillombois. Après quatre cents mètres, prendre à droite en traversant la friche couvrant l'ancien dépotoir et suivre le sentier qui vous fera cheminer en forêt. Après cinq cents mètres environ, prendre un chemin à droite qui vous mènera en lisière des pâtures établies à flanc de colline et surplombant le cœur de village.

Éléments de lecture paysagère depuis le poste 1
Le village occupe le fond d'une section de vallée étroite mais bien ensoleillée, abritée des vents du nord par le Moyémont, qui culmine soixante-dix mètres plus haut, tandis que le plateau boisé au sud et à l'est, dominant le village de plus de cent-cinquante mètres, fait barrière avec la vallée de la Meuse.

La route d'accès au village est de construction récente : début du 20ème siècle. Auparavant il n'y avait que des chemins de traverse et une mauvaise piste vers Woimbey et Courouvres. Elle fut financée sur les seuls deniers du village, suite à un désaccord avec la Direction Départementale de l'Equipement sur le tracé à suivre: celui-ci dessert des champs et des bois qui seraient restés enclavés avec le projet mené par la DDE, passant plus au nord en franchissant le ruisseau de Marcaulieu. L'imposante colline du Moyémont est contournée à la base et à gauche par la route de Courouvres puis par le sentier menant à Thillombois, distant de trois kilomètres, que des habitants de Lahaymeix empruntaient autrefois chaque jour pour aller travailler au château. Ce sentier est aujourd'hui classé en GR de Pays. On en aperçoit une section, à droite et en arrière du clocher, escaladant la colline et laissant un bois sur la droite.

Une rangée de toits de maisons mitoyennes se profile dans l'axe de l'église et plus en avant, quelques maisons finissent de circonscrire une zone non construite. En fait, les deux rues desservant ces maisons dessinent un ovale presque parfait, sinon un aplatissement à une extrémité (Voir plan de la promenade). C'est la trace de la clôture de la grange aux dîmes et de la « cour » des moines, qu'entourait stratégiquement un anneau de maisons mitoyennes.
Ce rond de toits rouges posé dans son écrin de vergers et de forêts a inspiré André Theuriet (1833-1907), académicien, poète, romancier et auteur dramatique, né en région parisienne mais d'origine meusienne par sa mère, qui a fait ses études à Bar-le-Duc et s'est marié à Rambluzin. Il séjournait parfois chez une cousine habitant Nicey-sur-Aire et il aimait venir écrire à Lahaymeix, en haut d'une colline dominant ce village où il avait noué quelques amitiés. La disparition d'anciennes maisons, des constructions récentes plus dispersées et l'usage de nouveaux matériaux de couverture ont cependant quelque peu dénaturé la source inspiratrice du poète.

En descendant vers le virage en épingle à cheveux, on verra que le Moyémont est longé à droite par la route à voie étroite menant à Thillombois, passant devant les ruines de l'ancien moulin à la sortie du village. Après sept cents mètres environ, elle bifurque avec une piste menant à Woimbey qui suit la vallée du ruisseau jusqu'à sa confluence avec le ruisseau de Thillombois, lui-même affluent de la Meuse. Cette piste donne accès aux vestiges d'une digue d'étang, ici cachés par le relief (Voir poste 8). En escaladant le plateau, la route laisse à droite l'emplacement du village disparu de Saint-Germain, dit « Bois des Grèves », visible au-dessus de la vaste parcelle cultivée à flanc de coteau qui est limitée sur deux côtés par la piste de Woimbey et la route de Thillombois.

Éléments complémentaires de lecture paysagère depuis le Moyémont
Se reporter au poste 11 de la promenade dans le village.

Poste 2 : Église Saint-Germain

L'église paroissiale de Lahaymeix resta longtemps celle du village abandonné de Saint-Germain. Mais elle fut boudée à cause de son éloignement et les habitants construisirent eux-mêmes un bâtiment fortifié entouré d'un fossé et doté d'une chapelle, juché sur un éperon dominant le village, à l'emplacement de l'église actuelle. En 1725-1726, l'évêque de Verdun, ayant ordonné la démolition de l'église de Saint-Germain, jeta en même temps l'interdit sur la chapelle de Lahaymeix, jugée « non convenable pour l'office divin ». Les paysans obtiendront finalement, et moyennant d'importantes transformations, que leur fortin devienne enfin l'église paroissiale du village. Elle fut fortement remaniée à la fin du 19ème : le clocher actuel date de 1887, puis restaurée après le conflit de 14-18. Du haut de son clocher lui-même perché sur une butte, le coq domine le village de soixante mètres. Deux vénérables marronniers encadrent l'édifice.

Le cimetière reste implanté autour de l'église. Des stèles et pierres tombales du 19ème, dont une colonne surmontée d'un angelot en fonte avec genou à terre, alternent avec des monuments plus récents, telle la sépulture d'un soldat tué en octobre 1914, entretenue par le Souvenir Français.

Poste 3 : Point de vue sur les maisons

Le seuil du portail et la base du clocher formant un porche, offrent un point de vue sur une partie de l'anneau de maisons qui délimitaient l'emplacement de l'ancienne grange aux dîmes. Ces maisons datent toutes du 19ème mais ont été bâties à l'emplacement de celles qui les avaient précédées.

La plupart des maisons visibles à Lahaymeix ont été construites autour de 1870 puis elles ont été progressivement modernisées jusqu'à aujourd'hui. Elles comprenaient le plus souvent trois pièces d'habitation au confort des plus spartiates et un corps de ferme inadaptable à l'agriculture motorisée, ce qui contribua encore à favoriser l'émigration au 20ème siècle. Dans la plupart, « la vache passait dans le même couloir que l'homme ». Certains anciens qui y ont vécu leur enfance regrettent à demi-mots qu'elles n'aient pas été rasées par les obus de 14-18, comme celles de villages alentour, puis reconstruites en plus fonctionnel avec les dommages de guerre, plutôt qu'avoir fait partie d'une génération préoccupée, pour la vie, par les tranches successives de travaux de rénovation! Plusieurs montrent encore leur étroite façade, les chaînages et encadrements d'ouvertures en pierre de taille, la porte de grange et leur imposante toiture. Vers 1870, une telle maison coûtait cependant sept mille francs or, alors qu'on vivait bien avec cinq cents francs de rente annuelle. Le village comprend également quelques maisons un peu plus anciennes et une dizaine de constructions récentes.

Poste 4 : Stèle commémorative

Cette stèle a été érigée à la mémoire de Marguerite Richier et de ses deux filles, Odette et Fernande, toutes trois originaires de Lahaymeix, résistantes, déportées avec deux cent trente autres femmes

résistantes par le « Convoi du 24 janvier 1943 », et mortes à Auschwitz. Elle est l'œuvre du sculpteur François Davin et a été inaugurée le 3 février 1995. A cette occasion, des textes de Charlotte Delbo, une des rares survivantes du convoi, ont été lus en public par différents artistes. Les amitiés liées à cette occasion ont donné naissance au projet du Vent des Forêts.

François Davin, qui occupa une maison-atelier à Lahaymeix pendant plusieurs années, est un sculpteur renommé sur la scène contemporaine européenne. Il a notamment réalisé L'Arbre d'Or de la forêt de Brocéliande. Initiateur et cofondateur du Vent des Forêts, il sut faire partager son projet d'inviter des artistes européens, parfois non reconnus par l'institution culturelle, à venir s'exprimer dans cette zone rurale alors en voie de désertification, en associant les habitants à la réalisation des œuvres et à l'accueil des artistes.

Poste 5 : La Grande fontaine

L'eau de la « Grande fontaine », établie au milieu du 19ème, jaillit dans le bassin circulaire en pierre par quatre bouches d'hommes barbus, représentant Neptune, protecteur des eaux et garant de leur salubrité. Chacun devait conserver au bassin une grande propreté pour que les chevaux, au palais délicat, ne renâclent pas à boire, à l'inverse des vaches plus tolérantes : on ne pouvait même pas y laver des légumes !

Chacune des quatre rues avait sa fontaine-abreuvoir. Le réseau d'eau potable fut installé en 1961, soit trente ans après celui d'électricité et l'alimentation des fontaines coupée. Le village en devint « tristounet ». Elles furent remises en eau en 1995 à l'occasion de la cérémonie d'hommage aux déportés. Trois d'entre-elles, qui sont alimentées par source, coulent à nouveau jour et nuit, tandis que la remise en eau permanente de la Grande Fontaine, alimentée par le réseau d'eau communal, est en projet.

Poste 6 : Mairie-école et monument aux morts

Seul un bandeau de toit donne son unité à la façade de la mairie-école, construite sur les plans de l'architecte sammiellois G. Perrin, dont le nom figure sur une pierre de la chaîne de refends séparant les deux parties de l'édifice. La façade de mairie est de facture classique, animée par des baies d'ouvertures en pierres de taille, moulurées et ornées de fausses clés sur leurs linteaux monolithes, encadrées de volets à persiennes et volettes.
L'ancienne école communale présente une façade surprenante pour la localité et compte tenu de l'époque d'édification, avec ses alternances de briques d'argile et de pierres taillées pour les encadrements d'ouvertures, les linteaux en arcs surbaissés de ses grandes baies vitrées et de sa fenêtre d'imposte et enfin, ses trois œils-de-bœuf pour fenêtres de greniers. Deux dates commémoratives d'inauguration sont mentionnées : 1893 pour la mairie et 1894 pour l'école. A son entrée en fonction, celle-ci se révéla trop petite pour les soixante élèves inscrits. Sa fermeture, vers 1980, fut vécue comme une nouvelle catastrophe frappant le village, tandis que les enfants devaient désormais se rendre à Pierrefitte. C'est aujourd'hui une salle de convivialité.

Quatorze jeunes hommes, parmi les cent-vingt habitants du village, ont été tués pendant le conflit de 14-18. Le monument aux morts les répertorie selon l'année du décès, en précisant la date et le lieu, sorte de miroir de la grande histoire du conflit : Saint-Mihiel, Verdun, La Gruerie, Chemin des Dames… Deux des quatre tués de 1914 l'ont été à proximité de Lahaymeix, les premiers engagements français ayant été effectués avec les régiments casernés à proximité du front, composés en majorité de soldats originaires de la région environnante.

Poste 7 : Ancien presbytère

Cette belle demeure fut édifiée en conformité avec le décret impérial de 1809 qui organisait la vie matérielle des paroisses sous le Concordat, attribuant le plus souvent aux communes la propriété des presbytères. La façade laisse deviner une luminosité et un confort intérieurs enviables pour l'époque. Elle en impose quelque peu avec des linteaux en arcs plein-cintre coiffant les baies d'ouvertures du rez-de-chaussée, un perron précédant la porte d'entrée surmontée d'une corniche moulurée à volutes et encadrée de pilastres, un bandeau d'étage, des fenêtres de grenier dans la tradition barroise et une toiture à quatre pans… sorte d'encouragement aux familles du village à laisser s'épanouir en leur sein une vocation sacerdotale. Un précédent propriétaire des lieux a trouvé bon de sceller une rampe de perron dans la pierre commémorative posée le 2 avril 1844 par M. Javelot, curé et M. Pinchot, maire du village.

Le plan des ouvertures de la façade sur jardin, visible depuis la rue du Hâty, est identique à celui de la façade sur rue. Sa porte donne sur un grand terrain avec clôture à claire-voie, d'où chacun pouvait apprécier la main verte du maître des lieux. Il était en effet d'usage que le jardin et le verger du presbytère puissent fournir l'essentiel des fruits et légumes nécessaires à la maisonnée mais aussi, qu'ils participent à l'intégration sociale du curé et à la promotion d'un nouvel art de vivre à la campagne*. La production était conservée dans le grenier bien ventilé ou dans la très vaste cave. Cette dernière comprend un puits qui alimentait une pompe placée à la cuisine.

Il semble cependant que le bâtiment n'aie jamais rempli sa fonction, peut-être suite au dépeuplement rapide du village à partir du milieu du 19ème. Plusieurs propriétaires se sont succédé depuis.

*Autres information dans le « Guide de découverte de Nicey-sur-Aire ».

Poste 8 : Ancien bief et moulin

Localisation : route de Thillombois, quelques mètres sur votre droite après la dernière maison entrevue sur votre gauche.

C'est le second moulin qui tourna sur le ruisseau de Saint-Germain mais le premier était déjà en ruine quand celui-ci fut édifié vers 1220. Monsieur Traxler, tué en 1914, en fut le dernier meunier. La bâtisse subit alors quelques transformations pour en faire un avant-poste militaire afin de prévenir une avancée allemande par Woimbey. La roue était encore en place vers 1940. Puis la bâtisse se délabra et ses murs servirent de carrière de pierre… Quelques murs étaient encore debout en 1950, dans lesquels les enfants du village dénichaient de jeunes moineaux pour les cuisiner et les manger en cachette des parents.

Les remarquables maçonneries en pierres de taille des fondations, du bief, de la chute et des vannes sont encore visible, devenues le royaume bucolique des mousses et des plantes amies de l'eau : renoncules, cresson, ache fluviatile... mais le site n'est pas aménagé pour la visite et présente quelques risques de chutes.

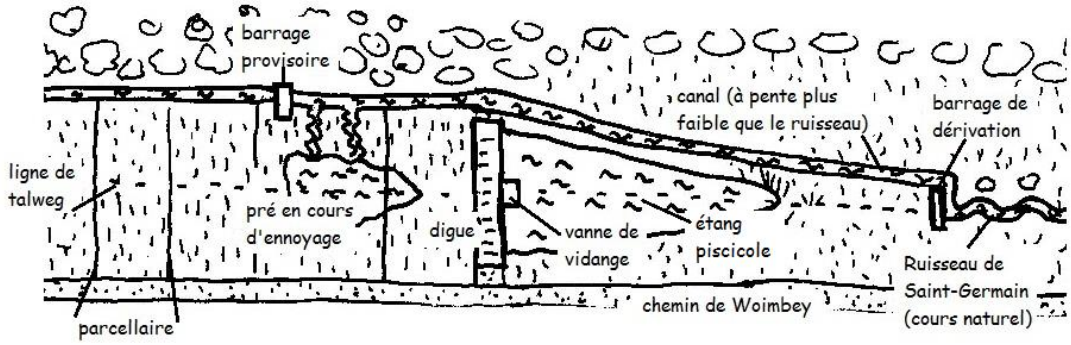
Poste 9 : Vestiges de digue et ruisseau canalisé

Marcher jusqu'à la bifurcation de la route avec la piste de Woimbey et prendre cette dernière. Après deux cents mètres, un bosquet à droite signale une petite bande perpendiculaire à la piste, un peu plus haute que le reste du champs. C'est le dernier vestige de la digue presque aplanie du second l'étang piscicole établi par les moines de Lahaymeix au 13ème siècle. La parcelle à sa droite correspond à l'ancienne étendue d'eau ainsi créée. Au bord de ce champ, le cours du ruisseau est souligné par une haie. Juste après la digue, il fait un crochet vers la piste puis reprend son cours parallèle à la vallée, en suivant la ligne de talweg. C'est une autre marque de l'hydraulique cistercienne : les moines ont dérivé

et canalisé le ruisseau au-dessus de son cours naturel pour qu'il ne s'écoule pas dans l'étang mais le longe en léger surplomb, avant de le laisser reprenne son cours naturel en aval de la digue. Ainsi ses eaux froides et peu nutritives ne venaient pas se mélanger aux eaux de l'étang, plus tièdes et plus riches en plancton nourricier. Une vanne de digue permettait de vider le plan d'eau pour le pêcher. Il était remis en eau en ouvrant une brèche provisoire dans le barrage de dérivation. Il y a plusieurs autres traces de canalisation du ruisseau au-dessus de la ligne de talweg jusqu'à son embouchure avec celui de Marcaulieu. A l'origine, était-ce pour contourner d'autres étangs ? Ou bien, ces canaux étaient-ils utilisés pour inonder provisoirement les prairies en fin d'hiver afin de favoriser une pousse précoce de la végétation et, en été, pour favoriser la repousse du regain (technique dite de « l'ennoyage »)? Une fois le ou les étangs disparus, sans doute au 18ème, et jusqu'en 1950, il est certain qu'ils ont servi à l'arrosage des prairies qu'ils surplombaient. Jusqu'en 1914, chacun avait son jour pour barrer le canal afin que l'eau débordante arrose son pré. A l'heure donnée, le meunier ouvrait grand la vanne de son bief pendant quelques minutes pour provoquer une montée d'eau dans le ruisseau, favorisant l'inondation. Cependant, ce traitement provoquait le remplacement partiel des graminées et du trèfle par des espèces, certes plus hautes, mais moins nutritives pour le bétail.

La digue, presque aplanie au 20ème siècle, était beaucoup plus haute à l'origine mais il ne semble pas que le moulin de Saint-Germain ait été édifié à cet emplacement, la chute étant trop faible. De maigres indices, le localiseraient peut-être à quelques centaines de mètres plus en aval du cours d'eau, juste avant son intersection avec le ruisseau de Marcaulieu et sur le territoire actuel de Woimbey. Quelques vestiges d'un cimetière d'époque romaine auraient été entrevus dans le terrain jouxtant la digue vers l'aval*.

*D'après Raymond Leclerc



Schémas des aménagements hydrauliques cisterciens en aval du moulin de Lahaymeix

Poste 10 : Étable de 1920

Petite étable avec grenier, édifiée vers 1920, avec encadrements en briques. Elle fut prévue pour dix vaches, ce qui constituait à l'époque un cheptel suffisant pour en vivre et impliquait déjà la création d'un poste d'ouvrier vacher à mi-temps.

Poste 11 : Vue sur le Moyémont

Jusqu'en 1914, la vigne se plaisait sur le flanc du Moyémont, bien que fréquemment exposée aux gelées. Mais la pente est si rude que certains travaux ou portages habituellement faits par des animaux devaient être réalisés par les exploitants eux-mêmes ou leur famille. Elle était pourtant déjà cultivée un millénaire ou plus, avant l'introduction de la vigne en Meuse qui eut lieu vers le 11ème ou le 12ème siècle. En effet, sa surface présente visiblement un étagement de sortes de bourrelets. Ceux-ci se sont

formés à cause du labourage effectué dans le sens de la pente et uniquement en descendant, ce qui a ramené une bonne partie de la terre arable aux extrémités basses des sillons de chaque parcelle, phénomène encore accentué par l'érosion des eaux de surface. Avant la mécanisation, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Quand les tracteurs arrivèrent, le labour des pentes anciennement cultivées se fit d'abord en montant, afin d'aplanir progressivement les surfaces et de remettre la bonne terre à sa place. Il s'effectue désormais en suivant autant que possible les mêmes lignes de niveau, afin de réduire les phénomènes d'érosion. Ici, la surface du terrain est restée en l'état, celui-ci n'ayant plus été cultivé depuis une centaine d'années. On remarque également l'existence de légers bombements dans le sens de la pente, dont les creux correspondent aux murets établis avec les pierres retirées des champs par des générations successives de laboureurs et qui ont été supprimés en même temps que la friche d'épines qui avait pris possession des lieux avant sa conversion en prairie.

Quelques imposants fruitiers parsèment ou jouxtent la prairie, notamment des pommiers, poiriers et cerisiers presque centenaires. A cause du sol argileux, ils ont poussé très lentement ce qui les conserve en forme, alors que plantés dans les terres sableuses de Dompcevrin, ils auraient grandis bien plus rapidement qu'ici, mais seraient morts depuis longtemps.

Les vieux fruitiers et les lisières forestières sont le domaine du « Grand poulain », nom local du pic-vert, dont les cris d'alarme, réfléchis par la pente, parviennent jusqu'au village, semblables aux hennissements de jeunes poulains appelant leur mère.

Cette pente du Moyémont est un des sites primitifs de peuplement de la localité car on y a trouvé des vestiges d'un cimetière édifié par des Francs Saliens, peut-être au 4ème siècle de notre ère. Quelques courtes épées et boucles de ceinturons, un sarcophage, une pièce de monnaie ainsi que des perles en verre y ont été collectées. Il semble que le village ait alors été établi à proximité de la butte, modifiée à des fins stratégiques, où l'église fut ensuite édifiée, notamment vers le lieu-dit « Fontaine de la Cour », ainsi qu'au-dessus de l'emplacement actuel d'une ferme construite derrière l'église et anciennement nommé « la Fontaine Rouge »*.

André Theuriet aimait à venir s'assoir en haut de la prairie, tout comme les enfants qui se plaisaient à être aux premières loges pour observer et écouter les scènes de la vie villageoise.

*Selon Michel Coyen, à partir d'indices de terrain qu'il a décelé.

Poste 12 : Fontaine-abreuvoir et lanternon de flamande

L'eau jaillit d'une gueule de lion dans le double bassin, puis se déverse dans le ruisseau de Saint-Germain qui sera augmenté peu après par les eaux issues de la Fontaine de la Cour. Ce ruisseau ne tarit jamais et garde toujours plus ou moins le même débit. Il est encore fréquenté par les truites, dont les moines se délectaient, mais non plus par les saumons, qui venaient autrefois y frayer en grand nombre.

Sur le toit de la maison visible de l'autre côté de la rue, un lanternon vitré dit « en pointe de diamant », ferme la « flamande », puits de lumière qui éclaire la cuisine. La façade était à l'origine enduite d'un crépi de chaux mais ici, la maçonnerie en petits moellons a été laissée apparente après rénovation des joints. Le mince linteau en bois de la porte de grange est surmonté de gros blocs plats assemblés en un arc de décharge qui répartit le poids du mur qu'il supporte vers les jambages de la baie d'ouverture.

Poste 13 : Fond de la Cour

Le ruisseau prend sa source une centaine de mètres en arrière, au lieu-dit « Fontaine de la Cour », tandis que cette partie du village et ses arrières sont dénommés « Fond de la Cour ». En façade du

numéro **2bis**, une sortie de pierre à eau est surmontée d'une impressionnante collection de louches suspendues !

Poste 14 : La Cour

La ruelle Saint-Germain était autrefois l'allée centrale traversant la « cour » monacale comprenant la grange aux dîmes et ses annexes. Il n'en demeure aucun vestige, sinon cette allée et le ruisseau Saint-Germain, qui est ici canalisé pour servir de vivier où les moines puisaient le poisson à la demande du cuisinier, notamment pendant la centaine de jours de maigre du calendrier chrétien de ces temps-là. Avant la limite amont de la propriété, une vanne régulait le niveau d'eau et prévenait les fuites de pensionnaires. Le vivier était alimenté par des gardons pêchés au filet dans les étangs de la communauté et par des truites capturées à la nasse dans les ruisseaux environnants.

La suite de maisons mitoyennes évoque encore l'anneau du lotissement constituant le village primitif et qui fut occupé par des familles de colons. Il est probable que les façades sur cour étaient aveugles et que les jardins s'étendaient alors sur les glacis devant les maisons, zone inconstructible autour du système défensif et ne devant pas offrir de protection à l'ennemi.

La Cour est devenue un espace à vivre pour les habitants des maisons qui en occupent la périphérie : jardins potagers, pelouses, vergers ou basse-cours dont une est équipée d'un ingénieux gué sur le ruisseau, interdit aux renards ! Vers 1900, des claies de branchettes tressées sur des piquets de noisetier remplaçaient les grillages.

Poste 15 : Café-restaurant de Madame Simon

Dernier des trois cafés du village, il comprend une salle, où le temps semble s'être arrêté, occupée par quelques tables nappées de toile cirée. Une petite terrasse sur rue s'y ajoute quand viennent les beaux jours. Il faisait face à l'un des disparus, fermé vers 1930, disposition qui avait engendrée la tradition locale des deux verres de vin blanc bus à la sortie de la grand'messe, un dans chaque établissement, afin de ne froisser personne. On y vendait de l'épicerie. Une baie vitrée a remplacé les deux petites fenêtres d'origine de la façade, quand l'installation d'un poêle en fonte vers 1920, a permis d'améliorer le chauffage de la salle. Le bandeau peint est à l'effigie des Brasseries de Champigneulles (1897-1970), devenue la plus importante brasserie française en 1913, mais qui fut, comme le café de Madame Simon, victime du goût grandissant du public pour les bières en bouteille au détriment de celles en fût. De l'autre côté de la rue, un très vieux poirier donne quelque ombrage à la basse-cour dont les coqs firent la fierté des tables de l'établissement.

L'histoire du café est représentative de l'évolution de certaines pratiques sociales des quatre-vingt dernières années qui se sont recentrées sur la famille avec la baisse de la fréquentation des églises, notamment les dimanches, pendant lesquels, jusqu'en 1930, une centaine de personnes venaient à la grand'messe, puis avec l'arrivée dans les maisons de la télévision et de boissons autrefois réservées aux cafés : bière, apéritifs, limonade…L'automobile* remplaçant le vélo a permis d'étendre l'espace des loisirs accessibles bien au-delà de regroupements villageois ou inter villageois de proximité pendant lesquels le café était bondé : fête patronale, fête des Nicolas et des Catherine, veillées jeux de cartes, concours de quilles ou de belotte… Plus récemment, la mécanisation des métiers de la forêt puis le repliement des chasseurs sur les loges forestières pour l'après-chasse ont encore diminué sa fréquentation, tandis que les parties de belotte ne font plus recette. Il demeure cependant un havre apprécié des promeneurs et des habitués du lieu.

Un autre café-épicerie fut ouvert en 1936 par les parents de Jean Leclerc, qui ferma vers 1980. On y dansa sur les airs diffusés par un gramophone jusqu'à sa confiscation par l'occupant en 1940. Dans le troisième café, c'était un piano mécanique qui faisait tourner les couples.

*Henri Simon eut la première automobile du village en 1930.

Guide de découverte de Pierrefitte-sur-Aire

Participants

Personnes ayant témoigné individuellement
Christian Menoux, Germaine Paul, Camille Tridon, Monique et Michel Vornetti

Personnes ayant participé aux ateliers littéraires en février 2011ou à la promenade dans le village du 19 février 2011
Guy Aubry, Yves Bacourt, Élisabeth Bouchelet, Liliane Breneur, Robert Breneur, Laurence Caussin-Delrue, Renée Couturier, Patrick Étienne, Francis Jannot, Évelyne Lecomte-Menoux, Nicole Maginot, Jean-Marie Maury, Irène Menoux, Laurent Palin, Germaine Paul, Roland Paulet, Françoise Sanzey, Chantal Schneider, Chantal Tridon et Michel Vornetti.

Personnes ressources consultées
Bernard Glauda, originaire de Pierrefitte.
Paulette Choné, habitant l'ancien presbytère de Pierrefitte, a relu le guide et apporté de nouveaux éléments.

Collecte de témoignages, enquêtes et synthèse : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêt.

Merci à Nicole Maginot pour ses relectures attentives et ses conseils.

Documents consultés

Monographie de Pierrefitte, Joseph-Adolphe Noël, instituteur à Pierrefitte, 1888, manuscrit déposé aux archives municipales, ainsi que de sa version modifiée *Monographie paroissiale*, Abbé Jouron, 1929.

La voie sacrée ferroviaire, histoire du Meusien, Jean Boucheré et Jean-Michel Althuser, 1995, Les Éditions Lorraines 55100 Verdun.

Du tacot au TGV, Coopérative scolaire Longchamps-Pierrefitte, N°17 (Numéro spécial), novembre 1982. Informations inédites sur le Tacot et les voies ferrées militaires, ainsi que sur la vie des deux villages.

Merci à l'association Au fil de l'Aire qui a mis à notre disposition l'information et l'iconographie rassemblées pour la réalisation des expositions *Mémoire de nos villages*, 1987 et *Histoire de voir, histoire d'en parler*, 2009.

Guide de découverte de Pierrefitte-sur-Aire

Sommaire

Sommaire
Au pays de l'eau vive

1ère partie- Pierrefitte d'hier et d'aujourd'hui
Pas de vache sans sa queue
L'empreinte du 19ème siècle
Autres éléments unificateurs
Un village-relais
Prospérer ou partir
Évolution du paysage rural
Évolution du paysage forestier
Fermes autosuffisantes
Du lait pour le Roi des fromages
Sous la protection de l'Amazone chrétienne
Châteaux disparus et souterrains
La domestication de l'eau
Les truites de Raymond Poincaré et le temps des bouées en joncs
Les lavoirs
Joseph Gervaise, précurseur de l'eau à l'évier

2ème partie- Un village de l'arrière-front
Le bruit du canon
La gare sous l'autorité de la 10ème SCFC
Retours sur 1940

3ème partie : promenade dans le village
Poste 1 : Mairie
Poste 2 : Place de la mairie
Poste 3 : Rue du Four et placette de la poste
Poste 4 : Placette devant l'Aire
Poste 5 : Pied-levé du bief, moulin et rue du Moulin
Poste 6 : La Vaux Mignard et son point de vue
Poste 7 : Église Saint-Rémy et pied-levé de l'ancien cimetière
Poste 8 : Rue Raymond Poincaré
Poste 9 : Rue de La Vaux Morel et Impasse de la rue sur l'Aire
Poste 10 : La gare et la ligne de chemin de fer
Poste 11 : Patrimoine de l'eau de la rue de la Queue de Vache
Poste 12 : Monument des aviateurs français
Poste 13 : Le revers de la côte des Bars et son point de vue

Au pays de l'eau vive

À Pierrefitte, les sources jaillissent parfois jusqu'à dans les maisons, avant de rejoindre l'Aire poissonneuse qui serpente dans sa ripisylve. Mais dans sa traversée du village, les moines firent filer droit la rivière vers la roue d'un moulin, tandis que l'eau s'offrit ici à l'évier pour une des premières fois en France.

1ère partie - Pierrefitte d'hier et d'aujourd'hui

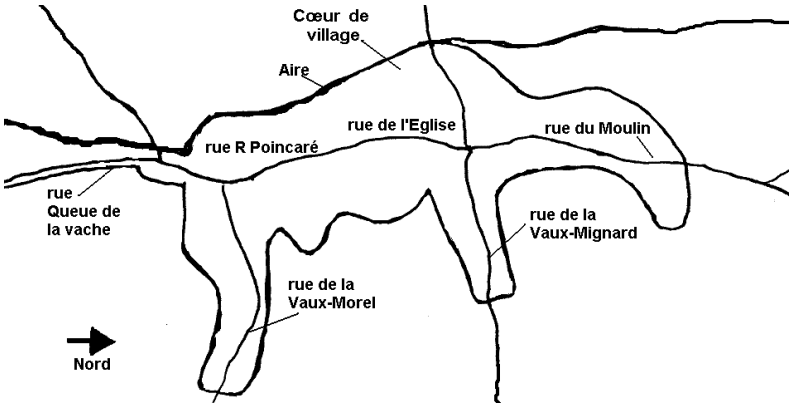
Pas de vache sans sa queue

Pierrefitte fut autrefois chef-lieu d'une seigneurie propriété successive des comtes de Bar, des Linanges puis de la maison du Chatelet à partir de 1457, qui en conserva une part jusqu'à la Révolution. Pierrefitte est aujourd'hui chef-lieu de canton.

Pierrefitte jusqu'à la Restauration était une annexe de Nicey et non une paroisse à part entière ; elle était desservie par des religieux de l'abbaye de l'Étanche avant d'avoir un curé résident.

Comme quarante-quatre villages, ou lieu-dit en France, Pierrefitte, tire son nom d'une ou plusieurs « pierres fichées » sur son territoire. Mais le ou les menhirs évoqués n'ont pas encore été localisés, peut-être réduits en remblais de chemin, comme nombre d'autres pierres druidiques du Barrois.

C'est un village-rue qui s'est développé selon un axe principal et deux axes secondaires : la rue Queue de la Vache* en dit assez long sur le plan du cœur de village !



*Sur le plan napoléonien de 1840, elle s'appelle rue de Queue Vache.

L'empreinte du 19ème siècle

L'habitat est le plus souvent mitoyen, tant pour permettre une certaine isolation thermique des maisons, car ici à cause du vent le climat local est le plus frais de la Meuse, que pour faciliter la défense du site. Cette mitoyenneté n'est plus du goût de notre époque, ce qui risque de contribuer au délaissement de certaines vieilles maisons : on aime mieux aujourd'hui s'entourer de pelouses plutôt que de voisins comme en témoignent les maisons modernes du lotissement.

Une construction est datée en partie du 17ème, quelques-unes du 18ème, et la majorité sont du 19ème siècle. L'apparence du village n'a pas beaucoup changé depuis. Le bâti comprend beaucoup de maisons de cultivateurs et de petits propriétaires, profondes et sans largeur. « Les riches avaient des fermiers pour s'occuper de leurs terres mais n'affichaient pas toujours leur statut à la façade de leur maison. » (Germaine Paul). Quelques murs de refend, murs intérieurs porteurs, sont en torchis sur ossature bois. Deux maisons de propriétaires font exception à cette discrétion ainsi que le presbytère. Mais dans le logis, les boiseries et les cheminées sont souvent de belle facture et dans la cuisine, la pierre à eau massive en calcaire de la localité, caractéristique de la vallée de l'Aire, peut mesurer jusqu'à deux mètres.

Autres éléments unificateurs
Pierrefitte possède plusieurs petites ruelles appelées ici « pied-levé », passages entre les maisons donnant sur les jardins ou longeant les rives de l'Aire, parfois caillouteuses, d'où leur nom !

Les larges caniveaux en pavés à double pente sont encore en place dans plusieurs rues. Ceux de la rue Condé, de la rue des Canards, et de La Vaux mignard sont d'origine.

Les fonteniers sont une appellation locale de sources qui se réactivent de temps en temps, parfois dans les caves qu'elles inondent, car elles sont si nombreuses qu'il a bien fallu bâtir des maisons dessus !

Les cinq ponts de Pierrefitte sont déjà signalés sur les cartes du 18ème siècle. Deux passerelles traversent le bief.

Un village-relais

Avant 1912, les gens se déplaçaient peu. Ceux qui possédaient une carriole avec un cheval allaient quelquefois à la foire de Saint-Mihiel pour acheter des petits cochons ou plus rarement à Bar-le-Duc pour s'habiller de neuf à l'occasion d'une cérémonie familiale. Avec un bon attelage, il fallait environ

trois heures pour s'y rendre. Mais tous les corps de métiers étaient alors représentés à Pierrefitte. On y trouvait trois maréchaux ferrant s'occupant de la centaine de chevaux répertoriés au village en 1912, deux charrons, un bourrelier, un tanneur, un tonnelier, deux tailleurs de pierres, dix maçons-charpentiers, trois menuisiers, deux tourneurs sur bois, deux vitriers, un serrurier, deux ferblantiers, deux boulangers, quatre épiciers, trois huiliers, dix cordonniers, deux marchands de tissu, un cirier, deux chandeliers et un horloger. Vingt-cinq tisserands travaillaient le lin et le chanvre sur leur métier et autant de journaliers louaient leurs services dans les fermes. Il y avait aussi deux cafés de village, un marchand de bière, un café-hôtel-restaurant et même une prison !

A partir de 1930, Monsieur Bletner dit « Père Kalifa » vendit sucre et café en parcourant les rues et les villages alentour avec son triporteur. Jusqu'en 1960 officia un bourrelier-matelassier. Le café-hôtel-restaurant « Chez Paul », fermé depuis 1990, fut réputé sous son premier propriétaire pour ses truites de l'Aire au bleu, tandis que vers 1970, toute la Meuse venait « chez Bakli » pour manger le couscous !

En 1883, un service public de voitures hippomobiles est mis en service entre la gare de Rembercourt et Saint-Mihiel, via Pierrefitte. Fin 1912, Pierrefitte est relié au monde par voie ferrée. La même année, un autobus remplace la voiture à cheval pour la ligne Pierrefitte-Saint-Mihiel par Villotte. Ces initiatives ne jugulèrent pas l'exode : cinq cent quatre-vingt-douze habitants en 1803, six cent quatre-vingt-sept en 1826, quatre cent trente-six en 1901, cent quatre-vingt en 1995 et trois cents environ actuellement.

Le nouveau quartier a contribué à cette dynamisation démographique. Il comprend une quinzaine de maisons et réunit en fait trois lotissements qui ne forment qu'un ensemble. Le premier est communal, créé en octobre 2001, le deuxième est privé, créé en avril 2006 et le troisième, communal, créé en janvier 2008.

Pierrefitte a conservé sa vocation de village-relais. Des espaces de services ont été maintenus ou créés : école, cabinet médical, centre de secours, poste, espace public numérique, bibliothèque, boulangerie, pharmacie, office notarial, salon de coiffure, terrain de sports... Le regain associatif amorcé en 1978, en même temps que l'arrivée de nouveaux habitants, se traduit aujourd'hui par une offre culturelle diversifiée : prêt de livres, lecture à haute voix, animations littéraires, dessin et peinture, danse, yoga, théâtre et soirée théâtrales, couture et patchwork avec l'Association Au fil de l'Aire, ainsi que gymnastique, club de football, école de musique... Le club de rugby regroupe les joueurs de cinq communautés de communes et le tournoi Bernard Tridon est un des moments forts de la vie sportive locale. Tous les deux ans, des associations se mobilisent pour « Ma rue prend l'Aire », festival d'arts de la rue qui se déroule en alternance avec Longchamps et Nicey, des spectacles étant également donnés dans d'autres villages de la communauté de communes.

Prospérer ou partir

On ne parlait déjà plus patois à la fin du 19ème siècle, malgré quelques expressions locales encore en usage chez des anciens : « être cloche-bec » : être délicat du palais ou « avoir le puciau » : avoir le courage, tandis que les Haut-la-queue, sobriquet des habitants du village voisin de Longchamps le parlèrent encore longtemps, eux qui surnommaient les Pierrefittois les Bourriques rouges ! Jusqu'en 1940, les loisirs villageois s'organisaient autour des bals musette, de la fête du village et de la fête foraine. Seule, la messe de la Saint-Nicolas y était assez grandiose. À son arrivée en 1899, l'Abbé Albert Giraudon, nommé curé de Pierrefitte, avait fondé une société de musique, « La Fraternelle », mais il en démissionna en 1899 à cause de l'opposition du Conseil municipal à la réfection de l'église.

Les regroupements estivaux autour des bancs sur façade rue pour la « quaroille » du soir ont disparu avec l'arrivée en force de la télévision vers 1964.

Pierrefitte, en vrai village du Barrois, est longtemps resté tourné sur soi et la famille y primait sur la collectivité villageoise. « On y devenait riche en ne dépensant rien » (Monique Vornetti). Pendant le 19ème et le 20ème siècle, les tensions liées à la survie des exploitations incitaient chacun à paraître à son aise, certains jouant les patrons dans leur ferme en sursis. Aujourd'hui, l'évolution du village est surtout conditionnée par les valeurs venues de l'extérieur, portées par les médias et par les nouveaux arrivants.

Évolution du paysage rural

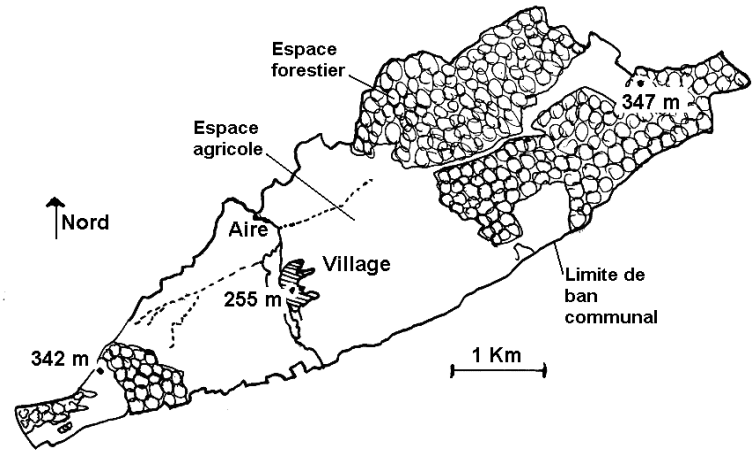
« Les anciens qui reviennent au village sont d'abord surpris par l'augmentation du parcellaire exploité qui fausse tous les horizons qu'ils avaient retenus ». (Christian Menoux)

Il y avait cinquante agriculteurs avant 1914, dix-huit vers 1931, vingt-trois vers 1940, dix-huit en 1949 et quinze en 1955. Actuellement cinq exploitants de terres agricoles travaillent sur le ban communal dont quatre sont domiciliés au village. Trois fermes du village ont cependant le statut de Groupement agricole d'exploitation en commun (GAEC). L'exploitation moyenne couvrait quarante à cinquante hectares en 1939, quatre-vingt à cent hectares en 1950 et cent cinquante à deux cents hectares actuellement.

Les terres sont calcaires sur les hauteurs, avec de petites pierrailles, et argileuses dans les vallons. Il y avait des sources partout mais beaucoup sont taries. Les pentes sont ici appelées « vau », comme souvent en Meuse : la Vau Liegas et Vau Bouchot dans les terres ; La Vaux Maurel et La Vaux Mignard dans le village, alors que le village voisin de Nicey les désigne par « vauzelle ».

Autrefois on pouvait distinguer les forêts sur les hauteurs, la vigne et les friches sur les coteaux exposés au sud-est, les céréales sur le plateau et les prairies dans les vallons. La mécanisation a permis d'étendre fortement la surface plantée en céréales et oléagineux. Cependant, les prairies couvrent encore la plus grande partie des terres. Les parcelles sont passées d'une superficie moyenne d'un quart d'hectare avant 1914 à quarante-cinquante hectares actuellement, après un seul remembrement en 1969.

Évolution du paysage forestier



Le ban du village s'étend sur dix kilomètres d'est en ouest et sur trois kilomètres du nord au sud. La forêt s'y cantonne quelque peu dans la pointe ouest et surtout vers l'est. Il faut donc franchir deux kilomètres depuis le centre du village pour rejoindre un grand bois alors que la forêt couvre plus de quarante pour cent du territoire communal. L'arbre le plus remarquable du secteur est un charme haut de vingt-trois mètres et au tronc de soixante-quinze centimètres de diamètre, à voir dans le Bois de Pierrefitte. On l'appelle Le Gros Charme ; c'est presque un personnage !

La localisation et la surface de l'espace forestier ont peu varié depuis plusieurs siècles. Mais son mode d'exploitation a changé, surtout tourné vers la production de bois d'œuvre pour l'industrie alors qu'autrefois, l'affouage était prépondérant : deux cent trente-six hectares des trois cent seize hectares

de forêts communales étaient réservés aux coupes affouagères des cent soixante maîtres de maison recensés en 1888. Lors des coupes, on conservait de jeunes arbres, les « baliveaux », et des semenciers appelés « modernes », afin de permettre la régénération naturelle de la forêt, tandis que l'on est progressivement passé à des parcelles homogènes en âge dont le cycle d'exploitation dure environ cent vingt ans. Les parcelles affouagères furent exploitées tous les vingt-cinq ans jusqu'en 1914 puis tous les trente-quatre ans une fois la forêt réaménagée.

Le quart mis en réserve, soit quatre-vingts hectares, générait des revenus communaux substantiels. Mais dès la fin du 19ème siècle, les prix chutèrent, passant de deux mille francs l'hectare sur pied à cinq cents francs, tant à cause de l'usage de fer en charpente ou de l'importation de bois étrangers que du manque de voie de transport depuis Pierrefitte.

Fermes auto-suffisantes

L'abolition de la vaine pâture, qui autorisait le stationnement de troupeaux sur les terres après la récolte, bien que votée à Paris le 9 juillet 1889, rencontra l'opposition du Conseil municipal qui décida la même année de la maintenir sur son territoire. La culture du chanvre fut abandonnée vers 1860 et le vignoble passa de quatre hectares et demi en 1853 à moins d'un hectare en 1912. Il était principalement implanté au le lieu-dit « la Vigne Gérard ». Un grand calvaire en pierre avec offertoire y a été dressé.

Jusqu'en 1930, les fermes produisaient surtout des céréales et du lait : il y avait deux cent trente vaches laitières à Pierrefitte en 1851, plus qu'à Longchamps, village qui avait pourtant le plus gros cheptel du canton, toutes espèces confondues ! La viande s'ajoute aujourd'hui à ces productions traditionnelles. Chaque famille possédait du bétail, une basse-cour, un jardin et souvent deux ou trois chevaux de labour. Certaines s'associaient pour les gros travaux. Le moulin apportait quelques emplois et certains arrondissaient leur revenus en vendant des œufs, de poules et des lapins* au coquassier de Nicey-sur-Aire, Joseph Vornetti, qui a exercé jusqu'en 1946, ou à d'autres de ses confrères venant de Chaumont-sur-Aire ou de Jœuf.

Jusqu'à la fin du 19ème siècle, les habitants coupaient des liens à moisson dans les bois communaux, fusain et viorne, jusqu'à vingt mille par an. Ils ramassaient les faines sous les hêtres pour en extraire l'huile. Dans les friches, les enfants cueillaient la douce-amère dont ils suçaient les tiges avec délice. La bourrache, pectorale et adoucissante, la pulmonaire et la chélidoine, encore appelée herbe-aux-verrues, ou le lys blanc en alcoolature, aux vertus cicatrisantes, entraient dans la pharmacopée familiale.

Les repas étaient bien simples. On y voyait souvent figurer à midi la soupe, les légumes et le lard qui avaient bouilli dans le même pot, et le soir, le ragoût de pommes de terre ou le plat de choux au gras, l'omelette au lard ou aux oignons, le porc salé froid ou le fromage commun pressé et l'infaillible salade de chicorée, de laitues ou d'endives. Mais quand venait le dimanche, alors le plus grand nombre avait son rôti de bœuf ou de veau rissolant dans la casserole au grand contentement des marmots :
« Qu'avez-vous mangé dimanche soir, Louis ? – De la viande, Monsieur ! »
(D'après Joseph-Adolphe Noël, *Monographie de Pierrefitte*, 1888, archives communales)

* Lapins qui étaient élevés au foin pendant quatre à cinq mois et non pas en deux mois, comme aujourd'hui !

Du lait pour le Roi des fromages

Pierrefitte-sur-Aire ainsi que Nicey-sur-Aire font partie du terroir reconnu de production du brie de Meaux d'appellation d'origine contrôlée (AOC). Exclusivement fabriqué au lait cru, il est considéré comme le « Roi des fromages ». Les sud-américains en sont de grands amateurs. Le lait produit

localement approvisionne la fromagerie Dongé installée à Triconville, commune de Cousances-les-Triconville, à vingt kilomètres au sud de Pierrefitte.
Aussi surprenant que cela paraisse, plus de la moitié du Brie de Meaux AOC est aujourd'hui produite dans le sud-ouest meusien car au 19ème siècle, l'extension de la culture céréalière limitant la production de lait dans la Brie, les affineurs parisiens de fromage de Brie prirent l'habitude de s'approvisionner dans ce département. En 1980, en partie grâce au lobbying d'industriels laitiers, le sud-ouest meusien fut inclus dans la zone d'appellation venant d'être créée car réunissant toutes les conditions pour l'obtention d'un excellent brie : un « réservoir herbager » de grande qualité, des conditions climatiques favorables, des sols argilo-calcaires, mais aussi, le savoir-faire de ses fromagers.

Sous la protection de l'Amazone chrétienne

Le village fut entièrement détruit pendant la Guerre de Cent Ans puis déserté et pillé au cours de la Guerre de Trente Ans (1618-1648) quand Richelieu lança sur le duché de Lorraine et du Barrois les Suédois, Hongrois et Cravates. Les Croates étaient ici ainsi surnommés, d'une part, car ils portaient une bande de tissu autour du cou, trait vestimentaire qui leur valut la déformation de leur nom, et d'autre part, car tous les habitants rêvaient de leur passer la cravate, c'est-à-dire la corde au cou !

Madame de Saint Balmont (1607-1660), l'Amazone Chrétienne, abrita les Pierrefittois dans son village fortifié de Neuville-en-Verdunois, à sept kilomètres au nord-ouest de Pierrefitte, qui fut alors déserté de 1641 à 1644. Pierrefitte n'a pas été à proprement parler détruit pendant la guerre de Trente Ans, le village ayant servi de base arrière à des bandes de mercenaires. Ce fut quand même une catastrophe pour le village car il fallut plus d'une génération pour que les habitants osent s'y réinstaller, et alors les titres de propriété étant détruits, l'appropriation des biens fut très difficile : on en a une trace dans le cadastre enchevêtré.

Jusqu'en 1659, Madame de Saint Balmont et sa troupe menèrent une chasse sans merci aux Cravates, devenus bandits de grand chemin, tuant plusieurs centaines d'entre eux et ramenant ainsi la paix civile dans la contrée. Peut-être à cause des sinistres souvenirs laissés par cette guerre et ses suites, les greniers de nombreuses maisons de Pierrefitte communiquent par des portes, notamment dans les rues de la Vaux Mignard et de la Vaux Morel, permettant ainsi de s'enfuir discrètement hors du village.

Châteaux disparus et souterrains

Il y avait un château dans le parc, une centaine de mètres en amont du moulin, bâti sur une motte résultant du creusement de ses douves. On ne sait si sa création est simultanée ou postérieure au bief mais récemment encore, des joncs poussaient à l'emplacement des anciens fossés avant que le pré ne soit labouré. Plusieurs anciens du village confirment ce fait.

C'est sans doute en ce lieu que le Cardinal de Retz, qui séjournait alors à Pierrefitte, reçu de Louis XIV l'ordre de se rendre à Rome pour assister au Conclave de 1669. Le château était la demeure des Du Châtelet à cette époque. Dans une lettre, le cardinal de Retz dit bien apprécier le vin de Pierrefitte !

On accédait à la place forte par une avenue qui est aujourd'hui le court chemin partant de la rue du Moulin et longeant l'ancienne maison du meunier jusqu'au bief. Démantelée par les Français au 17ème, elle n'est plus que ruines selon le témoignage d'un voyageur en 1772. Au 18ème et 19ème, les pierres servent à de nouvelles constructions dans le village tandis que deux campagnes de travaux menées au 19ème arasent la motte et comblent les fossés.

L'église a peut-être été édifiée sur la motte féodale d'un antique castel.

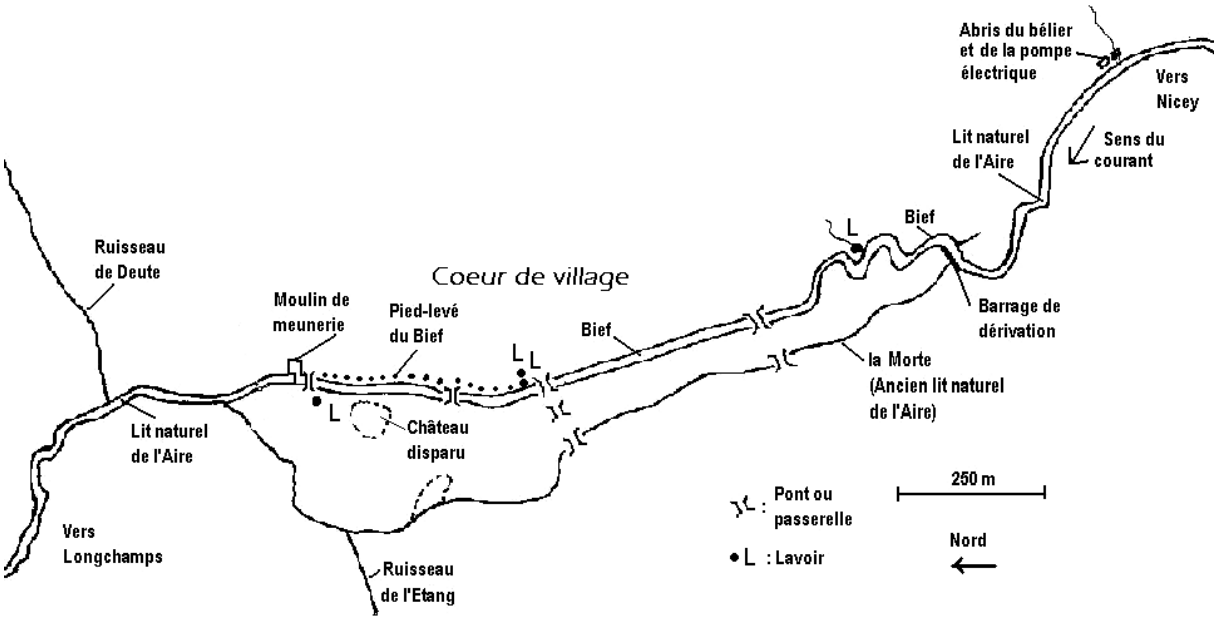
La maison médicale est construite à la place d'une maison de maître autrefois surnommée par tous « Le château » et qui brûla en 1927. Selon la rumeur, elle possédait une cave voûtée d'où partait un

souterrain aboutissant à la chapelle Sainte-Anne à Neuville, passant par le prieuré de Saint-Hilaire, situé sur la commune de Longchamps. Rien ne confirme toutefois sa réalité tandis qu'il est certain qu'avant le remembrement de 1969 à Longchamps, il existait un chemin qui reliait Pierrefitte à Neuville en passant par ce prieuré, mais à l'air libre.

La domestication de l'eau

Avant de traverser le village, l'Aire se divise en deux bras, l'Aire et la Morte, au lieu-dit La Brèche. En fait, le cours de ce secteur de la rivière a été tracé et creusé de main d'homme probablement au Moyen-âge pour l'alimentation du moulin et, en même temps ou ultérieurement, pour le remplissage des fossés du château établi sur ses bords. Le barrage de dérivation en pierres taillées est encore en place pour amener l'eau dans le bief. La hauteur du muret a été calculée pour que la Morte serve de déversoir afin d'éviter le débordement du bief en période de hautes eaux. La Morte suit l'ancien cours de la rivière. Elle est alimentée en partie par l'Aire et par des sources sortant de ses bords ou de son lit.

Le bief aurait été creusé et le moulin bâti à l'initiative des premiers comtes de Bar, soit au 10ème ou 11ème siècle. Mais peut-être sont-ils une création antérieure à celle de la maison barroise et qui leur fut cédée ? Une abbaye en serait alors l'instigatrice. La Meuse est très riche en petits étangs et canaux créés par les religieux à partir du 6ème siècle pour y élever du poisson ou pour faire tourner des moulins et qui inspirèrent ensuite les puissants, désireux d'accroître ou de défendre leur richesses, tels les comtes de Bar, qui créèrent deux grands étangs piscicoles sur leurs terres au 13ème siècle.



Patrimoine de l'eau vive à Pierrefitte

Les truites de Raymond Poincaré et le temps des bouées en joncs

Il est fait mention des « réputées truites de Pierrefitte » dans la *Géographie du département de la Meuse* du professeur E. Henriquet, publiée en 1838. Autrefois, chaque famille riveraine avait « droit aux nasses » et de nombreux habitants de Pierrefitte étaient fins pêcheurs de truites. Ils appâtaient leur ligne avec un vairon piqué à l'hameçon. Chacun pouvait donc se régaler de ces poissons apprêtés selon l'humeur du jour au court bouillon, à la poêle ou au four avec beurre, vin blanc et une pointe de sucre en poudre pour ôter toute amertume à la préparation, selon Germaine Paul qui connut ces temps heureux.

Raymond Poincaré, Conseiller général du canton de Pierrefitte, venait régulièrement chez « Paul », se faire servir des truites au bleu, cette très ancienne recette devant être réalisée avec des truites fraîchement pêchées et tuées, puis non lavées après éviscération, afin qu'elles gardent tout le mucus les recouvrant au moment de les plonger dans le court-bouillon. Le plat de faïence dans lequel on les lui servait est conservé par une habitante du village.

Le comblement de quelques méandres a fait disparaître des frayères et la truite sauvage n'est plus aussi abondante qu'autrefois, malgré la bonne qualité présente des eaux.

Vers 1930, le boulanger du village, Monsieur Guillaume, avait créé un élargissement dans le cours de la rivière pour permettre la baignade. Tous les enfants du village apprirent à nager, les débutants avec des bouées confectionnées sur place, faites d'un fagot de tiges de Jonc des tonneliers (*Scirpus lacustris*) dont on retirait des brins au fur et à mesure des progrès du jeune nageur.

Les lavoirs

Les quatre lavoirs couverts sont encore en place, mais il y en avait beaucoup d'autres au fil de l'Aire, faits d'une simple planche fixée sur la berge ou d'une longue pierre reposant sur un muret. Chaque famille faisait sa lessive, sinon les gros agriculteurs et les notables qui la confiaient à d'autres. À cause de la profondeur et du courant parfois très fort, l'opération n'était pas sans risque mais de mémoire de lavandière, personne ne s'est noyé et seuls quelques brosses et savons sont partis au fil de l'eau !
Principaux lavoirs du village :
- Lavoir au fil de l'eau de la rue des Canards
- Lavoir dit « à impluvium » de la rue Queue-de-la-vache
- Lavoir fermé dit « du Pied levé », rue des Canards
- Lavoir-tonneau en amont de l'entrée d'eau du moulin.

Joseph Gervaise, précurseur de l'eau à l'évier

Le conseil municipal reconnaît en 1888 la pauvreté du petit patrimoine collectif de l'eau et la pénurie d'eau par temps de sécheresse, et alors que le choléra a fait douze morts en 1832 et deux en 1854. Décision est prise de capter des eaux de sources et d'équiper le village en lavoirs, fontaines et abreuvoirs mais aussi de proposer à qui veut, l'installation de l'eau à l'évier, soit quinze ans après la pose des premiers compteurs d'eau à Paris et alors qu'en 1945, soixante-dix pour cent des villages de campagne n'auront pas encore cet équipement !

Le 25 mai 1890, le Conseil municipal approuva le règlement de la concession d'eau. À chaque concession était attribué un seul robinet à l'usage exclusif du concessionnaire. En cas de pénurie, sur simple avis du maire, les animaux devaient être conduits aux abreuvoirs de la rivière et l'arrosage des jardins à l'eau du réseau était alors interdit.

L'eau était puisée dans la source dite « Gibier-moulin », distante de mille deux cents mètres de la mairie, affluant dans l'Aire et ne tarissant jamais. Pour l'aspirer et la refouler dans un réservoir, un bélier fut acheté en 1890 aux établissements Ernest Bollée, installés au Mans. Un bélier hydraulique utilise la force d'un courant pour élever en hauteur une partie de son eau. En 1842 Ernest Bollée perfectionna sur de nombreux points le brevet primitif de Montgolfier, l'inventeur de l'engin, avant de se lancer dans l'aventure industrielle et commerciale. Ernest Bollée-fils se flattera d'avoir vendu mille huit cents béliers en France et à l'étranger jusqu'en 1914. À ce jour, l'enquête en cours a révélé l'existence de trois béliers Bollée d'avant 1914, toujours en fonctionnement, moyennant une révision tous les trente à cinquante ans !

Le bélier fut installé l'année de son achat, entre la route de Pierrefitte à Nicey et la rive droite de l'Aire. L'eau était envoyée dans un réservoir de soixante-quinze mètres-cubes placé de l'autre côté de

la route, assez haut sur la pente pour dominer le village. Les conduites d'amenée étaient en fonte et les tuyaux d'alimentation des maisons en plomb. Ils ne gelèrent qu'en 1946 et 1966. Hormis le bélier qui ne permettait plus de fournir l'eau en suffisance, il utilisait cinq litres d'eau de la source pour permettre l'aspiration d'un litre, et qui fut remplacé par une pompe électrique vers 1930, ce premier circuit de distribution n'a été changé qu'en 1993 ! Son instigateur principal est Joseph Gervaise, maire de Pierrefitte de 1888 à 1895, instituteur honoraire et officier d'académie, enterré au nouveau cimetière sous la pierre tombale paraphée « Famille Gervaise ».

Un habitant détient encore un compteur d'eau d'origine : une vraie pièce de musée !

Ce fameux bélier, qu'on croyait disparu depuis longtemps, a été redécouvert en 2011, suite à une enquête menée pour réaliser ce présent guide. En assez bon état apparent, il était encore à son emplacement d'origine dans l'abri construit pour lui et devant lequel les épineux menaient bonne garde ! Dans un abri voisin, dormait la pompe actionnée par moteur électrique, celui-ci ayant disparu, avec son gros volant de transmission par courroie. Installée vers 1930 elle semble toujours vaillante ! Le patrimoine villageois s'est ainsi enrichi de pièces représentatives d'une page attachante de son histoire.

2ème partie- Un village de l'arrière-front

Le bruit du canon

Pendant la Première guerre mondiale, des soldats originaires du village ont été tués à proximité de chez eux, surtout en début d'hostilités, les régiments étant implantés localement. Le monument aux morts témoigne qu'il en fut ainsi pour Louis-Julien Petitcollin tué le 6 septembre 1914 à Beauzée, village distant de quatorze kilomètres, Maurice Gunepin, tué le 9 septembre 1914 à la Vaux-Marie (douze kilomètres) et Georget Mollon, tué le 24 septembre 1914 au fort du Camp des Romains (vingt kilomètres).

Pierrefitte échappa de peu à la ruine et on y entendit souvent tonner le canon. En début de conflit, les Allemands s'approchèrent à moins de dix kilomètres au nord-ouest du village avant d'être repoussés, tandis qu'à vingt kilomètres vers l'est, le Saillant de Saint-Mihiel, occupé et fortifié par l'assaillant dès septembre 1914, devint l'enjeu d'âpres combats jusqu'en septembre 1918. Les derniers boyaux venant des tranchées d'avant-postes sur Saint-Mihiel se terminaient à Pierrefitte, certains devant l'église ! Rue sur l'Aire, un curieux blockhaus en béton armé rappelle cette proximité du front. Un hôpital militaire de deux cent soixante lits avait été installé avant la déclaration de guerre, entre la Rue du Moulin et le bord de l'Aire, en amont du moulin. Il était spécialisé dans les soins aux soldats gazés et fonctionna durant toutes les hostilités. Un second hôpital fut installé à la gare et un cimetière provisoire établi derrière le cimetière communal.

Avant l'évacuation, un « ouvroir », terme désignant habituellement un lieu où se rassemblent les religieuses pour des travaux de couture en commun, fonctionnait au presbytère, où les dames faisaient de la charpie pour les soldats.

Jusqu'à dix mille soldats au repos, français, puis américains à partir de 1917, stationnèrent simultanément dans le village et aux environs. Toutes les maisons furent occupées, une fois le village évacué de ses civils, par cinquante à soixante personnes. Un « village nègre » recevait les « Coloniaux » entre Pierrefitte et Rupt-devant-Saint-Mihiel. Une part du patrimoine a été dégradée suite au stationnement des troupes pendant quatre ans : boiseries transformées en bois de chauffage, pillage de linge et d'objets divers parfois expédiés en contrées plus méridionales, délabrement accéléré des intérieurs de maisons… En 1916, un incendie provoqué par une lampe-tempête de soldats français en cantonnement dans un grenier, détruisit un pâté de maisons de la rue des Canards.

Dans la correspondance de guerre, les cartes postales de soldats qui décrivent leur cantonnement à Pierrefitte sont assez fréquentes.

La gare sous l'autorité de la 10ème SCFC

En décembre 1914, le réseau meusien fut placé sous contrôle de l'autorité militaire. La 10ème Section des Chemins de Fer de Campagne fut chargée d'en assurer le fonctionnement et les travaux d'amélioration. La voie ferrée de Pierrefitte à la Vaux-marie était reliée au « Varinot », une ligne de tacot sur voie étroite d'intérêt local, qui joua néanmoins un rôle complémentaire à celui de la Voie Sacrée au cours de la Bataille de Verdun, en permettant le transport journalier de deux mille quatre cents hommes et de deux mille six cents tonnes de ravitaillement en trente-cinq trains quotidiens entre Bar-le-Duc et Verdun. Une immense gare de ravitaillement vit alors le jour à Pierrefitte, où les munitions arrivaient parfois par trains de vingt-cinq wagons, ainsi qu'un triangle de retournement afin que les locomotives puissent faire demi-tour. Il demeure de ce dernier des talus et les vestiges d'un tamponnoir dans une prairie, au débouché du second pont de la route de Belrain. La station devint un centre important de tri postal et une des trois gares sanitaires d'arrière front établies sur le réseau ferré meusien, lequel permis d'évacuer jusqu'à neuf cents blessés par jour. Une partie seulement des blessés accueillis étaient soignés sur place ou à l'hôpital militaire du village, la majorité d'entre eux étant évacués vers d'autres établissements.

De la gare partait, en direction opposée à la voie du tacot, une ligne à voie étroite qui ralliait la forêt de Marcaulieu. Des munitions étaient acheminées par cette voie pour être utilisées dans les combats autour de Saint-Mihiel.

Vers la fin de la guerre, les Américains décidèrent de prolonger la ligne principale vers le sud par une voie militaire à écartement normal, passant par Nicey, et qui devait faire jonction avec la ligne Paris/Strasbourg à l'est de Bar-le-Duc. L'important remblai que l'on peut encore apercevoir entre Pierrefitte et Nicey fut aménagé à la pelle et à la pioche par des soldats annamites (centre de l'actuel Viêt-Nam, alors sous protectorat français). Mais après l'Armistice, les travaux furent interrompus.

Retours sur 1940

En juin1940, des soldats français combattent avec une ardeur héroïque non loin de Pierrefitte, à Rembercourt-aux-Pots, et parmi eux, les « Indigènes » du 21ème Régiment d'Infanterie Coloniale. À cette occasion, beaucoup d'habitants de la contrée voient des personnes à la peau noire pour la première fois. En se repliant avant de se rendre, ils jetteront leurs armes et du matériel dans l'Aire qui en recèle encore dans son lit.

Le 13 mai 1940, vers dix-huit heures, Jean-Marie Maury alors âgé de six ans, sarclait les chardons du côté de Longchamps, tandis que ses frères jumeaux venaient de repartir au village pour la prière. Il a vu un avion d'observation français, de retour de mission, qui volait à basse altitude à cause d'ennuis mécaniques, se faire attaquer par deux ou trois avions de la chasse allemande. Malgré les tirs du mitrailleur de bord et ceux de la DCA française installée à l'emplacement de l'actuel lotissement, l'avion a pris feu, a explosé puis s'est fiché en flammes dans un arbre ombrageant une pâture, en bordure du ban de Nicey-sur-Aire. L'enfant s'est rendu sur place avec son père en même temps que des Coloniaux qui courraient en armes vers la carcasse en espérant y reconnaître un avion ennemi. À leur arrivée, les trois membres d'équipage étaient déjà morts, leurs corps accrochés aux branches. Ils furent inhumés à Nicey où un monument commémore leur sacrifice au lieu même de la tragédie*.

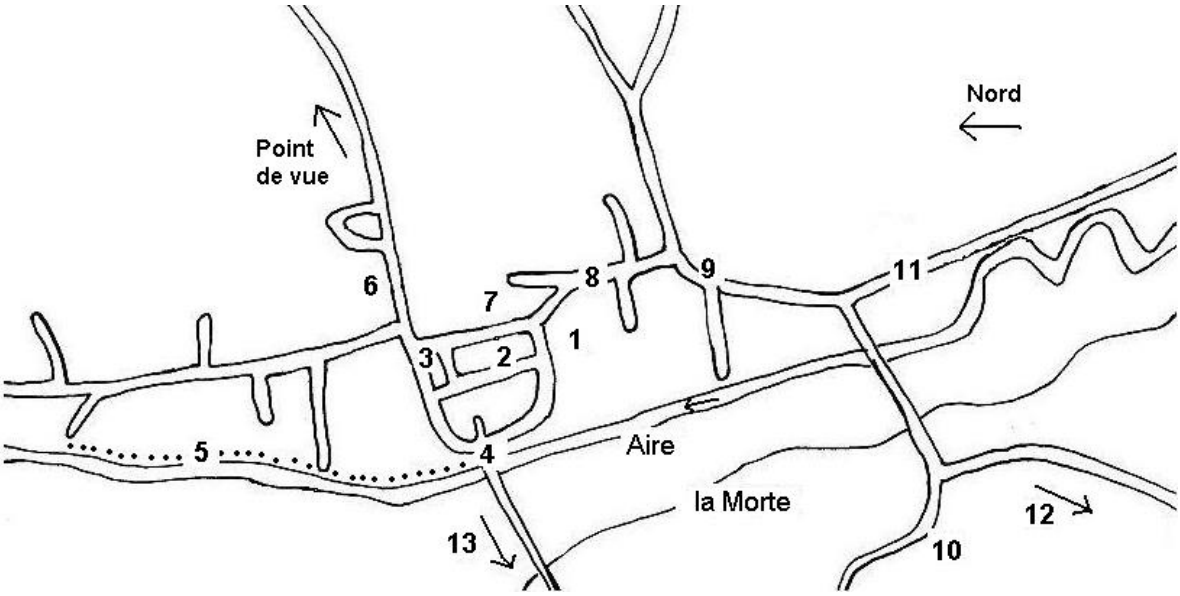
En juin 1940, la majorité des habitants part en exode vers les Vosges ou la Haute-Marne et beaucoup d'entre eux reviennent au village après dix, quinze ou vingt jours passés sur les routes.

*Voir également à ce propos le sous-chapitre « Nicey pendant la seconde guerre mondiale ».

3ème partie - Promenade dans le village

Selon leur proximité, les points d'intérêt retenus ont été regroupés en treize postes dont deux sont extérieurs au village. À vous de les choisir et de les rallier à votre guise. D'autres éléments patrimoniaux se laisseront ainsi découvrir.

Nous vous souhaitons une agréable promenade.



1- Mairie
2- Place de la mairie
3- Rue du Four et placette de la poste
4- Placette devant l'Aire
5- Pied-levé du bief, moulin et rue du Moulin
6- La Vaux Mignard et son point de vue
7- Église Saint-Rémy et pied-levé de l'ancien cimetière
8- Rue Raymond Poincaré
9- Impasse de la rue sur l'Aire et rue de la Vaux Morel
10- La gare et la ligne de chemin de fer
11- Patrimoine de l'eau de la rue Queue de la Vache
12- Monument des aviateurs français (Nicey-sur-Aire)
13- Revers de la côte des Bars et son point de vue

Poste 1 : Mairie

- La mairie, au **n° 3** de la rue de Condé, fut entièrement reconstruite en 1866 après un incendie en 1864 et alors qu'une nouvelle « maison commune » était en projet depuis 1862. La réception des travaux eut lieu le 22 juin 1867. Le style néoclassique s'exprime ici avec discrétion : chaines d'encoignures et d'encadrement du seuil évoquant des pilastres, fronton en triangle surbaissé surmontant le perron et le balcon d'apparat sur consoles, tandis que la toiture d'ardoise à quatre pans porte témoignage de la prospérité locale. L'imposant baromètre fixé sur un montant du seuil et la girouette ont déjà été consultés par plusieurs générations de Pierrefittois. Les deux portails de cour ajoutent un peu de douceur au point de vue, tout en lui conservant sa symétrie. Une porte en bois les fermait.

Aujourd'hui, l'édifice est également le siège de la Communauté de communes Entre Aire et Meuse.

- Le portail vu à droite en regardant la façade de rue, donnait un accès direct à la salle de Justice de paix. Pierrefitte étant chef-lieu de canton, la mairie comprenait une salle réservée à l'exercice de cette institution juridique de proximité, crée par la Constituante en 1790 et supprimée en 1958, dont les juges, élus parmi les personnalités respectées du lieu, avaient pour principale mission de régler les litiges de la vie quotidienne par une démarche conciliatrice.

- L'inscription sur le linteau du portail de gauche rappelle que l'ouverture d'une salle d'asile à Pierrefitte fut votée en 1879. Ce nom tient à la vocation première de ces nouveaux lieux institués, d'abord sociale : il s'agissait d'y offrir une protection aux jeunes enfants afin de les soustraire aux dangers de la rue. Ils prendront officiellement le nom d'écoles maternelles en 1881. Avec sept mille francs de subventions accordées par le gouvernement de la Troisième République sur un devis total de treize mille deux cent un francs, la commune acheta et adapta dans ce but la maison de Monsieur Barbier, plafonnier de son état, ainsi que ses dépendances afin d'y établir une cour, un préau et un jardin. La réception des travaux eut lieu en avril 1883. On pouvait y accueillir quarante enfants. L'école maternelle fut tenue par des religieuses jusqu'à sa fermeture survenue avant 1935. C'est aujourd'hui une demeure privative.

Poste 2 : Place de la mairie

- La place devant la mairie est réaménagée en 1877 car « ne faisant pas honneur à un chef-lieu de canton » selon une délibération municipale et alors que l'emprunt contracté par la commune pour payer sa part de dette de guerre à l'Empire allemand est presque amorti, notamment grâce aux ventes de bois du « quart en réserve ». Les travaux consistèrent à niveler la place puis à construire deux aqueducs couverts, le mur de soutènement de la terrasse et une borne fontaine. On planta quatre tilleuls devant la mairie sous lesquels se tenaient l'inspection des chevaux et le marché aux bestiaux, supprimé en 1903 faute de succès, ainsi que la fête foraine et la foire agricole et commerciale qui perdurèrent jusqu'en 1960. Les enfants y jouaient au foot et cassèrent quelques vitres. Le monument aux morts a été érigé sur la terrasse vers 1920. L'abreuvoir en pierre d'Euville, installé en 2005, est le chef-d'œuvre de compagnonnage de Jean Bacourt et de Pierre Bougamon. Il est aux armes de Pierrefitte taillées dans une pierre de Savonnières : deux barbeaux sous un lambel (petit meuble) à trois pendants d'argent.

Le grand réaménagement comprit la démolition d'une forge et le comblement d'un puits qui permirent à la voiture de courrier de s'approcher de la poste, ce qu'elle ne pouvait faire jusque-là. L'ancienne poste est toujours en place. C'est la maison sise au **n° 1** de la rue du Four : sous le badigeon se devine encore son enseigne peinte. De là, le facteur partait à pied chaque jour faire sa tournée de vingt et un kilomètres pour distribuer le courrier jusqu'à Thillombois.

En 1908, six lanternes au gaz sont installées sur la place et dans les rues du village pour l'éclairage nocturne, alors que le proche village de Longchamps utilise des ampoules électriques depuis 1902. Deux nouvelles lanternes les rejoignent en 1912. L'électricité arriva au village en 1926.

- La rue de Condé rappelle qu'une des principales foires du duché de Bar se tenait autrefois dans ce village, distant d'une vingtaine de kilomètres. Au **n° 5**, s'impose au regard une grande maison de propriétaire, refaite en 1864 car ayant brulé en même temps que la mairie. De hautes fenêtres amènent de la lumière dans la partie à vivre. D'autres, plus petites, éclairent le vaste grenier. Les fenêtres de grenier sont très fréquentes dans le Barrois. Plus larges que hautes elles provoquent, une fois ouvertes, un laminage de l'air entrant qui ventile efficacement les matières stockées, prévenant ainsi les fermentations pouvant générer un incendie. Un bandeau de pierre souligne chaque étage. Un linteau massif à entablement surmonte la porte. La vitre d'imposte est protégée par une belle grille moulée, une des spécialités des fonderies du département au 19ème siècle.
Le bâtiment mitoyen est le corps de ferme qui formait autrefois une entité avec la maison d'habitation.

Poste 3 : Rue du Four et placette de la Poste

- Rue du Four, les portes donnent sur la chaussée. La construction des écoles de garçons et de filles y fut lancée en 1831. C'est aujourd'hui le local de la bibliothèque et un appartement privatif. Le 17 mai 1857, le conseil municipal donna un avis très favorable au projet porté par Mr Jouron, Instituteur public de la commune, qui souhaitait créer un pensionnat primaire de dix internes au maximum, annexé à son école.

-Presqu'en face, voir la façade arrière de ferme, avec ses murs en parpaings à peine crépis et son rythme harmonieux des ouvertures œil de bœuf, porte gerbière…À gauche de la fenêtre d'écurie, demeure l'ouverture du poulailler et son corbeau contre lequel on appuyait une échelette que les volailles devaient escalader. Cette disposition assurait une meilleure sécurité que les ouvertures de plain-pied. Le poulailler était souvent placé à côté ou au-dessus de l'écurie. Ainsi, les volailles profitaient en hiver de la chaleur dégagée par le fumier et les bovins, ce qui les incitait à recommencer à pondre plus précocement.

- Le haut de la rue des Canards est bordée de petites maisons pour manouvriers, que remplacèrent des retraités vers 1950. Les pas-de-porte donnent sur le caniveau. L'origine du nom de la rue tient à la tradition d'élevages de quelques canards de Barbarie par chaque famille du village, qui se regroupaient pour barboter dans l'Aire et avaient l'habitude de passer par cette rue pour s'en revenir chacun chez leur propriétaire à l'heure de la distribution du grain, parfois suivis d'une nouvelle couvée. Jusqu'en 1960, les poules divaguaient en liberté dans les rues sans craindre les autos et les camions…

- Au **n° 6** de cette rue, maison de fermier avec linteau de porte monolithe surmonté d'une corniche. Les ouvertures à lumière semblent conséquentes pour une façade si petite : fenêtres de belle-chambre et de grenier, imposte, soupirail et ouverture vitrée dans la porte de grange ; sans oublier le lanternon vitré de la flamande, encore en place qui surmonte le puits à lumière éclairant la cuisine de cette maison toute en profondeur et donc, somme toute, assez sombre. Un lambrequin en bois découpé cache les rives du toit. La charpente à faible pente porte encore une couverture faite de tuiles canal, autrefois fréquentes en Lorraine et Barrois et pourtant d'origine romaine. Cet îlot de tuiles méditerranéennes, exceptionnel à cette latitude, serait le fruit des bonnes relations historiques entre les deux duchés et l'Italie. Elles se sont mieux maintenues en Barrois qu'en Lorraine. Certaines des tuiles couvrant ce toit sont d'authentiques « tiges de botte », moulées sur la cuisse des ouvrières, tandis que d'autres, plus récentes, furent mises en forme sur des gabarits en bois.

- Au **n° 4**, une statue polychrome de saint Rémy a été placée dans une niche en façade. Un lanternon de flamande trône sur le toit, qui est une rareté avec sa « pointe en diamant ». D'autres toitures de la rue et du village montrent la verrière plane d'un jour astral, une seconde verrière fermant le conduit au plafond de la cuisine.

Poste 4 : Placette devant l'Aire

Jusqu'en 1940, la placette devant le pont et les lavoirs était parfois occupée par Monsieur Bérard, maréchal-ferrant qui venait y cercler les roues de chariot d'un bandage de fer, aidé par Monsieur Picard, son ouvrier. Jusqu'en 1960, René Mécrin officia à l'alambic sous un abri de tôle installé devant le lavoir en briques.

- Trois ponts donnent accès au silo à grain, au stade et à des chemins de services. Le pont sur l'Aire est à tablier métallique. En descendant sur la berge droite et en examinant la poutrelle, vous trouverez la plaque portant l'estampille des Hauts-fourneaux et Fonderies de Vadonville Meuse, datée de 1873. Le deuxième ouvrage est surnommé Pont vide et le troisième, franchissant la Morte, Pont du loup. L'arche du tablier et son parapet sont en belle maçonnerie de pierres taillées.

- Lavoir au fil de l'eau
Ce lavoir en pierre et en bois de chêne remplaça un plus ancien en 1852. Il comprend une vingtaine d'emplacements. Il semble peu perfectionné au regard d'autres lavoirs meusiens de la même époque, qui permettent souvent l'adaptation des postes de travail aux variations saisonnières de la hauteur d'eau. Mais au temps de son usage, le niveau d'eau était supposé être gardé constant par le bief du moulin, c'est à dire affleurant le haut du muret de battage, ce qui ne fut pas toujours le cas et donna lieu à quelques récriminations.
Trois murs et le toit saillant au-dessus de l'eau protégeaient les lavandières de la pluie et du vent. Le muret de battage est en pierres de taille. Une longueur de planches, fixées dans des encoches faites sur les poteaux, recevait le linge mouillé.

- Lavoir fermé dit « du Pied levé »
Construit vers 1900 en brique rouge avec une ossature et une charpente métalliques, il abrita, après comblement du bassin de lavage au centre de la pièce, une saboterie puis l'atelier actuel d'ébénisterie. Les baies vitrées dispensent une lumière généreuse et on peut le chauffer. Il était alimenté par le circuit de distribution publique d'eau. Un abreuvoir à chevaux en trois bassins est visible sur l'arrière.

Poste 5 : Pied-levé du bief, moulin de meunerie et rue du Moulin

Se reporter au plan illustrant le sous-chapitre « Domestication de l'eau », en première partie du guide.
- Vue sur l'Aire
Traverser le lavoir des Canards et longer le bief par le pied-levé. Vous croiserez une passerelle installée en 2009 au débouché sur l'Aire de la rue du Puisoir. À droite du petit lavoir à trois marches aperçu sur l'autre rive, qui est toujours en service pour le lavage de tapis, était installé l'hôpital militaire.
Le niveau du bief dépend aujourd'hui du débit de l'Aire, la roue du moulin ayant été démontée. Cette rivière prend sa source près de Commercy. À sa confluence avec l'Aisne, elle possède un débit un peu supérieur à cette dernière qui s'est pourtant imposée aux cartographes comme rivière principale.

- Ancien château
Entre le bief et la Morte un château de pierres était bâti au sommet d'une motte résultant du creusement de ses douves. Les guerres, la vindicte de Richelieu, le recyclage de ses pierres, deux campagnes de nivellement du terrain au 19ème siècle et le labourage récent de la prairie ont eu raison de lui : qui pourrait aujourd'hui deviner son existence passée ?

- Lavoir tonneau
Le lavoir-tonneau du moulin, construit en 1955, avait ses adeptes car il évitait de devoir se mettre à genoux pour laver ou pour rincer. Mais il était parfois problématique de s'en extraire ! C'est un gros tonneau placé sous un abri en bordure de berge à quelques mètres en amont de l'entrée d'eau. Rappelons-nous en l'observant que le niveau du bief était beaucoup plus haut quand la roue du moulin tournait.

-Prise d'eau et chute de l'ancienne roue
Prolongez votre chemin au-delà de la passerelle du moulin pour découvrir la sortie d'eau de l'ancienne roue à aube. Un peu plus en aval dans la prairie, l'Aire rejoint la Morte et reprend son cours naturel.
Au-dessus de la prise d'eau du moulin, franchissez le bief pour visiter la cour du moulin

- Le moulin
Le moulin de meunerie fut partiellement reconverti en logements après achat du bâtiment par la commune quand le fonds de commerce fut vendu au Moulin de Saint-Maurice en 1984, mettant fin à une tradition locale de meunerie établie au Moyen-âge. Léon, Georges et Bertrand Bavière en furent les derniers exploitants. Les moteurs et d'autres machines, qu'ils ont fait installer en 1947 et en 1955, sont encore en place ainsi que les parquets d'étages en pin d'Oregon, qui brillaient comme ceux d'un salon quand le maître meunier régnait sur les lieux.

Ce moulin fut un temps propriété du comte du Chatelet, exécuté à Paris le 24 frimaire de l'An deux. La bâtisse a été plusieurs fois agrandie au cours du 20ème siècle tout en lui conservant sa structure initiale correspondant aux trois premiers étages de portes en partant de l'angle gauche. Une première maison de meunier a été ensuite édifiée devant la meunerie et une seconde ensuite, fermant la cour à droite. Cinq millésimes gravés rappellent différentes phases récentes de modernisation du moulin, qui sont visibles sur la façade principale ainsi que sur d'autres bâtiments : 1933, 1947, 1953, 1955 et 1959. Cherchez-les !

-Croix de 1918
Si vous sortez du village en suivant la route pendant une centaine de mètres, vous apercevrez une croix de pierre à l'embranchement de la route de Courouvres. Elle porte le millésime 1918 écrit en chiffres romains selon un protocole peu usuel. Elle a été financée par le propriétaire du moulin pour tenir la promesse qu'il fit avant de partir en exode pendant la Première guerre mondiale, ayant, au retour, retrouvé son moulin debout et étant lui-même revenu en bonne santé.

- Rue du Moulin
Si votre retour vers le centre du village se fait par la rue du Moulin, essayez de repérer, après environ cinquante mètres parcourus, un panneau signalétique fixé sur une façade et quelque peu caché par une descente de gouttière. Il rappelle la codification routière adoptée sous Napoléon. Ce qui deviendra la Départementale 907 fut alors désigné par Chemin de Grande Communication numéro 7. Son entretien était subventionné sur fonds départementaux gérés par le Préfet. Les deux autres principales voies d'accès à Pierrefitte étaient classées « Chemins d'Intérêt Commun » et leur maintenance était aux frais du Conseil général.

Au **n° 3** était le café du Commerce.

Poste 6 : La Vaux Mignard et son point de vue

Les soupiraux de caves, ici fréquents, rappellent l'ancienne activité viticole, cette rue menant par ailleurs aux anciennes terres à vignes du village. L'habitat est continu et les toitures ne semblent qu'une de chaque côté de la rue. En dessous d'elles, les greniers communiquaient par des portes, permettant de fuir discrètement vers la forêt.
- La plus imposante des maisons de la rue, au **n° 2**, est encore appelée « le presbytère » bien que devenue maison privée depuis 1993. Elle comprend des éléments du 17ème et d'autre du 18ème siècle. Elle servit de presbytère de 1860 à 1980.
Saillant de la façade de rue, cinq boutisses parpaigne laissent deviner une construction en deux épaisseurs de pierres non équarries ou peu. À l'étage s'ouvre une fenêtre à meneau simple avec moulures d'encadrement et de console de style Renaissance. L'autre fenêtre d'étage était sans doute identique à sa voisine mais a été modifiée au 19ème. Le linteau des soupiraux est « délardé », c'est-à-dire creusé en arc, afin de laisser passer plus de lumière. La baie de porte a été moulurée en arc et le linteau, très massif, ébrasé dans presque toute son épaisseur pour donner au seuil plus de profondeur apparente et moins d'austérité. Cette porte a été mise au jour lors de travaux, étant autrefois dissimulée sous le crépi. Des hirondelles viennent nicher sous le toit... chose qui devient rare !

La façade de cour a été réalisée en 1780 en maçonnerie dite « en grand appareil », la dimension des pierres taillées utilisées dépassant trente centimètres. L'ornementation se réduit ici aux bandeaux courant sous les fenêtres et aux corniches sous le toit et sur le linteau de la porte. La porte est moderne, réalisée par un habile artisan du village, M. Philippe Champion, d'après un modèle pris à Domrémy (Vosges).

La façade des dépendances sur cour, visible depuis la rue ou depuis le pied-levé de l'ancien cimetière, est en pierres à peine équarries liées par des joints de mortier mince, et non enduites, comme il était souvent d'usage pour les locaux annexes. Les baies d'ouvertures se déclinent ici en deux portes piétonnes, dont une avec arc de décharge bien visible, une porte gerbière, une fenêtre, cinq œil-de-

bœuf et un pigeonnier à double entrée. Sur un linteau figure une date, presque imperceptible : 1673, mais est-ce une pierre de réemploi ? Il est envisageable que ce bâtiment a été refait bien après la guerre de Trente Ans, quand on a commencé à reconstruire le village, et que les bâtisseurs ont été notamment des Savoyards, des patronymes savoyards existant par ailleurs à Pierrefitte, comme Glauda par exemple. La manière de monter les murs pourrait ainsi s'expliquer. Pendant la guerre de 14-18, un plancher d'étage fut ajouté ainsi que des flamandes pour permettre d'y loger le plus possible de soldats, éléments aujourd'hui disparus. Au temps du « patronage », organisé par le curé de la paroisse, les enfants y bricolaient et jouaient du théâtre.

- À côté, au **n° 4**, était le presbytère avant qu'il ne soit transféré dans la maison voisine que le curé, vers 1860, convoitait fortement et qui appartenait alors à un officier de santé, M. Parmentier. Le curé fit tant et si bien que l'échange eut lieu ! En 1891, la maison a subi d'importantes modifications Elle s'orne d'une imposante porte de grange surmontée d'un arc en plein cintre.

- Un puits à margelle carrée est visible devant la maison du **n°12**.

- En haut des cinq cents mètres de la Voie Mignard, un grand calvaire avec offertoire aux lignes épurées, en beau calcaire local, sans doute du 18ème, et un banc placé sous deux vénérables marronniers attendent les promeneurs. Cinq ou six espèces de lichens cohabitent sur les troncs qui peuvent être aisément distinguées, à défaut d'être identifiées avec un guide de terrain.

De ce point, la vue est quasi panoramique. En direction et en arrière du clocher, on aperçoit le revers de la Côte des Bars, coiffé de sa forêt et marquant la limite ouest du territoire communal, à trois kilomètres de là. Dans la direction opposée, le vaste parcellaire agricole omniprésent repousse loin du village la lisière des grands massifs forestiers qui recouvrent pourtant le tiers du ban communal. Dans la vallée de l'Aire, le premier village aperçu en amont de Pierrefitte est Longchamps. Le relief végétal présente ici quelque diversité.

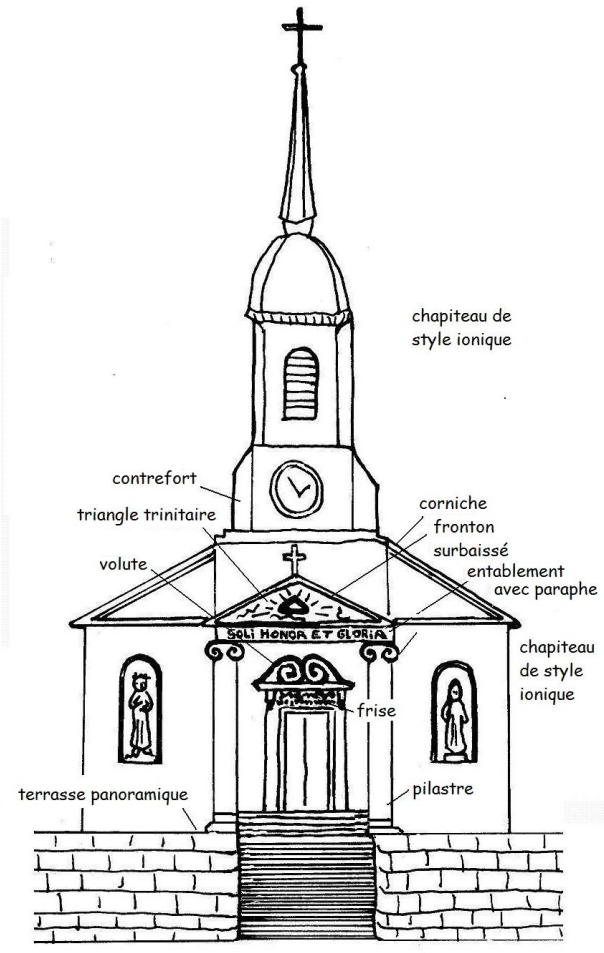
Poste 7 : Église Saint-Rémy et pied-levé de l'ancien cimetière

- Le chœur et la nef de l'église précédente, achevée en 1762, ont été conservés mais la nef a été agrandie, la façade et l'imposant clocher reconstruits sous la Restauration, période de catholicisme conquérant. L'architecte en est Théodore Oudet, dont l'œuvre la plus connue est la fontaine du Déo à Mauvages. Les travaux, commencés en 1845, s'achevèrent en 1848.

Le mobilier intérieur comprend un beau monument funéraire du 17ème en marbre noir et un confessionnal en bois sculpté du 19ème. À voir également, les vitraux provenant des établissements Champigneulle.

Possibilité de visiter les lieux après entente en mairie (Tél : 03 29 75 03 76).

L'église est construite sur un tertre qui pourrait être une motte féodale. On y accède par un grand escalier. La façade est de facture néoclassique avec ses deux pilastres à chapiteaux ioniques, ses volutes, ses statues monumentales encadrant le seuil et le triangle trinitaire en forme de fronton



surbaissé qui évoquent le portique d'un temple grec, apparence renforcée par la corniche soulignant le pignon, celui-ci se fermant selon le même angle que le fronton. L'entablement du portique est paraphé en latin, comme nombre d'autres bâtiments civils ou religieux de l'époque : « Soli deo honor et gloria dei » signifiant «Honneur et gloire au dieu unique».

L'architecte a repris ici les grandes lignes d'œuvres précédentes, les églises de Fresnes-au-Mont (1834) et de Stenay (1829). Mais seule, Saint-Rémy possède une frise de linteau de porte signée par Jean-Joseph Caveneget, un des meilleurs sculpteurs meusiens du 19ème siècle, qui a notamment réalisé la fontaine de Neptune à Andernay.

La toiture du clocher, construite en bulbe à l'origine, a été refaite plus modestement après son foudroiement en 1944. Les statues encadrant l'entrée représentent saint Pierre et saint Paul. Trois nouvelles cloches furent achetées par la mairie en 1875 et les vitraux posés en 1903. Ils viennent des ateliers de la maison Champigneulle, entreprise internationalement renommée pour ses vitraux, d'origine messine mais installée à Bar-le-Duc à partir de 1872 et qui migrera à Nancy fin 1908.

-Contournez l'édifice par la gauche. Autour du chœur, quelques pierres tombales témoignent encore de l'ancienne coutume d'enterrer les morts autour de l'église. Elles ont été récemment relevées et déplacées. La mairie fit l'acquisition d'un terrain en vue d'y établir un nouveau cimetière extérieur au village, plus conforme aux nouvelles règles d'hygiène publique qui fut mis en service en 1858. Depuis, la descente des cercueils par l'escalier au sortir de la messe est un exercice d'équilibre !

- De la pelouse de l'ancien cimetière vous avez vue sur la façade de cour de l'ancien presbytère et sur la petite mer des toitures de la Vaux Mignard. Redescendez en longeant la pelouse sur votre droite, glissez-vous entre le jardin et le petit buisson de buis et prenez le pied-levé qui vous ramènera dans la rue de l'Église.

Poste 8 : Rue Raymond Poincaré

- Au **n° 1**, les clients se pressaient autrefois chez Paul, café, hôtel et restaurant fréquenté par Raymond Poincaré. Les ouvertures de façade sont restées d'origine malgré le changement de fonction du bâtiment.

-Au **n° 2**, l'imposante maison a peu changé depuis sa construction et pouvait accueillir une famille nombreuse, par exemple les quatorze enfants des occupants des lieux vers 1940 ! À sa porte neuve, on devine aisément le métier de son actuel propriétaire. Avec l'élargissement de la chaussée pour améliorer la circulation, l'usoir de la maison a disparu, ce qui obligeait à stocker le fumier sur la petite placette laissée par l'angle rentrant de la façade sur rue, devant la fenêtre d'une chambre à coucher…
Les fumières sur voie publique furent interdites sous l'Occupation.

- Au **n° 6**, maison de propriétaire maçonnée en assises régulières de pierres taillées en gros parallélépipèdes et posées presque jointivement. Elles ont une parfaite horizontalité que soulignent le bandeau séparant le rez-de-chaussée du premier et les trois corniches très saillantes à moulures courant, une sous les fenêtres de grenier et faisant angle, une autre sous le toit et la troisième en auvent de porte. Belle grille en fonte moulée protégeant la vitre de l'imposte et volets à persiennes, mobiles dans le cadre inférieur, autrefois très communs sur ces maisons mais en voie de raréfaction. Les deux annexes accolées sont légèrement en retrait mais valorisées par des encoignures d'angles en saillie qui renforcent l'unité de façade et sa quasi symétrie. La porte de grange est coiffée d'un imposant linteau droit en claveaux assemblés.

Poste 9 : Rue de la Vaux Morel, Impasse de la rue sur l'Aire et blockhaus

- Côté impair, la rue de la Vaux Morel présente un bel alignement de façades en retrait de rue où se découpent presque toujours des fenêtres de grenier. Comme dans la Vaux Mignard, les greniers des maisons communiquaient, offrant ainsi la possibilité de fuir le village. La façade de la dépendance du **n° 9** est ombragée par deux vieux poiriers qui furent taillés en espalier, comme il était souvent de tradition en Lorraine et Barrois. L'arbre aurait la qualité d'assécher les fondations des maisons sans les fragiliser par son enracinement.
Presque en face, à droite du **n° 8**, fermette de manouvrier, actuellement inoccupée, dont la porte de grange occupe plus du quart de la façade. Les linteaux des portes et de la fenêtre de belle-chambre sont posés bout à bout sur les jambages des baies d'ouvertures.

Le calvaire en bout de rue marque peut-être les anciennes limites du périmètre constructible ; c'est probablement la fonction secondaire de nombreux calvaires en Meuse.

- Rue sur l'Aire, après le salon de coiffure, se profile une petite maison à toiture à un pan dont le linteau de fenêtre sans volet est daté de 1779.

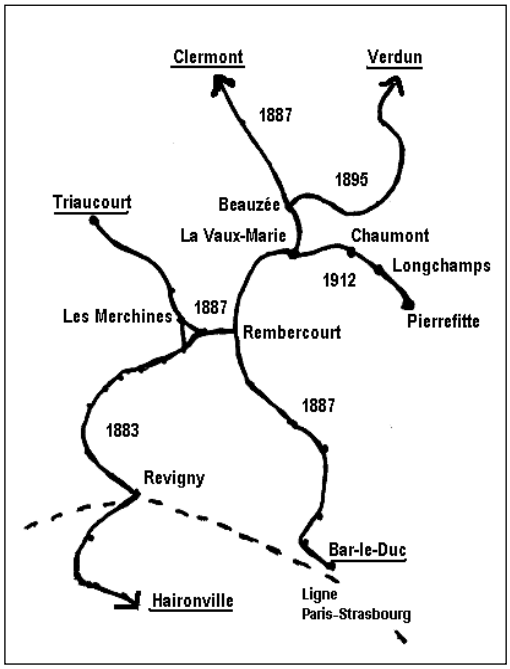
À sa droite, on aperçoit la façade arrière d'une maison avec une fenêtre surmontée d'un triangle de décharge en deux pierres plates posées inclinées au-dessus du linteau. Il répartit les charges exercées en ce point vers les jambages. Un pied-levé sépare les deux édifices.

Au **n° 4**, ferme de propriétaire en fond de cour donnant sur rue, avec toit à quatre pans sur le corps de logis, celui-ci surplombant les engrangements abrités par une toiture à deux pans. Les piliers du portail de cour ajoutent encore quelque prestance à la bâtisse.

Visitons le blockhaus. Il faisait partie d'une ligne de défense destinée à protéger le repli des troupes et à retarder une éventuelle offensive des régiments allemands regroupés dans le Saillant de Saint-Mihiel. L'absence de fenêtre de tir conséquente plaide pour une fonction de poste de commandement. L'armée française a construit moins de blockhaus que l'armée allemande qui accordait beaucoup plus d'importance que la première à la défense en profondeur. Celui-là est donc peu commun et sa forme nous reste inexpliquée à ce jour. Il a été reconverti avec succès en cave à pommes de terre.

Poste 10 : La gare et la ligne de chemin de fer

- La gare entra en fonction fin 1912. Y arrivait régulièrement des marchandises destinées à Pierrefitte-sur-Seine, par exemple, un wagon chargé d'épices ! En début d'exploitation, Pierrefitte était à une heure et demie de Bar-le-Duc et à deux heures de Verdun, à raison de trois allers et retours par jour dans chaque direction, celle-ci étant prise à l'aiguillage de La Vaux-Marie. À l'époque, aucun village de France n'était à moins de quinze kilomètres d'une gare.



Il semble que le transport des voyageurs ait cessé en 1929, celui des marchandises en 1939. La voie a été démontée en 1943 par ordre des Allemands qui auraient utilisé les rails pour la construction de défenses anti-char sur le Mur de l'Atlantique. La gare est aujourd'hui reconvertie en vestiaire du terrain de sports qui la jouxte. Des anneaux d'attache de chevaux sont encore visibles. Jusqu'en 1914 s'y tint une petite foire aux bestiaux.

- La ligne La Vaux-Marie/Pierrefitte reliait la gare de Pierrefitte à la ligne Verdun/Bar-le-Duc par un tronçon de

voie de douze kilomètres passant par Longchamps-sur-Aire puis Chaumont-sur-Aire et La Vaux-Marie (Rembercourt) où se faisait la jonction. Ce tronçon fut inauguré le 21 décembre 1912 en présence du préfet et des écoliers qui chantèrent la Marseillaise, tandis que peu après la cérémonie, les ouvriers firent le tour de Pierrefitte et de Longchamps, portant un rail sur le dos et s'arrêtant devant chaque maison pour demander une pièce ou un coup à boire. Le tronçon devait être prolongé jusqu'à Saint-Mihiel dans les années suivantes mais la guerre mis fin au projet.
La ligne du tacot sur voie étroite reliant Verdun à Bar-le-Duc, dite « le Varinot », avait été ouverte le 28 mai 1895. En fait, une liaison Bar-le-Duc/Clermont-en-Argonne était déjà en service depuis 1887 et c'est donc à partir de cette voie, à Beauzée-sur-Aire, que se greffa le tronçon qui permit au Varinot de relier Bar-le-Duc à Verdun. Après l'Armistice, le Varinot servit au transport de matériaux pour la reconstruction des villages détruits et fut fermé en 1936, la gare de Pierrefitte avec lui.
La carte localise les lignes d'intérêt local autour de Pierrefitte avant décembre 1914.

- Après le pont sur la Morte en allant vers Belrain, dans le champ en face des bâtiments de la ferme, on aperçoit les derniers vestiges de la grande gare militaire d'arrière-front installée à Pierrefitte à partir de décembre 1914 : terrassements de quais, remblais de voies, buttée-tamponnoir du triangle de retournement placée au sommet d'une rampe d'où la locomotive partait à reculons en roue libre jusqu'à l'aiguillage suivant. On remarquera également le remblai de la voie militaire qui, de Pierrefitte, devait faire jonction avec la ligne Paris/Strasbourg en passant par Nicey.

Poste 11 : Patrimoine de l'eau de la rue Queue de la Vache

- En direction de Belrain, l'Aire est franchie sur le pont Queue de Vache, reconstruit vers1820, et le ruisseau de la Morte sur le pont Bayard, achevé en 1830. Les alignements d'arbres qui faisaient autrefois le charme du lieu pour la promenade du soir ou du dimanche viennent d'être rétablis. De là, on voyait le tacot entrant en gare ou en sortant.

- Le lavoir de la rue Queue de la Vache fut mis en service en 1860. Sa toiture a disparu. Ouverte au-dessus du bassin, certains la qualifiaient d'impluvium, système permettant de récupérer l'eau de pluie mais pour d'anciennes habituées du lieu, l'ouverture aurait été créée pour apporter de la lumière aux lavandières, la source étant toujours généreuse en eau claire. Le sol dallé, la vasque de la source, le bassin de pierres massives aux angles arrondis et les hauts murs concourent à évoquer un petit temple de l'eau où le promeneur trouvera une ombre rafraichissante. Celui-ci et le lavoir sur l'Aire ont été restaurés par des bénévoles de la commune.

- Environ deux cents mètres après le lavoir, en s'aventurant dans la prairie jusqu'à la berge de l'Aire on aperçoit sur l'autre rive le barrage en pierres taillées qui dérive les eaux de la rivière dans le bief. Sa hauteur a été ajustée afin de déverser le trop plein d'eau vers la Morte et que soit ainsi évité le débordement du bief en période de hautes eaux. La Morte suit l'ancien cours de la rivière. Elle est alimentée en partie par l'Aire et par des sources sortant de ses bords ou de son lit.

- Dans le seul virage de la route avant Nicey, entre les glissières de sécurité et l'Aire, on aperçoit deux abris presque accolés. L'un contient le bélier installé en 1890. La source de Gibier-moulin y coule encore en filet. L'autre recèle la première pompe électrique installée au village vers 1930. L'eau de source mise sous pression était envoyée dans un réservoir placé dans la pente de l'autre côté de la route.

Poste 12 : Monument des aviateurs français

Il se tient en bord de route sur votre gauche en allant vers Belrain, un kilomètre après la sortie de Pierrefitte, sur le territoire de Nicey.

Poste 13 : Le revers de la côte des Bars et son point de vue

Sur le revers de la côte des Bars, à l'ouest du ban communal, le dénivelé atteint cinquante mètres sur quelques mètres. En pied de coteau furent ouvertes de minuscules carrières de pierres à bâtir appelées blocaille. Le ruisseau de l'Étang rappelle au souvenir des moines pisciculteurs. Les vestiges d'une digue seraient à rechercher.

Plusieurs sentiers du secteur invitent à la promenade bucolique, à la chasse aux fossiles ; car on y a trouvé nombre d'ammonites, une vertèbre et un crâne de reptile marin ; ainsi qu'à la découverte de belles vues sur la vallée de l'Aire, Pierrefitte et en arrière, ses grands massifs forestiers qui en rejoignent d'autres. Le fort du Camp des Romains, surplombant Saint-Mihiel, se laissera peut-être entrevoir.

Guide de découverte de Nicey-sur-Aire

Participants

Personnes ayant participé à des entretiens individuels
Jean Hémonet, habitant Jarny mais familier des bois de Nicey.
Denis Mansuy, natif de Nicey, né en 1932, ancien cultivateur puis ouvrier à la laiterie de Rosnes.
Pierre Mertens, arrivé à Nicey en 1971.
Renée Muller, née en 1923. Elle a passé son enfance dans les communs de « l'ancien monastère ». Agricultrice jusqu'en 1983.
Abbé Christian Rambault, arrivé à Nicey en 1943. Professeur de théologie en retraite, il partage sa vie entre Moulins-Lès-Metz et Nicey.
Bernard Renaudin, agriculteur retraité, maire de Nicey.

Personnes de Nicey ayant participé à la visite du village du 9 avril 2011
Charlotte Charmetrant, Gilles et Simone Colas, Guillaume David, Laurence Delrue, Denis Mansuy, Michel et Martine Masson, Pierre Mertens, Laurent Palin, Bernard Renaudin, Robert et Marie-Louise Roux, Chantal Schneider, Danielle et Jean-Louis Tridon.
Participants venus d'autres villages :
Guy Aubry et Laurence Valentin (Lignières-sur-Aire), Serge Braquet (Behonne), Béatrice Berthaud, Michel Maigret et Monique Roland-Maigret (Saint-Mihiel).

Autres personnes consultées
Stanislas Czaplinski, Laurent Delrue, André Hennequin, Bernard Leclerc, Françoise Mansuy et Claude Rousselot.

Collecte de témoignages, enquêtes, rédaction et croquis au trait : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêts.

Merci à Renée Muller et à Chantal Schneider pour leurs conseils et leurs relectures attentives.

Documents consultés

Du Tacot au TGV, Coopérative scolaire Longchamps-Pierrefitte, bulletin n°17, novembre 1982.

Dictionnaire topographique du Département de la Meuse, Félix Liénard, 1872.

« Le mouvement de construction des presbytères dans le canton de Pierrefitte-sur-Aire au 19ème siècle », Brigitte Heckel, *Temps retrouvé de la vallée de l'Aire*, actes des XXXe Journées d'études meusiennes des 5 et 6 octobre 2002 à Neuville-en-Verdunois, Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, 2007.

Guide de découverte de Nicey-sur-Aire

Sommaire

Le temps retrouvé

1ère partie- Nicey d'hier et d'aujourd'hui
Un village, trois quartiers
Lecture de village
Patrimoine de l'eau
Origine de Nicey
Latte, le village primitif
La Voie-ferrée
Grande-Rue et vieilles familles
Entre Latte et Grande-Rue
Les Templiers à Nicey

2ème partie- Galerie de portraits
Marie Toussaint
Le docteur et son chauffeur
René Rousselot, enfant du pays
Léon Mansuy, libre-penseur
L'abbé Rambault, mémoire du village

3ème partie- Paysage agricole et forestier
Biens communaux
La source de la Proie
Les terres agricoles
Vignes et rouissoirs
Forêt et nature

4ème partie- Au temps des chevaux et des rémouleurs
Le temps heureux des chevaux
Bidons de lait
Berger et vaine-pâture
Autour du paillasson
Journaliers
Rémouleurs, savetiers et marchands de dentelle
Activités artisanales et commerciales au village

5ème partie- Vivre à Nicey
Curé contre vicaire
Couples irréguliers ou déplacés
Relations villageoises et inter villageoises
Fête de la Saint-Nicolas
Processions
Pain béni
Messes de dévotion
Quand sonnait le glas
Les cordons du poêle et le repas d'obit
Autres traditions du village

6ème partie- Nicey pendant les deux guerres mondiales
Un village d'arrière front
Le village pendant la Seconde guerre mondiale
L'Exode raconté par Renée Muller
Frontaliers réfugiés
Petits parisiens et cousins des villes aux champs

7ème partie- Promenade dans le village
Poste 1 : Église de La Nativité-de-la-Vierge
Poste 2 : Ancien cimetière
Poste 3 : Maison de propriétaire
Poste 4 : Christ janséniste
Poste 5 : Nouveau cimetière
Poste 6 : Le Bouvrot
Poste 7 : École Sainte-Anne
Poste 8 : Anciens corps de ferme
Poste 9 : Lavoir à impluvium
Poste 10 : Maison de fermier
Poste 11 : Maison du Saint-Sacrement
Poste 12 : Ferme du 17ème
Poste 13 : Maison de cultivateur
Poste 14 : Croix de mission
Poste 15 : Café-épicerie
Poste 16 : Fondation de batteuse
Poste 17 : Vue sur l'Aire
Poste 18 : La Cour
Poste 19 : *Skin*
Poste 20 : Croix de mission
Poste 21 : Ancien café
Poste 22 : Margelle de puits
Poste 23 : Mairie
Poste 24 : Maison de commerçant
Poste 25 : Maison de petit propriétaire
Poste 26 : Maison dite « Château »
Poste 27 : Maison dite « des Lamorlette »
Poste 28 : Ancien presbytère
Poste 29 : Tombe de Léon Mansuy
Poste 30 : Moss Garden sur Aire
Poste 31 : Monument des aviateurs français
Poste 32 : Croix Camonin
Poste 30 : Puits dit « des Templiers »

Guide de découverte de Nicey-sur-Aire

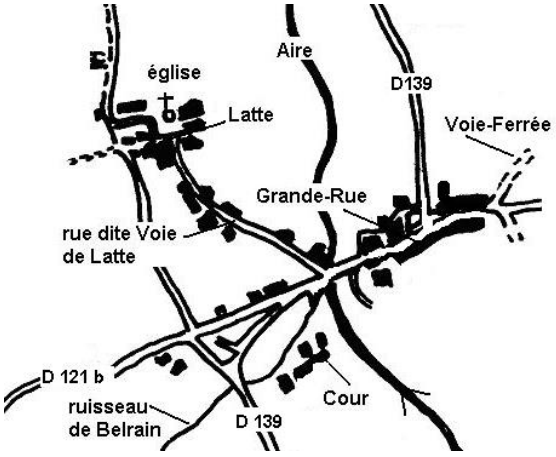
Le temps retrouvé

Le patrimoine de Nicey constitue le cadre encore tangible des histoires de jadis qui demeurent dans la mémoire villageoise. Cloches et pas des chevaux semblent ici avoir immuablement rythmé le temps. Cependant, le nom des Templiers ancré dans la toponymie, le christ janséniste sur sa croix de mission, les tablettes de la Congrégation du Sacré-Cœur ou la tombe buissonnière d'un libre-penseur entrouvrent d'autres portes du passé.

1ère partie - Nicey d'hier et d'aujourd'hui

Un village, trois quartiers

Nicey-sur-Aire comptait environ trois cents habitants en 1758, trois cent quatre-vingt-un en 1801 et jusqu'à cinq cents vers 1820. Puis la population se réduisit à trois cent quinze habitants en 1850, deux cents vers 1900, cent vingt-cinq en 1962 et cent neuf en 1982. Elle augmente légèrement depuis avec cent vingt habitants actuellement.



Nicey a longtemps été divisé en deux quartiers, Latte, la partie où se trouve l'église (Moyen-âge) et la Grande-Rue (17ème) avec son annexe, la Cour, d'origine plus ancienne : 11ème ou 12ème, voire Moyen-âge. Un troisième quartier, entre Latte et Grande-Rue, appelé Voie de Latte, s'ébaucha au 19ème. Le lieu-dit La Voie-Ferrée, aujourd'hui occupé par des cultures, serait le site de colonisation primitive.

Les maisons étaient autrefois presque toutes accolées et les vides constatés aujourd'hui dans l'alignement des façades correspondent le plus souvent à des emplacements de constructions disparues. Vers 1970, il y avait encore beaucoup de ruines visibles dans les trois quartiers, souvent celles des maisons les plus humbles. Aujourd'hui, il ne reste plus une seule maison de manouvrier. Elles étaient fréquemment faites d'une seule pièce à vivre pour toute la famille, le lit étant placé dans une alcôve, à laquelle s'ajoutait un grenier et une cave, parfois une petite étable.

Quelques maisons ont conservé leur flamande, puits de lumière surmonté d'un jour astral. Des ouvertures de façades ont été modifiées au 20ème siècle, notamment dans la Grande-Rue. Comme dans les autres villages du canton, une grande pierre à eau massive et de belles boiseries caractérisent l'intérieur des maisons. Celui-ci a souvent été transformé. Par exemple Denis Mansuy, quand il n'a plus été agriculteur, a converti l'écurie de sa maison en cuisine. Chez Renée Muller, le couloir et deux petites pièces d'origine font aujourd'hui une grande pièce à vivre.

Patrimoine de l'eau

Nicey est un village sans fontaine car d'une part, l'Aire et le ruisseau de Belrain ont toujours de l'eau et les troupeaux pouvaient s'y abreuver, notamment au gué situé à côté du pont sur l'Aire. D'autre part, il y avait des puits dans presque toutes les maisons, la nappe phréatique étant à quelques mètres

sous terre. On y pompait l'eau pour remplir les auges et les abreuvoirs. Cinq puits publics furent néanmoins creusés et surmontés de margelles monolithes carrées. Deux d'entre-elles sont encore visibles dans le village. Il n'y a jamais eu qu'un seul lavoir public à Nicey, celui situé non loin de la route de Pierrefitte. L'Iseraie est un ruisseau qui prend sa source vers le Monument des aviateurs, passe sous le chemin du Bouvrot puis traverse le quartier de Latte et passe sous le chemin de Rosnes à Louvent avant de se jeter dans l'Aire. Il tarit presque en été, mais était parfois utilisé pour la lessive par quelques habitants du lieu.

Origine de Nicey

Plusieurs orthographes sont mentionnées : Nicée, Nicée-en-Barrois ou Nicé sur une custode en argent datée de 1719 et déposée au musée départemental d'art sacré de Saint-Mihiel. Selon une étude de Félix Liénart publiée en 1872, on trouve également Nicum en 1204, Nicey en 1232, Nissey en 1656, Nicy en 1700, Nicetum en 1711, Nice vers 1740 et Nicei en 1749. Enfin, d'autres écrits mentionnent Niceium.

Nicey apparaît au 13ème siècle dans le Pouillé, registre administratif mentionnant les biens et bénéfices ecclésiastiques d'une région sous l'Ancien Régime. À l'origine, c'était une dépendance de Belrain, place forte des comtes puis des ducs de Bar, et pendant longtemps les seigneurs de Belrain ont été les seigneurs de Nicey qui n'était qu'un hameau. Il est donc très probable qu'une église servait pour Belrain et Nicey. D'ailleurs les deux villages avaient autrefois la même fête patronale, la Nativité de la Vierge, Belrain ayant ensuite fêté sainte Geneviève. L'église actuelle de Belrain date des 17ème et 18ème siècles mais il est probable que Belrain était déjà auparavant chef-lieu du doyenné. Autre indice accréditant l'hypothèse : là où sont construits la chapelle et le cimetière de Sainte-Geneviève à Belrain, le lieu-dit s'appelait autrefois l'Église-mère. Il est situé au bord de l'ancien chemin pédestre menant à Pierrefitte, qui longe la berge droite du ruisseau de Belrain jusqu'à Nicey.

La maison à droite, en entrant dans le quartier de la Cour, correspondrait aux dépendances d'un château féodal. La famille Rousselot y habita à titre d'amodiateur des seigneurs de Nicey, c'est à-dire chargée par eux de percevoir le loyer des terres louées aux fermiers contre paiement régulier en nature, notamment en grain.

Les actes notariés des archives de Bar confirment l'appartenance de Nicey à l'évêché de Toul, à la prévôté de Pierrefitte et au duché de Bar puis de Lorraine à partir de 1460.

Latte, le village primitif

Le toponyme Latte se retrouve dans plusieurs villages de la Meuse et vient d'atrium, cour d'entrée d'une maison et lieu de résidence, qui donna « aître » en ancien français, qu'on retrouve dans la rue du Vieil Aître à Rouen, pouvant se traduire par rue de l'Ancien cimetière. Latte désigne donc un lieu où une église et un cimetière furent établis à l'emplacement d'une ancienne villa romaine*. À Nicey, le quartier de Latte correspond par conséquent au village primitif, concentré autour de l'église. Tout le tour de l'église était construit et des ruines en témoignent encore. Dans cette partie du village, les habitants cherchaient à avoir un emplacement de tombe tel qu'on puisse le voir depuis leur domicile !

Autre hypothèse, Latte viendrait de « âtre », et désignerait à l'origine l'emplacement de la maison du gardien du feu, qui aurait été construite entre le Bouvrot et l'ancienne école Sainte-Anne, et dont les ruines étaient encore visibles en 1980**.

*D'après C. Rambault
**D'après P. Mertens, information recueillie auprès d'Eugène Hennequin.

La Voie-Ferrée

Le lieu-dit La Voie-ferrée témoignerait d'une implantation encore antérieure. Les Romains désignaient par « via ferrata » les grands chemins commerciaux construits par les Celtes et dont la surface empierrée obligeait à l'usage d'animaux ferrés pour le portage des marchandises. La toponymie locale supposerait donc une origine très ancienne de l'habitat en ce lieu, peut-être celte ou gauloise. Ce chemin est pris à gauche du calvaire placé en haut de la Grande-Rue. Tous les champs autour du chemin s'appellent également la Voie-ferrée. Le sentier menait sans doute à Rupt-devant-Saint-Mihiel en passant par le Vassimont*, ancien lieu supposé d'occupation templière. Autre élément appuyant cette hypothèse : Marie Toussaint disait que, dans sa jeunesse, on y avait déterré un sarcophage mérovingien du 6ème ou du 7ème siècle, et qui a disparu.

* D'après C. Rambault

Grande-Rue et vieilles familles

La Guerre de Trente-Ans ayant laissé de nombreuses ruines, on a alors reconstruit un nouveau quartier de l'autre côté de la rivière, appelé la Grande-Rue. Deux maisons ont des tablettes en linteau portant les dates l'une de 1670 et l'autre de 1685, la seconde avec l'inscription « Loué soit le très saint sacrement ». Elle signifie qu'à l'époque de Louis XIV, un habitant du lieu appartenait à la Congrégation du saint sacrement, assemblée masculine réunissant des laïcs très pieux. Cette maison appartint sans doute à la famille des De Cheppe dont la branche locale a rattaché particule et nom à la Révolution pour des raisons de sécurité ou par la volonté d'un officier d'état civil. La Meuse reste aujourd'hui le département français où les Decheppe sont les plus nombreux.

Quand Latte et la Grande-Rue furent mis en reconstruction, il y eu un apport de nouvelle population, venue notamment de Bourgogne, la population locale ayant été fortement malmenée par les Croates et la peste. Ce fut le cas des familles François et Maury. Voilà sans doute pourquoi la Voie de Latte s'appelait autrefois rue de Bourgogne*.

La famille Mansuy, dont le patronyme est spécifiquement lorrain, est la plus ancienne de Nicey encore représentée au village. Elle est venue en 1692 de Villers-aux-Vents, village du canton de Revigny-sur-Ornain. Vient ensuite la famille Rousselot, implantée depuis quatorze ou quinze générations puis Maury, celle-ci ayant compté le chanoine Louis Maury (1883-1960) qui fut directeur de l'école Saint-Louis à Bar-le-Duc. La famille Massinot est originaire de Pierrefitte. Un marbre érigé en mairie le 14 mars 1912, rappelle le souvenir du « don magnifique fait à la commune par Jean Massinot, en faveur des pauvres ». La famille Magron, originaire de Rosnes, est arrivée vers 1840. La famille Clément est originaire du Cher. Le premier venu de ce nom était réserviste, cantonné en 1914 à Nicey où il s'est définitivement installé avec son épouse, rencontrée dans un village proche.

Il y a encore des descendants de familles enracinées à Nicey mais qui n'en portent plus le nom, tels les Dailly originaires de Courcelles-sur-Aire ou les Camonin : les familles Rousselot et Magron en descendent pour partie. Autres familles jadis présentes au village et qu'on appelait des « notables » avant la Révolution : Jolly, Désindes, encore représentée à Fresnes-au-Mont, Psaume, un Psaume, originaire de Chaumont-sur-Aire fut évêque de Verdun, ou Étienne, dont la stèle au nouveau cimetière est déjà presque un monument.

* D'après D Mansuy, tenant cela de son père.

Entre Latte et Grande-Rue

Au 19ème siècle se dessina une nouvelle urbanisation, faisant une jonction partielle entre Latte et la Grande-Rue, dans la rue dite Voie de Latte. Presque toutes les maisons y ont été bâties sous le règne

de Napoléon III, période la plus prospère pour la Meuse. C'est le « quartier riche » avec des maisons confortables et lumineuses : presbytère (1830), maison dite « des Lamorlette » (1860), mairie (1864) ou « château » des Lefer (1890).

Les Templiers à Nicey

D'après le Pouillé et la tradition orale, deux éléments du village sont attribués aux Templiers.
- La maison située à droite en entrant à la Cour, a une structure moyenâgeuse qui n'est cependant plus apparente depuis sa rénovation. On l'appelait autrefois maison des Templiers.

- Au Vassimont, au lieu-dit la Grivotte, il y a un puits à margelle de pierre, dit Puits des Templiers, souvent asséché en été, dans un petit bois faisant partie des biens communaux. Il serait le dernier vestige d'une commanderie templière installée en ce lieu.

2ème partie- Galerie de portraits

Marie et Léontine Toussaint

Marie Toussaint est une importante personne-ressource du présent guide, par l'intermédiaire de l'abbé Rambault auquel elle a confié ses histoires du temps jadis. Née en 1900, son arrière-grand-père était savetier itinérant. Elle exerça plusieurs mandatures de conseillère municipale et était encore dans ses champs à quatre-vingt-neuf ans.
Léontine, sa mère, à l'annonce du remembrement de 1961, avait confié sa défiance à l'abbé : « I'm praront tous mes bons champs, i'm lasseront que d'la pierraille ! » C'était en juillet ; elle est morte en août. Elle s'était pourtant bien défendue au remembrement et avait eu de bonnes terres !

Le docteur et son chauffeur

Le docteur Albert Lefer, né en 1873, fut le seul médecin qui s'installa à Nicey où il exerça de 1903 à 1939. Il était surnommé « le Pâlor » car ponctuant immuablement le début d'une consultation par « Alors, alors… ». Il était souvent demandé en dernière extrémité et devait parfois entreprendre des actes aujourd'hui inconcevables en dehors du milieu hospitalier. Il termina sa carrière cloué par les rhumatismes sur un fauteuil roulant. Il fut un temps maire de Nicey et repose à Longchamps.

Lucien Magron, né en 1878, était majordome et chauffeur attitré du docteur Lefer, meneur de Lisbeth, la dernière jument qui tracta le cabriolet du médecin, puis au volant d'une automobile. Émile, le frère de Lucien, et sa femme Félicie étaient tailleurs de très bonne réputation. Lui était chantre, elle sonnait les cloches et tous deux prenaient soin de l'église. Félicie sonna les cloches jusqu'à sa mort survenue en 1968, alors qu'elle allait sur ses quatre-vingt-dix ans.

René Rousselot, enfant du pays

Il est né en 1899 à Nicey où il décède en 1972. Après son service militaire, il reprend la ferme familiale avec son frère. Tous deux tiendront également pendant quelques années un commerce de vins d'Algérie*. Il présida plusieurs syndicats, coopératives et associations agricoles qui promurent sa carrière politique et fut un des fondateurs de ce qui est aujourd'hui l'Union Laitière de la Meuse, réunissant plusieurs coopératives laitières. Élu député aux élections de juin 1951, il siège au Parlement jusqu'en 1955 puis de 1958 à 1967 comme suppléant de Louis Jacquinot, celui-ci ayant été nommé ministre. À ce titre il déposa de nombreuses propositions de résolutions et de lois concernant le monde rural : amélioration de l'habitat et de la médecine en campagne, lutte contre la fièvre aphteuse, alors endémique en France, création des groupements agricoles d'exploitation en commun (GAEC, 1961),

réparation des dégâts causés aux cultures par le gibier (1962), encouragement de la culture des endives en France (1963)… Il fut également un des artisans de la poursuite en Meuse de la fabrication des fromages de Brie et de Coulommiers, malgré la nouvelle législation sur les appellations contrôlées. Plusieurs de ses petits-enfants ont été conseillers municipaux de Nicey. L'un d'eux, Laurent Palin, exerça les fonctions de maire de la commune entre 2001 et 2008. Il est l'actuel président de la Communauté de Communes Entre Aire et Meuse.

* De cette activité demeura longtemps une grande cave voûtée qui servait encore vers 1950 de silo à betterave et accessoirement de gisement de terre glaise aux gamins du village. La voûte s'étant écroulée, on y a construit une réserve d'eau à incendie (au carrefour de la rue de l'Église et du Chemin de Pierrefitte).

Léon Mansuy, libre-penseur

Né en 1874, ancien agriculteur mais instruit, il devint greffier de justice au tribunal de Justice et paix de Pierrefitte. Habitant la Grande-Rue dans une belle maison, il appartenait, ainsi que les Psaume avec lesquels il était apparenté, aux grandes familles de notables du village d'avant la Révolution. Il louait les terres héritées de ses parents et remplaça quelque temps le maire en 1914. Il a perdu un frère tué en 1914 et n'a pas eu d'enfants. Sa femme, née Rousselot, est morte en 1924 à quarante-six ans. Depuis, il se disait républicain et libre-penseur, c'est-à-dire refusant toute croyance considérée comme incontestable et intangible. Avec le temps, il devint aigri, sourd et avoua avoir pensé au suicide. Mais il avait le village en mémoire et aimait bien les enfants. Il leur chantait la Marseillaise mais fredonnait parfois le Credo. Chacun le reconnaissait quand il passait sur son vélo, sa grande barbe blanche au vent et son béret vissé sur la tête. Il est mort en 1964, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Comme il le souhaitait, il ne passa pas à l'église et fut enterré à l'ombre de son tilleul, dans la petite parcelle au pied la Côte de Vigne qu'il avait conservée au remembrement dans ce but ; mais non pas debout, conformément à ses dernières volontés, le terrain étant trop caillouteux ! Sur la tombe, un bouquet bleu-blanc-rouge fut déposé ainsi qu'une petite plaque portant l'épitaphe « Ici repose un homme libre ». La parcelle jouxte un terrain où des lépreux furent jadis enterrés : des anciens n'y ramassaient jamais les escargots, alors qu'ils abondaient par-là !

L'abbé Rambault, mémoire du village

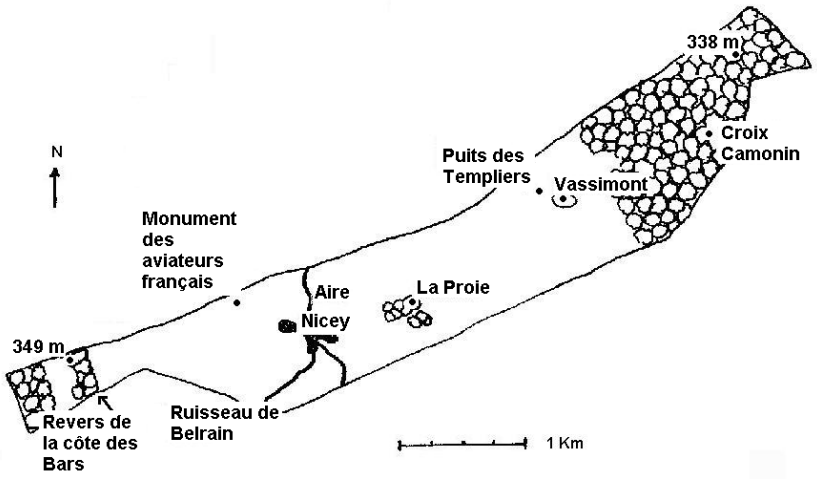
Christian Rambault, né en 1936 à Paris, est arrivé à Nicey avec sa sœur en 1943, ayant été placés à la campagne par la Croix-Rouge, comme nombre d'autres enfants des villes pendant la guerre*. Leur mère, qui travaillait à Paris, et leur tante sont venues les voir plusieurs fois pendant leur séjour. La jeune fille fut placée chez Félix et Thérèse Albert. Germaine François, sa voisine en face a pris le gamin afin qu'ils ne soient pas séparés. Mais elle ne se sentit pas capable de remplir cette tâche et Alice Magron a pris la relève. C'est ainsi que Christian s'est retrouvé chez les Magron, un couple très pieux qui habitait près de l'église. Comme il n'était pas baptisé, c'est eux qui ont pris l'initiative de le faire. À la fin de la guerre Christian est resté en pension dans sa famille d'accueil. Quand il est sorti de l'école primaire du village, il a été pris en charge par une demoiselle de Pierrefitte très pratiquante. Il est parti étudier au Petit séminaire de Verdun et a ensuite enseigné la théologie au Grand séminaire de Metz. Pendant longtemps, il se déplaça en Mobylette. Il revient fréquemment séjourner à Nicey.
Il a souvent parlé avec Louise Belloy née en 1856, alors âgée de plus de quatre-vingt ans, qui avait connu des gens nés sous la Révolution ou encore, Marie Toussaint, née en 1900, qui avait connu Joséphine Massinot née en 1817, celle-ci ayant souvenance des récits de jeunesse d'Alphonse Mercier né en 1740. La tradition orale ouïe par l'abbé couvre ainsi deux cent soixante ans !

* Voir chapitre 6.

3ème partie- Paysage agricole et sylvicole

Des biens communaux difficilement valorisables

Après la défaite de 1870, la commune a dû vendre des terres, ainsi que des maisons pour payer sa part de dette de guerre à l'Allemagne, qui furent en majorité achetés par des notables du village : Jolly, Désindes, Etienne… Puis, suite au remembrement, la commune se retrouva sans biens autour du village, la plupart en extrémité de territoire, dispersés et souvent difficilement valorisables de par leur forme ou leur situation.



Les sources de la Proie

Le 8 novembre 1899, le conseil municipal décide de planter en bois le contour des deux sources de Proie, pour les conserver et donner de l'ombrage aux travailleurs des champs avoisinants. Ces sources ont servi vers 1950 à alimenter le château d'eau nouvellement construit pour desservir le village en eau potable par simple gravitation. Le massif de La Proie a été augmenté vers 1970 par plantation d'épicéas afin de constituer le périmètre rapproché du captage, extension prise sur des biens communaux jusque-là en partie cultivés. Comme les sources tarissent parfois en été, le remplissage du château d'eau fut renforcé par la station de pompage de la source du Cul-de-Coq, voisine de l'Aire et visible depuis la route de Pierrefitte, après la sortie de village. Depuis mai 2012, Nicey comme Pierrefitte sont désormais desservis par le Syndicat des eaux de la vallée de l'Aire, l'eau étant captée à la source de Mortmoulin, à Longchamps, et envoyée aux usagers par des pompes à pression, une fois traitée.

Les terres agricoles

Nicey est à cheval sur Barrois et Argonne, en relief assez marqué comme l'attestent plusieurs lieux dits « Vauzel », signifiant revers de côte : Vauzel de la Lochère, Vauzel Dix raies, Vauzel de Vérille, Vauzel des Fourneaux…alors que Pierrefitte utilise plutôt le terme de « vau » pour désigner les endroits pentus. À flanc de coteau, la terre est argileuse avec des sources mais au-dessus du village en direction de Rupt-devant-Saint-Mihiel, les terres sont plus légères, caillouteuses et sablonneuses.

Au temps de la traction animale, le coteau restait en friche car très dur à travailler pour les chevaux et avec peu de rendement à en attendre. Sur la route de Belrain, des roselières marquant l'emplacement des sources étaient laissées en l'état. L'arrivée du tracteur à fait disparaître ces zones à champignons, grenouilles, petit gibier, salades et herbes médicinales.

Entre Nicey et Ville-devant-Belrain, ce n'était que parcs et prairies naturelles, notamment du côté de l'Aire. Les nouvelles méthodes d'alimentation du bétail, notamment avec du maïs ensilé, et les incitations à la culture des céréales ont modifié l'apparence du lieu. La Politique agricole commune (PAC) se lit ici dans le paysage : non prise en compte de facteurs environnementaux dans

l'encouragement de certaines pratiques telles que le retournement des prairies et abandon partiel de la filière azote locale : luzerne et trèfle.

Vignes et rouissoirs

En direction de Rosnes, sur le revers de la côte de Bar, au lieu-dit La Vieille Côte de Rosnes, toutes les petites parcelles de bois visibles correspondent à d'anciennes terres à vignes. La commune y avait distribué des lopins de terre aux plus pauvres pour qu'ils y plantent quelques rangées de ceps. Vers 1960-1964 il y avait encore quelques parcelles plantées sur ce revers, exposées au sud-est. La dernière fut celle de Monsieur Belloy. En 1960 Albert Dailly avait encore quelques plans près de chez lui.

Le long de l'Aire, entre la Côte de Vigne et la rivière, il y avait des parcelles où chaque habitant pouvait faire rouir son chanvre. Elles sont aujourd'hui reconverties en une prairie de pâture. Marie Toussaint a évoqué auprès de Renée Muller, l'existence ancienne d'un cimetière et d'un chemin dits « des lépreux » au pied de la Côte de Vigne. Encore visible de son vivant, une grosse pierre en bordure de sentier marquait autrefois la frontière entre les malades à l'isolement et les biens portants, et sur laquelle des âmes charitables pouvaient déposer un panier de nourriture avant de s'en retourner au village.

Forêt et nature

La commune est propriétaire de cent quarante-deux hectares de forêts. Depuis la tempête de décembre 1999, des parcelles sont en régénération après avoir été presque coupées à blanc. Chênes, hêtres, charmes et épicéas constituent l'essentiel des peuplements forestiers, accompagnés par l'alisier et l'érable, mais c'est le chêne qui est ici le plus à son aise. Cependant il boit beaucoup et ses peuplements doivent être éclaircis pour éviter le desséchement des arbres les plus jeunes, phénomène qui serait actuellement amplifié par le réchauffement climatique. La chenille processionnaire reste la plus compromettante pour sa survie : une seule infestation massive peut suffire à faire mourir un chêne dans la force de l'âge. Elle est plus présente qu'autrefois dans le secteur depuis une dizaine d'années, mais heureusement bien moins que dans d'autres forêts lorraines où il est parfois impossible de travailler les bras nus, à cause des poils urticants de la chenille en suspension dans l'air. Le taon est plus gênant mais il manifeste surtout sa hargne après une pluie d'été suivant une grosse chaleur.

Les hêtres, autre richesse des lieux, sont très sensibles aux tempêtes de vent qui les font éclater ou vriller. C'est en hiver que les arbres sont les plus sensibles au vent, quand le sol gorgé d'eau ne fixe plus efficacement leurs racines. Pour contrer ce phénomène et répondre à la demande croissante en bois de déroulage, les forestiers essaient de produire des arbres plus courts et plus trapus pouvant être récoltés plus jeunes : soixante ans pour un hêtre contre quatre-vingt ans auparavant. Vers 1960, l'État encourageant la plantation d'épicéas, la commune et des particuliers cédèrent à cette mode mais cette essence ne pousse pas bien ici, notamment à cause de la trop forte teneur du sol en calcaire. Cependant les prix des plus beaux sujets sont actuellement rémunérateurs à cause de la proximité d'industriels de la filière bois, notamment belges.

Les cèpes abondent, ainsi que les trompettes des morts, mais la girolle a presque disparu. Les avriots se montrent dans les haies en avril, souvent dès les premières chaleurs, tandis que les gros escargots ne sont plus qu'un souvenir. Le cresson était récolté à la source de l'Iseraie.

L'ouest du ban communal s'étend sur le revers de la côte des Bars et comprend quelques secteurs bien exposés, autrefois dédiés à la vigne. Il y avait un observatoire militaire permanent installé au point culminant de la Vieille côte de Rosnes, selon le père de Denis Mansuy qui monta les poutrelles de la tour avec ses chevaux. L'armée y revient de temps en temps avec un observatoire démontable car le panorama y est très vaste. Mais on ne verra rien si on reste à terre, à cause des arbres. Il y a un chemin

qui menait du village de Rosnes à Louvant, écart de Fresnes-au-Mont, en passant non loin de cet observatoire et par Nicey. Il est classé sentier stratégique et figure ainsi sur les cartes d'état-major.

4ème partie - Au temps des chevaux et des rémouleurs

Un village de fermiers

Les fermiers étaient majoritaires dans le village. Ils payaient le droit de fermage à l'année aux propriétaires des terres. Le baillage, qui consiste à partager les productions entre fermier et propriétaire, n'avait pas cours ici. Parfois les nantis se suffisaient de ce revenu et menaient une vie de rentier ou bien, ils étaient en même temps cultivateurs. Certains habitaient au village, un autre à Fresnes-au-Mont et monsieur Husson, un des plus importants, demeurait à Ligny-en-Barrois.

Après la seconde guerre mondiale, des fermiers ont pu acheter des terres. Maintenant, les agriculteurs travaillent surtout en groupements agricoles d'exploitation en commun (GAEC). Ils sont en partie propriétaires des terres qu'ils travaillent mais en louent également à d'anciens agriculteurs qui ont cessé leur activité, y compris dans les villages voisins de leur exploitation. Il restait quatorze ou quinze agriculteurs en 1932-1933. Maintenant, il demeure trois fermes produisant du lait et des céréales.

Presque tout le village était en petites cultures. Les plus grosses parcelles faisaient deux hectares, mais en majorité plutôt trente à quarante ares. Les ouvriers de ferme avaient quelques bêtes : volailles, lapins et parfois une vache ou deux. Le maréchal ferrant avait lui-aussi deux vaches.

Beaucoup de travaux se faisaient à la main. Jusqu'au début du 20ème siècle, tout le village se retrouvait donc dans la prairie au temps de la fenaison puis dans les champs quand venait la moisson. L'heure des vaches primait : deux fois par jour, il fallait aller chercher les bêtes au pré et les traire à la demi-heure près, sous peine qu'elles soient nerveuses et, quand le laitier passait à sept heures, la traite du matin devait être finie et le lait mis en bidons. Les rythmes de travail étaient intensifs mais acceptés par tous et n'empêchaient pas les belles finitions. Par exemple, une fois la moisson faite, les gerbes étaient stockées dans les granges en superposition de lits où seuls les épis devaient demeurer visibles sur la tranche.

Le temps heureux des chevaux

Dès dix ans, les enfants conduisaient les chevaux pour les travaux les plus simples, tels que passer la houe entre les raies de betteraves. Jusqu'en 1964, le village vivait au rythme de ses ardennais, la plupart étant très gentils et obéissant à la voix. Soixante-trois furent encore recensés au village en 1912. L'apparition des faucheuses pour tracteurs vers 1960 sonna le coup fatal de leur disparition ainsi que d'une qualité de vie que certains regrettent encore, le tracteur n'ayant pas besoin de se reposer.

Les plus petits agriculteurs avaient deux chevaux mais la plupart des fermes en possédaient quatre, voire cinq ou six, et en tout cas, plus que dans les villages voisins. D'une part, parce que les fermes étaient souvent plus importantes qu'alentour et d'autre part, à cause des côtes nombreuses sur le ban communal : si deux chevaux pouvaient suffire pour certaines attelées, il fallait en ajouter un ou deux pour revenir avec les charriots de foin récolté entre Ville-devant-Belrain et Nicey. Un cultivateur en sortie de village route de Pierrefitte, avait six chevaux car il faisait le ramassage du lait.

Souvent trois chevaux travaillaient ensemble pendant que le quatrième se reposait. Il remplaçait celui du milieu, qui se retrouvait vite en sueur entre ses compagnons, ou celui qui était attelé à droite de la flèche et qui fatiguait le plus, étant placé du côté de l'engin en action : charrue ou faucheuse. Avec trois chevaux disponibles, on permutait souvent celui du centre et celui de droite en laissant celui de gauche à sa place. Parfois les chevaux travaillaient en deux paires par alternance, notamment pour enfouir le fumier à la charrue en avril, pour « recouper » les champs labourés et ainsi les désherber ou

pour labourer et fumer les versaines, terres mises en jachère pour une année qui étaient plusieurs fois versées, c'est-à-dire labourées, pendant leur repos afin d'éliminer le plus possible de mauvaise herbes avant qu'elles ne montent en graine. En juillet ou en août, les terres étaient recoupées à la charrue à deux socs et avec quatre chevaux tirant afin d'empêcher la repousse des chardons.

Les beaux-parents de Renée Muller produisaient des poulains. Vers 1930, son père possédait trois ardennais et un cheval demi-sang qu'il attelait à une calèche à deux roues pour rendre visite à ceux de sa famille installés dans les villages voisins. Les chevaux avaient de la valeur : quatre-vingt mille francs pour un poulain sevré de six ou sept mois et deux cent mille à deux cent trente mille francs pour un cheval de travail. En comparaison, une maison valait quatre à cinq millions. Sur cette base, un cheval coûtait alors au moins le double de sa valeur actuelle.

André Dailly eut le premier tracteur vers 1950. C'était déjà un vieil engin avec des roues de fer. Il fut suivi de près par les familles Massinot et Rousselot qui achetèrent chacune un Farman à essence. Le mari de Renée Muller attendit quelques années afin de pouvoir se procurer un petit tracteur Vierzon qui marchait au fuel lourd. Les tracteurs à gas-oil arrivèrent plus tardivement.

Le docteur Lefer eut la première voiture un peu avant 1930, suivi par Monsieur Mignot, le photographe amateur ambulant et marchand de tissu. Le boulanger et le coquassier les imitèrent quelques temps après.

Bidons de lait

Selon Marie Toussaint, le lait produit à Nicey avant 14-18 était collecté en voiture à cheval pour la fromagerie de Rosnes. Vers 1930, des camions ont commencé à ramasser le lait dans les villages. Jusqu'en 1960, il passait un chaque jour, vers sept heures et demie, ne s'arrêtant qu'une fois à Nicey. Quelqu'un était donc payé pour ramasser avant l'heure fatidique et avec une charrette à bras, les dix à douze « bidons » de lait produits quotidiennement au village. Cette tâche incomba à Charles Gross pendant les quinze dernières années. Le chauffeur du camion était toujours en avance afin de se faire payer la « goutte » chez l'un ou l'autre. Il ramassait environ cent cinquante bidons dans sa tournée soit deux à trois mille litres de lait qui approvisionnaient la fromagerie Roustang à Loisey, distante d'une trentaine de kilomètres, construite en 1920 et en fonction jusqu'en 1968. Les Roustang furent les premiers en France à s'approvisionner en ferments lactiques à l'Institut Pasteur pour leur fromagerie alors installée à Méligny-le-Grand. Aujourd'hui la société est la propriété de Lactalis, troisième groupe laitier mondial, tandis que Nicey comme Pierrefitte font désormais partie de la zone d'appellation contrôlée du brie de Meaux, le « Roi des fromages », exclusivement fabriqué au lait cru*.

*Autres informations dans le Guide de découverte de Pierrefitte.

Berger et vaine-pâture

Une maison, qui venait d'être rénovée, a été achetée par la commune à la famille Raulx pour en faire la maison du Syndicat Ovin et y loger le berger communal. Car la vaine-pâture s'exerçait ici avec des moutons, comme souvent en Meuse. Le berger était à la solde de chacun. Les soirs d'été, il parquait les moutons avec une clôture provisoire en bois et dormait sur place. Les propriétaires qui mettaient à disposition des morceaux de terre pour le pacage nocturne payaient le berger en contrepartie de la surface qui avait ainsi été fumée par les déjections des animaux. Ils fournissaient également la nourriture de ses chiens.

En hiver, le berger passait dans les rues en sonnant de sa corne pour rassembler les moutons. Il possédait lui-même quelques têtes. Il partait vers onze heures et demie avec les cent cinquante moutons des sept ou huit petits éleveurs du village pour les mener à pâture sur les chaumes et parfois sur les luzernes. Il rentrait avant la nuit. Après l'agnelage, les brebis partaient sans les agneaux et au

retour du troupeau, les petits courraient partout dans les rues en allant au-devant de leur mère, bêlant à qui mieux-mieux.

La vaine pâture amena quelques querelles dans le village entre ceux qui possédaient des moutons et ceux qui n'en avaient pas, ceux-là étant souvent en mauvais terme avec le berger. Tout le monde tirait en théorie bénéfice du passage des moutons : les mauvaises herbes étaient mangées et le terrain quelque peu fumé. Mais le berger laissait parfois ses animaux brouter les luzernes en fin de saison. Or, une luzerne pâturée à ras supporte mal le gel et ne peut plus faire suffisamment de réserves pour l'hiver, ce qui diminue son rendement et sa durée de vie : six à sept ans habituellement. Le droit de vaine pâture, bien qu'aboli en 1888 était encore vivace en 1954. Quelques parcs étaient déjà clôturés à cette époque mais des gens allaient les ouvrir pour y faire paître les animaux une fois les regains engrangés. Elle disparut quand les parcs furent presque tous clôturés.

Monsieur Haff fut le premier occupant de la maison du Syndicat Ovin. René Welsh, dont le père était lui-même berger, lui succéda. Joseph Gross remplaça René Welsch quand ce dernier fut prisonnier de guerre de 1940 à 1945. Il y eu ensuite Gaston Compagnon jusqu'à la cessation de l'activité survenue vers 1966 ou 1967. La maison fut alors vendue à un particulier en 1970.

Autour du paillasson

Le droit d'affouage permet à chaque famille de se fournir en bois de chauffage dans la forêt communale. Mais les affouagistes étaient autrefois également chargés d'abattre les arbres du quart en réserve dont les grumes étaient vendues en bois d'œuvre au profit de la caisse communale. Abattre un gros arbre était aussi festif que tuer le cochon ! On buvait la goutte avant et après, car une fois l'amorçage fait à la hache, il fallait tirer le passepartout pendant une heure et demie pour jeter-bas un hêtre d'un mètre vingt de diamètre. Pour former un bon couple de scieurs, il fallait bien aller ensemble en force et coordination et bien s'entendre à titre personnel.

À midi, tout le monde se retrouvait autour du paillasson, la cabane dressée à cette occasion car on partait de bon matin pour ne revenir qu'à la nuit tombante. Pour le réaliser, on commençait par assembler à terre un cadre d'environ deux mètres cinquante de largeur et de trois mètres cinquante de hauteur, fait de quatre perches auquel on attachait des lattis improvisés en branches plus ou moins rectilignes. Ceux-ci permettaient la pose de couches de paille partiellement superposées et de réaliser ainsi un panneau de chaume étanche. Il était posé à l'avant sur deux fourches en noisetier inclinées, faisant appui au sol sur l'arrière et orienté selon la direction du vent. Parfois un côté exposé aux intempéries était bardé avec du chaume. La tôle ondulée fut également utilisée pour remplacer le chaume. Le feu était fait devant ou à côté. À onze heures, on mettait les patates dans la braise puis, juste avant de manger, le lard ou les harengs posés sur un grill à trépied.

Le 12 août 1850, compte tenu du très mauvais état de la tranchée du Talison, chemin servant à l'exploitation des bois communaux, le conseil municipal fut d'avis que chaque affouagiste soit tenu à déposer un mètre-cube de pierres sur le dit chemin. En février 1902, la disette de paille contraignit les habitants au ramassage des feuilles mortes dans les bois communaux.

Journaliers

Chaque ferme avait un journalier ou un ouvrier à plein temps. La ferme des Rousselot possédait trente vaches laitières vers 1955-1960 que quatre ou cinq femmes de Nicey trayaient matin et soir : Paulette Varin, la mère Fabert…. Jules Morin y était charretier à plein temps et menait les attelages à quatre chevaux. Son frère Paul s'occupait des soins aux bêtes.

Au 19ème siècle et parfois plus tardivement, les conditions de vie des journaliers furent souvent déplorables : un lit-placard ou une pauvre masure comme seul recoin d'intimité, des horaires épuisants, une paye dérisoire…Les maîtres distillaient de la prune, précieusement mise en réserve, et du mauvais grain pour les journaliers ; on faisait le café mais on repassait le marc pour les ouvriers et « Madame » faisait casser ses chaussures neuves par la bonne !

Rémouleurs et marchands de dentelle

Aux 18ème et 19ème siècles, beaucoup d'habitants de Nicey travaillaient à l'extérieur du village, certains pendant l'hiver et d'autres en permanence : savetiers, rétameurs, rémouleurs… qui s'en allaient parfois jusqu'en Bourgogne ou en Suisse. Il y a d'ailleurs l'acte de décès rédigé en néerlandais du dénommé Rémy Burdusse dans le registre de 1811 : il était rémouleur itinérant, habitait Nicey et décéda en Hollande pendant sa tournée annuelle où il fut inhumé.
François Toussaint, l'arrière-arrière-grand-père de Marie Toussaint, est mort à Paris dans l'actuel 11ème Arrondissement, également vers 1811. Lui était savetier. Originaire de Belrain, il s'était marié à Nicey en 1790 avec une fille de Longchamps.

Deux catégories professionnelles se sont enrichies : les rouliers, voituriers qui assuraient le transport de marchandises, et les marchands de dentelle qui faisaient travailler des paysannes et regroupaient leur production pour la revendre en ville.

Activités artisanales et commerciales au village

Les artisans et commerçants de Nicey se décomptaient ainsi, d'après l'Annuaire de la Meuse de A. Grandveau, publié en 1912, et alors qu'il y avait cent quatre-vingt-dix-neuf habitants : un médecin, un pharmacien, deux maréchaux ferrant, un sellier, deux menuisiers, un tonnelier, deux cordonniers, un perruquier, deux tailleurs, un tisserand, un vendeur de tissu, cinq couturières, une repasseuse, un commissionnaire en vins, un marchand de vin en gros, un aubergiste et buraliste, six agriculteurs propriétaires, quatre notables et rentiers. Deux boulangers exerçaient vers 1900, ainsi qu'un coiffeur-barbier et un greffier. Le coiffeur-barbier cessa son activité en 1910 et le marchand de tissu en 1940. Il y avait aussi un cordonnier tenant boutique Grande-Rue, qui a pris sa retraite en 1960.

Avant 1914 il y avait un café-épicerie à Latte qui s'implanta ensuite Grande-Rue. À part une brève interruption, il y a toujours eu une épicerie à Nicey depuis au moins le début du 20ème siècle : Marie Lallemand, le Père Clément, les Brissé père et fils vers 1940 ou les filles Puny, arrivées en 1995. Le café-épicerie était à sa place actuelle en 1930. Il est aujourd'hui propriété de la communauté de communes. Lahcen Choukri, originaire du Maroc et Marina son épouse, venue de Bretagne tiennent la gérance.

Avant la guerre, de nombreuses maisons possédaient encore leur four à pain mais l'habitude était déjà prise d'acheter le pain au boulanger. Vers 1930, il y avait deux boulangers installés à Nicey, non loin du pont sur l'Aire. Le premier, Monsieur Gelly, avait ouvert boutique deux maisons en dessous de l'épicerie et travaillait avec un pétrin électrique très bruyant. Le second, Monsieur Belloy, officiait dans une ancienne remise du moulin. Il pétrissait à la main et avait beaucoup d'adeptes. Alors qu'il était à la retraite, il reprit du service quand son collègue fut évacué en juin 1940 et il continua encore à

pétrir quand Monsieur Gelly rentra, puis quelques années encore après la Libération. Aujourd'hui, c'est une camionnette de la boulangerie de Pierrefitte qui approvisionne le village.
Entre 1927 et 1950, Joseph Vornetti et son fils Albert faisaient office de « coquetiers » ou « coquassiers » à Nicey et dans trente à quarante villages à la ronde : ils achetaient poules lapins et œufs pour les revendre au marché de Bar-le-Duc et à un grossiste d'Hayange. Joseph entretenait une basse-cour autour de sa belle maison en sortie de la rue de Bénèle, appréciant particulièrement les lapins dits Géants blancs de Bouscat, race créée en début du siècle, qui conjugue chair fine et belle fourrure. Sous l'Occupation, il utilisa une voiture à gazogène pour ses déplacements, qu'il devait fréquemment démarrer en se faisant tracter par les chevaux du voisin !

À l'entrée du pont, au bord de la rivière, une grange tenait lieu de tannerie qui avait déjà disparu depuis longtemps en 1930. À son emplacement s'établissaient les rétameurs de passage qui rénovaient les couverts en étain ou posaient des pièces aux bassines trouées ainsi que les distillateurs itinérants qui y installaient leur alambic. Maintenant, on met au rebut les vieilles casseroles et on porte les fruits à distiller à Longchamps.

Avant les coopératives, ce sont les maquignons qui achetaient ou vendaient chevaux, bovins et moutons. Ils venaient parfois de loin, par exemple de Créange, en Moselle. Un venait de Rambercourt, un autre de Vigneulles et un de Saint-Mihiel.

La fabrication, par quelques femmes du village, de couvertures piquées, couche de laine prise entre deux épaisseurs de tissu, perdura jusqu'aux années cinquante. La femme du meunier-boulanger était habile dans cet art qu'elle cessa en 1945.

5ème partie - Vivre à Nicey

Curé contre vicaire

Après la Guerre de Trente-Ans, Pierrefitte étant fortement dépeuplé, le curé de Nicey est également devenu celui de Pierrefitte, tandis que celui de Pierrefitte était réduit au statut de vicaire du premier, c'est-à-dire prêtre assistant du curé et payé par lui, qui empochait la dîme. Il ne fallut donc pas s'étonner que la mauvaise entente règne entre eux !

Le curé Bernard, venu d'Alsace et ancien missionnaire, quitta la paroisse en 1912 pour raisons de santé et ne fut pas remplacé car un nouveau curé, l'abbé Lhoste, venait d'être nommé à Pierrefitte, déclara qu'il lui fallait également la paroisse de Nicey pour pouvoir vivre décemment, car à Nicey, les paroissiens donnaient bien plus qu'à Pierrefitte ! C'est ainsi qu'il n'y eu plus de curé à Nicey. Il est vrai que cet événement eut lieu sept ans après la loi de séparation des Églises et de l'État qui mit fin au Concordat de 1801, réduisant ainsi les revenus des curés à la générosité de leurs paroissiens.

Couples irréguliers ou déplacés

D'après un bulletin paroissial de 1937, il y aurait eu à Nicey au 19ème siècle beaucoup de couples non mariés, dits « irréguliers ». Le divorce permis par la Révolution, la perte de repères religieux et des questions financières expliqueraient ce fait, auquel les notables du lieu semblaient échapper, mais dont certains formaient, selon la rumeur, des couples qui « se déplaçaient », c'est-à-dire dont un des conjoints était infidèle.

Relations villageoises et inter villageoises

Eugène Hennequin (1888-1973), ne parlait déjà plus patois, alors qu'il était encore d'usage courant chez les habitants de Longchamps et de Rambluzin. Quelques expressions meusiennes ou lorraines sont restées en usage plus ou moins longtemps : i'n vinrem anœil : il ne viendra pas aujourd'hui ; tune far rin : tu ne fais rien ; i nomé bi : il n'est pas beau ; c'est clarteux : c'est lumineux, la cabourotte : petite fenêtre…

L'information municipale s'adressant à la population : coupures d'eau, inscription aux affouages, passage d'une course cycliste… était communiquée dans le village par l'appariteur municipal. Il précédait l'annonce d'un roulement de tambour. Cette charge incomba au Père Mangin, le premier appariteur, puis à Charles Gross, à Lucien Clément, qui était en même temps cordonnier et cantonnier municipal, et enfin à Marie Compagnon. Le tambour est conservé en mairie.

Il y avait une bonne entente entre les trois quartiers, qui règne encore. Mais jusqu'en 1914, les relations furent tendues entre les « Chats crevés » de Nicey, les « Bourriques » de Pierrefitte, encore appelées les « Haut-la-Queue » et les « Okas » (oies) de Longchamps. Les surnoms peu flatteurs dépassaient d'ailleurs le cadre cantonal : les habitants de la Woëvre, plaine argileuse couverte d'étangs au pied des Côtes de Meuse, étaient ici parfois surnommés les « Pue-la-vase » !

Fête de la Saint-Nicolas

Saint Nicolas est le deuxième patron de Nicey mais sa fête était la plus importante du village. Le 6 décembre, les enfants n'allaient pas à l'école, on festoyait nombreux à table et un bal était donné. Une gravure encadrée du saint passait d'une maison à une autre qui la conservait jusqu'à la Saint-Nicolas suivante. Le dernier à l'avoir eue fut Jean Maury. La journée de la Nativité était moins festive à cause des travaux des champs de septembre. Il y avait quand même un petit bal.

La Saint-Nicolas est aussi la fête des garçons. Ceux qui avaient vingt ans cette année-là achetaient un bouquet de fleurs artificielles enrubanné de bleu, blanc, rouge puis faisaient le tour du village la veille de la fête. Ils vous coupaient un petit bout du ruban de l'année passée et vous leur donniez la pièce qui allait servir à payer la messe et le bal du lendemain. En soirée, ils descendaient le « vieux » saint Nicolas placé au fond de l'église, car il y a deux statues du saint dans l'église, et le plaçaient dans l'allée centrale. Ils posaient devant lui le bouquet de l'année précédente et le bouquet neuf sur l'autel. La tradition a perduré jusqu'en 1940. Renée Muller détient encore un morceau de ruban.

Avant 1935, les Catherine fêtaient leur sainte patronne en allant souper ensemble dans l'une ou l'autre maison du village, et qui changeait chaque année.

Processions

Des processions avaient lieu pour la Fête-Dieu et la fête de la Vierge, qui ont cessé vers 1970. Pour la Fête-Dieu, trois reposoirs étaient installés sous des porches de granges avec tables, branchages et bouquets. Après les vêpres, le prêtre portait l'ostensoir dans les rues. Quatre hommes encadraient le religieux, tenant chacun un des piquets du dais sous lequel il s'abritait. La procession s'arrêtait devant chaque reposoir et les participants chantaient. Pour la Fête de Marie, de petites tables couvertes d'une nappe blanche étaient dressées dans les rues et sur lesquelles on posait une statuette de la Vierge. Les fillettes du village venaient défiler avec un petit panier rectangulaire, habillé de blanc par leur maman et rempli de pétales de fleurs qu'elles jetaient par pincées sur les statuettes croisées par le cortège.

Pain béni et pain sacré

Chaque dimanche et à tour de rôle, une famille du village offrait une petite miche ou une couronne de pain à l'église. Pour la fête de la Nativité, c'était de la brioche. Des fillettes, pour qui cette action était un grand événement, portaient le pain jusqu'à l'autel où le curé le bénissait. Puis le chantre, Émile Magron, l'emmenait dans la sacristie pour le rompre en petits morceaux qu'il partageait en deux « paniettes ». Certains soutenaient qu'il s'en gardait cependant une bonne tranche afin de la remporter chez lui…. Des garçons portaient les corbeilles devant tous les fidèles afin qu'ils se servent.

Un jour quelqu'un a dit non quand vint son tour et peu après, tout le monde fit pareil. Mais béni ou non, le pain resta sacré auprès des anciens. D'abord parce cela leur avait été tellement dit et répété que certains ne pourraient jamais jeter un crouton de pain, sinon aux oiseaux ! Ensuite parce que durant la seconde guerre mondiale, il leur fallait parfois manger du pain de maïs dur comme la table. Et même si les habitants de Nicey n'ont pas eu trop à se plaindre grâce au moulin de Pierrefitte : ils y emmenaient des sacs de blé et on leur rendait l'équivalent en farine moins le coût du travail, le pain est resté une denrée rare pendant tout le conflit. C'était la soupe aux légumes de jardin et au lard qui était alors le principal aliment, parfois des trois repas journaliers.

Messes de dévotion

Jadis, des messes de dévotion avaient lieu pour obtenir la protection des saints évoqués à l'occasion de leur fête. L'agenda d'un curé officiant à Nicey au 18ème siècle est ainsi établi :
- Le 3 janvier en l'honneur de saint Antoine, pour être préservé du feu.
- Le 3 février en l'honneur de sainte Blaise, pour la préservation du bétail.
- À la Saint-Isidore en avril, pour le bon déroulement des labours.
- Le 25 juin, en l'honneur de saint Eloy, pour la « conservation des bêtes de charrue ».
- Le 30 juillet, en l'honneur de saint Abdon* et saint Sennen, pour être préservé de la grêle.
- Le 16 août, en l'honneur de saint Roch, contre la peste.
- Le 3 novembre, en l'honneur de saint Hubert, pour être préservé des chiens enragés.
- Le 4 décembre, en l'honneur de sainte Barbe, pour être préservé de la mort subite.

* Une statue de saint Abdon est conservée à l'église de Fresnes-au-Mont.

Quand sonnait le glas

En principe, la tradition voulait qu'on prévienne les habitants quand quelqu'un était à l'agonie et que l'on sonne le glas alors même que parfois, la personne en question était encore vivante et peut-être consciente ! Cet usage est tombé en désuétude vers 1920-1930 mais à Nicey, on entendit encore longtemps cette petite cloche bridée s'activer à son sinistre rituel. Il sonnait d'abord à l'annonce du décès puis aux trois Angélus journaliers : matin, après midi et soir et ce, jusqu'à l'enterrement. La messe de funérailles était annoncée par un premier coup de glas, puis par un coup de grosse cloche et à nouveau par le glas. Ensuite, on allait faire la levée du corps au domicile du défunt pour le mener à l'église tandis que le glas sonnait durant tout le trajet. Pendant la messe, il sonnait encore pendant le *deisire*, l'*absoute* et le *literame* puis accompagnait encore le cortège jusqu'à la fosse. Pour un enfant, c'était très impressionnant, poignant et lugubre, surtout quand le défunt était lui-même un jeune du village. Émile Magron officiait à la corde. Il finissait sa tâche en regardant par la fenêtre donnant sur le cimetière pour savoir où en était la cérémonie.

Les cordons du poêle et le repas d'obit

Une ancienne racontait que lors du décès de René Gunepin, le lit mortuaire fut décoré avec du lierre, symbole d'éternité et qu'une pièce fut glissée dans la main du mort*.

Huit personnes participaient au déplacement du cercueil : les quatre porteurs, souvent des jeunes du village, et quatre proches du mort, parents ou amis, qui tenaient chacun un cordon du poêle, draperie recouvrant le cercueil et tirant son nom du latin pellis : vêtement couvrant. Les repas d'enterrement se tenaient habituellement au café du village pendant lesquels l'ambiance était sinistre mais qui finissaient presque immanquablement en partie de fou-rire compensatoire. On mangeait toujours du pot-au-feu, ou parfois du lapin, suivi d'une salade de fruits avec des petits-beurre. Ce repas d'obit, terme venu du latin signifiant littéralement « s'en aller les pieds devant », se clôturait par la « goutte » et le *De profundis*. Une fois cependant, vers la fin du 19ème, au terme du repas d'obit d'Etienne Mansuy, auteur du tableau accroché au-dessus du confessionnal, les participants voulant réciter *le De profundis*, sa veuve Louise, née Lamorlette, s'est levée en disant « Non, il était libre-penseur ! ». Il faut dire que c'était un oncle « du » Léon Mansuy, celui qui voulait se faire enterrer debout ** !

*Selon P Mertens
**Selon C Rambault

Autres traditions du village

- Le premier mai, on glissait des branches dans les chanlattes des jeunes filles à marier : sapin pour celles qui n'étaient pas « sérieuses » ou qui ne plaisaient pas aux garçons ; bouleau pour les autres !

- Chaque fois qu'un cochon était tué, l'instituteur et le curé avaient droit à la « charbonnière », composée de boudin, de quelques grillades et de tranches de lard.

-La partie de belotte était de mise le dimanche au sortir de la grand'messe.

- Les réunions de chasse se tenaient au café du village, la loge de Nicey étant récente. Souvent le ton montait à propos des exploits de la journée ou de celui qui avait mal visé ou bien, quand il fallait se partager les morceaux !

Et d'après Marie Toussaint :
- Autrefois, quand une femme venait d'accoucher, elle ne devait pas sortir de chez elle avant le baptême de son enfant ou seulement à la suite d'une cérémonie de purification appelée « les relevailles » car l'accouchement, étant lié à la sexualité, était considéré comme impur. Pour contourner ce principe, la jeune maman sortait avec une tuile de son toit sur la tête !

Renée Muller confirme cette croyance en l'impureté de la naissance. Les parents ne pouvaient assister au baptême. Celui-ci devait avoir lieu dans les trois semaines suivant la naissance, sous peine que les cloches ne sonnent pas à la fin de la cérémonie. Vers 1930, quand la mère de Renée Muller est décédée alors qu'elle venait de donner naissance à un enfant, le curé refusa d'entrer dans la maison de la défunte, l'enfant n'étant pas encore baptisé.

- Le Vendredi-saint, on mettait des œufs dans l'armoire qu'on y laissait toute l'année car ils protégeaient de l'incendie. Les œufs mis en conserve pour la consommation hivernale étaient prélevés parmi ceux pondus entre les deux Notre-Dame, l'Assomption, le 15 août et la Nativité, le 8 septembre. À cette période les coqs seraient inactifs et les œufs dépourvus de germe se conserveraient ainsi bien mieux.

6ème partie -Nicey pendant les deux guerres mondiales

Un village d'arrière front

Nicey n'a pas été détruit en 14-18 malgré sa proximité avec les champs de bataille de Vaux-Marie et du Saillant de Saint-Mihiel. Mais il a connu une activité militaire de village d'arrière-front. En témoignent encore le remblai et des levées de terre, vestiges de la voie ferrée à voie étroite construite en 1917 par des Annamites, en rails posés sur des traverses en métal. Elle assurait la jonction entre Pierrefitte* et la ligne Paris-Strasbourg qu'elle rejoignait à l'est de Bar-le-Duc. À Nicey, la ligne suivait un quai de débarquement long de huit cents mètres, qu'on devine encore, destiné à l'acheminement de matériel et de foin vers le front ainsi qu'au regroupement et à l'évacuation de blessés vers des établissements adaptés à leur pathologie. Un camp d'entraînement fut établi en forêt au lieu-dit La Jurisson**.
Huit hommes du village ont été tués au front et reposent au Cimetière national de Douaumont.

* De Pierrefitte partait un tronçon de voie civile, mis en service en 1911, qui ralliait en douze kilomètres la ligne appelée le Varinot, surnommée « La Voie ferrée sacrée » à la suite de son importance prise lors des batailles de Verdun puis des offensives du Saillant de Saint-Mihiel et d'Argonne (Voir chapitre correspondant et cartographie dans le Guide de découverte de Pierrefitte).

** Selon des cartes du front, propriété de Camille Tridon.

Le village pendant la Seconde guerre mondiale

Pendant hiver 1939-1940, des soldats du 24ème Régiment d'infanterie coloniale, du 4ème Régiment d'artillerie et du 5ème Régiment d'infanterie ont successivement cantonné au village avant de monter au front. Deux granges de la Grande Rue* furent réquisitionnées pour abriter leur cavalerie, ainsi qu'un verger pour y établir des « feuillées ».

Le 13 mai 1940, un avion français d'observation, appartenant au Groupe d'aviation 1/52, s'est écrasé dans un arbre d'une prairie de Nicey, après avoir été abattu par la chasse allemande. Un enfant de Pierrefitte fut témoin de la scène**. Un monument commémore le sacrifice des trois aviateurs au lieu même de la tragédie. Ceux-ci furent inhumés dans le nouveau cimetière de Nicey. Le père du pilote était Victor Denain, qui fut Ministre de l'air et très habile pilote lui-même. Victor Denain assista aux funérailles aux côtés de son autre fils, Jean, lui-même sergent-chef pilote. Celui-ci fut abattu quelques jours plus tard au-dessus des Ardennes, le 25 mai 1940, et son corps ramené à Nicey pour y être enseveli le 6 juin, à côté de son frère.

Le 12 juin 1940, tous les habitants partirent en exode. Le 16 juin, il y eut un violent accrochage dans le village et aux alentours entre des soldats français et l'avant-garde allemande dont témoignèrent des trous de bombes aperçus au retour d'exode, ainsi que des traces d'impacts de munitions. Les premiers auraient tenté de retarder la seconde en bombardant le pont sur l'Aire. Celui-ci n'a pas été touché mais des obus ont incendié une grosse maison autrefois établie en face du café-épicerie, ainsi qu'une écurie mitoyenne. Une bombe, peut-être lâchée d'un avion, troua la toiture de la maison faisant angle avec la Grande-Rue et la route de Pierrefitte. Elle ne fut pas réparée une fois les dommages de guerre versés et finit démolie.
Quatre soldats français furent tués au cours de cet engagement. Deux d'entre eux, appartenant pour un au 132ème Régiment d'infanterie et pour l'autre au 129ème Régiment d'infanterie furent sommairement enterrés par leur camarade dans un champ en bordure du chemin de Pierrefitte, en même temps qu'un sous-lieutenant du 6ème Régiment d'infanterie coloniale, qui avait été tué la veille en combattant avec eux aux Islettes, et dont ils avaient emmené le corps.

Peu après, les habitants de Nicey leur donnèrent une plus digne sépulture au nouveau cimetière, à côté des quatre aviateurs. Les deux autres soldats français tués ce 16 juin avaient été enterrés ensemble au bord de la route de Villotte. Ils ne furent exhumés qu'en février 1941 pour être inhumés au cimetière de Nicey. Au total, ce furent donc neuf soldats qui furent inhumés au cimetière communal entre 1940 et 1941. Tout le village leur rendit un solennel hommage. Excepté un des aviateurs, ils furent exhumés à nouveau, pour deux d'entre eux en février 1948, afin d'être rendus à la famille.

Au retour des habitants, autour du 20 juin, le village était occupé et la kommandantur établie au « château » des Lefer. Chaque soir, une patrouille faisait une ronde dans les rues. Cependant, même en temps de guerre, il faut bien que jeunesse se passe. Deux bals furent donc donnés pendant cette triste période et deux fois les danseurs durent se sauver avant que les gendarmes ne les attrapent ! Sous l'Occupation, les adolescents du village purent cependant se réunir chez les Maury ou chez d'autres familles pour confectionner des tartes et les manger ensemble.

En 1944 et 1945, les troupes américaines établirent un dépôt de carburant à un kilomètre à l'est du village, au lieu-dit Haut de Grèves, en bordure de la D 121 b. Le déchargement des fûts s'effectuait souvent en faisant reculer le plus vite possible les camions GMC, puis en les freinant brusquement ! Pendant longtemps les sources de La Proie y gagnèrent un goût prononcé d'essence***.

Le retour des treize prisonniers de guerre marqua de nombreux enfants qui avaient grandi sans voir leur père pendant trois à cinq ans, et que certains découvrirent à cette occasion.

*Écurie de Denis Mansuy et grange ouverte à droite en montant la rue, presque en haut.
**Son témoignage est restitué dans le Guide de découverte de Pierrefitte. Un habitant de Nicey détient des débris de l'avion.
*** D'après Claude Rousselot.

L'Exode raconté par Renée Muller

Comme ceux des villages voisins, tous les habitants de Nicey, sauf un couple, ont obéi aux injonctions du maire nous pressant de quitter le village dans l'urgence, tandis que lui restait. Nous avons décidé de partir en trois familles, les affaires regroupées sur deux charriots attelés chacun à deux chevaux, et en emmenant une vache pour le lait des enfants. Nous avons lâché en liberté les autres animaux de la ferme et marché vers le sud-est pour fuir l'avancée ennemie. D'autres familles sont parties vers Ligny-en-Barrois.

Nous avons calmé notre faim en mangeant des fraises dans les jardins de villages désertés que nous traversions. Entre Bourmont et Saint-Thiebault, villages de Haute-Marne, il y a une forte rampe à gravir. Nous avons donc attelé les quatre chevaux au chariot de tête et laissé le second en bas de pente avec son chargement et la vache attachée par un licol. Quand nous sommes redescendus avec les chevaux pour les atteler à l'autre charriot, nous l'avons retrouvé en travers de route. Des soldats français en repli l'avaient ainsi positionné avant de casser ses rayons de roues pour l'immobiliser. Pourtant, nous savions tous que les Allemands progressaient avec des chars d'assaut ! Ils avaient auparavant lâché la vache, que nous n'avons pas retrouvée. L'agressif lieutenant responsable des faits, s'est copieusement fait enguirlander par les deux anciens Poilus de notre groupe ! Nous avons pu heureusement nous procurer un vieux chariot à flèche en remplacement de notre grand chariot à brancards, devenu irréparable, mais nous avons dû abandonner des affaires sur place.

En arrivant dans les Vosges, une femme enceinte a perdu les eaux et une autre femme du convoi, qui avait souvent assisté des membres de sa famille, a procédé à l'accouchement dans une maison forestière de Relanges* dont les habitants ont très aimablement mis une chambre à notre disposition. Le petit Roland y est né en ce 18 juin 1940 ! Peu après, les hommes descendirent à Darney et s'aperçurent que l'armée allemande nous avait dépassés. Nous avons donc pris la route du retour, sinon la jeune maman et son nouveau-né qui conservèrent la chambre pendant huit jours avant d'être

ramenés à Nicey en automobile. Au terme de ces dix jours d'exode, nous avons aperçu de nombreux cadavres de vaches avec le ventre gonflé tout autour du village, mais nous avons pu récupérer une partie de nos animaux errants : poules cochons, bétail. Quelques temps plus tard, nous avons été prévenus par le maire de Bourmont qu'il était en possession de nos affaires, ainsi que de la vache. Des papiers à notre adresse figuraient sans doute dans les affaires abandonnées suite à l'incident ; quant à notre animal, il l'avait identifié comme nous appartenant probablement à cause de sa robe noire et blanche car les vaches pie étaient inconnues dans son canton ! Nous sommes allés les chercher en auto tirant une bétaillère.

* Soit environ cent cinquante kilomètres franchis.

Frontaliers réfugiés

À la déclaration de guerre de 1939, des frontaliers de Lorraine sont venus se réfugier au village jusqu'à la libération de 1944. Il y eu au moins six familles hébergées qui louèrent des maisons ou des chambres à des habitants. Ainsi, au nouveau presbytère, une famille venant de la Moselle frontalière logea au premier étage. Le mari qui avait été intégré de force à l'armée allemande les rejoignit après sa désertion vers 1942-1943 et resta caché, les occupants du rez-de-chaussée l'ayant équipé en vêtements civils.

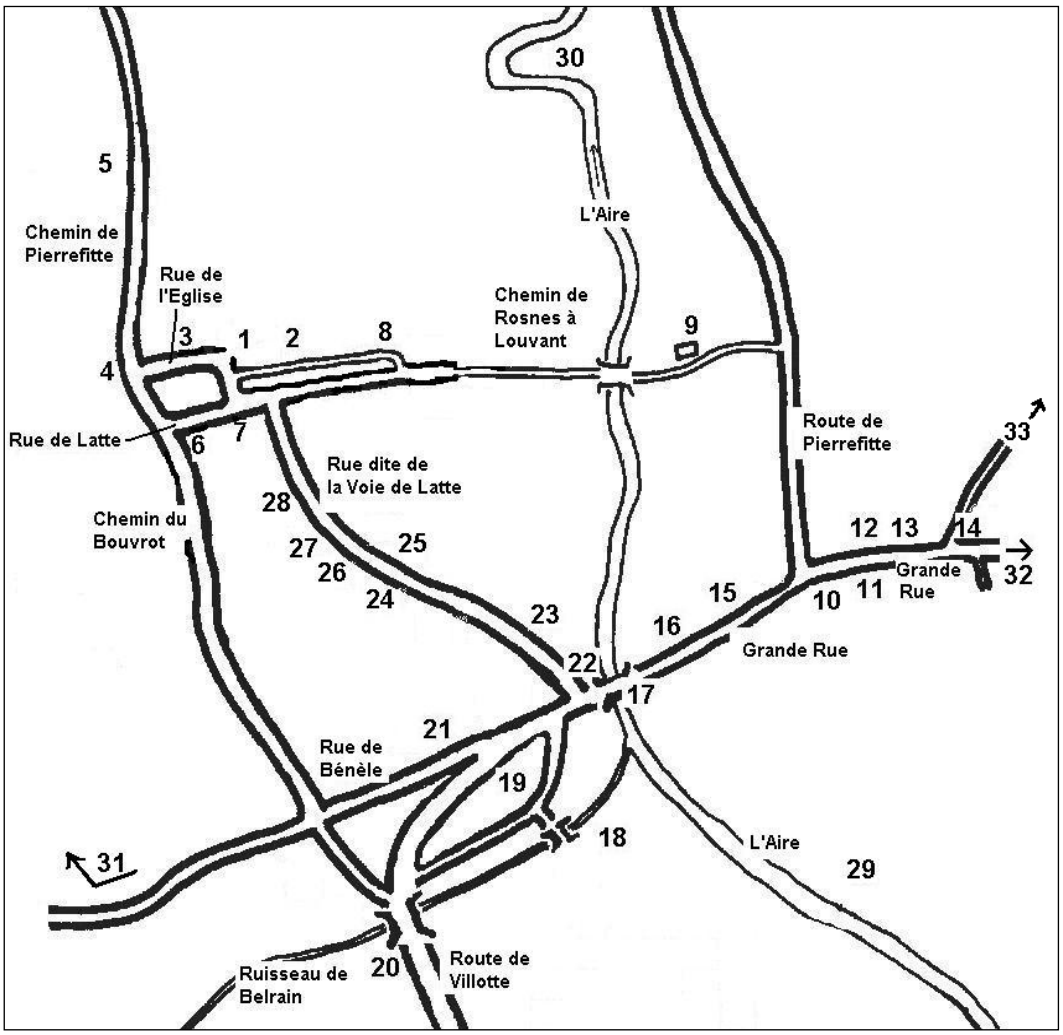
Cousins des villes et petits parisiens aux champs

En 1942 et 1943, la Croix-Rouge française s'est occupée d'enfants dont les pères ou mères se retrouvaient seuls avec plusieurs enfants à charge, en ces temps de rationnement alimentaire, de pénurie d'énergie et de risques de bombardements plus élevés en ville qu'en zones rurales. Elle proposait donc une rétribution à des habitants des campagnes contre la prise en charge d'un enfant. C'est ainsi que Christian Rambault, alors âgé de sept ans, et sa sœur de quinze ans sont arrivés à Nicey. Dans le village, il y eut d'autres enfants des villes placés en long séjour, tels les deux enfants d'un veuf qui furent accueillis chacun dans des familles vivant à quelques maisons l'une de l'autre. En fait, il y eut des enfants placés chez presque tout le monde*, sinon la famille Hennequin qui accueillait déjà quatre de leurs petits-enfants venus de Nancy et qui restèrent chez leur grand-mère pendant toute la guerre.

* Autre motivation évoquée : sous l'Occupation, les familles regroupant trois enfants au moins se voyaient reconnaître le « Droit au cochon », leur permettant d'élever un porc sans risquer sa réquisition.

7ème partie-Promenade dans le village

L'itinéraire proposé, long de trois kilomètres, permet la découverte des trois quartiers du village et du lavoir. Il commence devant l'église. Vous pouvez également personnaliser votre parcours avec le plan de repérage qui fait suite. Nous vous souhaitons une agréable promenade.



1- Église de La Nativité-de-la-Vierge
2- Ancien cimetière
3- Maison de propriétaire
4- Christ janséniste
5- Nouveau cimetière
6- Bouvrot
7- École Sainte-Anne
8- Anciens corps de ferme
9- Lavoir à impluvium
10- Maison de fermier
11- Maison du Saint-Sacrement
12- Ferme du 17ème
13- Maison de cultivateur
14- Croix de mission
15 -Café-épicerie
16- Fondation de batteuse
17- Vue sur l'Aire
18- La Cour
19- Skin
20- Croix de mission
21- Ancien café
22- Margelle de puits
23- Mairie
24- Maison de commerçant
25- Maison de petit propriétaire
26- Maison dite « Château »
27- Maison dite « des Lamorlette »
28- Ancien presbytère
29- Tombe de Léon Mansuy
30- Moss Garden sur Aire (Jardin japonais)
31- Monument des aviateurs français
32- Croix Camonin
33- Puits dit « des Templiers »

Poste 1 : Église de La Nativité-de-la-Vierge

L'Église de La Nativité-de-la-Vierge comprend trois travées, de grandes fenêtres en ogive et un clocher massif s'élevant au-dessus du transept. La sacristie est mitoyenne. Elle s'élève sur un promontoire, probablement à l'emplacement d'une ancienne place forte. Un mur de soutènement délimite sur deux côtés l'ancien cimetière. Autrefois, des maisons mitoyennes s'y appuyaient.

Deux marronniers furent plantés vers 1840 de part et d'autre du portillon du cimetière et qui devinrent en vieillissant la seconde parure du lieu. Leur abattage, survenu vers l'an 2000, ne se fit donc pas sans pincements de cœur mais on s'aperçut alors que des racines filaient jusqu'au chœur en déplaçant des pierres. D'autre part, on remit ainsi en évidence la statue et le portail de l'église. Celui-ci est orné d'un ostensoir stylisé. Cet emblème a sans doute été sculpté à la demande de la Compagnie du Saint-sacrement, confirmant ainsi son importance locale parmi les hommes du village.

Pour visiter l'intérieur, se faire ouvrir la porte par Monique Renaudin, habitant au n°4, rue de l'Église.

L'église a été construite à une période située entre la fin du 14ème et la première moitié du 15ème siècle, voire fin 15ème en tenant compte du décalage souvent constaté entre l'architecture des églises et celle des cathédrales. Des éléments témoignent d'une transition entre roman et gothique : les arcs de la voûte sont résolument gothiques mais au fond du chœur, deux têtes de chaque côté du vitrail du fond semblent être des chapiteaux de colonnes romanes, presque identiques à celles de l'église de Nettancourt. Elle a été remaniée et restaurée vers 1747 : portail, stalles et chœur. Il n'est pas fait mention d'un incendie pour expliquer l'origine du mauvais état de l'édifice à cette époque. Mais une petite tache noirâtre sur la Vierge du portail a été identifiée comme une trace de brûlure, statue datée du 15ème dont on trouvera un exemplaire très ressemblant mais en plus grand dans l'église de Ville-devant-Belrain. Toute la première travée comprend des caissons au plafond. Des arcs ont été supprimés, le portail a été renforcé : on voit encore les amorces des anciennes voûtes qui menaçaient ruine. Il est donc raisonnable d'émettre l'hypothèse que Sébastien Cherrier, le curé du moment, avait des relations et donc, des sources de financement conséquentes !
Sébastien Cherrier, est relié à la « grande histoire ». Il a quitté sa cure de Nicey en 1754 pour devenir précepteur des enfants du marquis Chaumont de la Galaizière qui était alors premier ministre de Stanislas, officieusement espion de Louis XV auprès de Stanislas et détesté des Lorrains et gens du Barrois, car chargé d'introduire l'administration française dans ces provinces et abusant fortement de son droit de corvée. Dans la Vie de l'abbé Grégoire, il est question de Sébastien Cherrier qui lui aurait enseigné le latin à Vého en Meurthe-et-Moselle. Il fut remplacé par l'abbé Pierre Gilles jusqu'à la Révolution.
Autre éléments remarquables :
- L'autel est en pierre couverte de plaques de marbre mais on voit en arrière, sur chaque côté de la pierre non recouverte, la forme de deux croix de consécration. Celles-ci furent enduites d'huile lors de la consécration de l'autel après que des reliques aient été scellées dans une niche creusée dans la pierre. Cela signifie que l'autel avait déjà été consacré avant la pose des plaques de marbre. Pourtant, une croix-reliquaire a été installée sur l'autel. Par conséquent, on a remanié cet autel, considéré qu'il était nouveau et consacré comme tel. Sous les plaques de marbre posées en 1747 se trouve donc un autel primitif beaucoup plus ancien.

- En regardant à gauche de l'autel, visible seulement à l'extérieur du cimetière, il y a une petite ogive cimentée dans le mur du chœur, probablement un oculus, ouverture derrière laquelle on plaçait le saint-sacrement et une lumière, cet élément apparaissant vers le 9ème ou 10ème siècle et restant par la suite assez fréquent en Lorraine et Barrois. Dans le mur du chœur, on remarque également une sorte de placard dont l'usage reste ignoré à ce jour.

- Il y a dans l'église deux plaques funéraires, une devant l'autel de la Sainte-Vierge, partiellement lisible : « …qui décéda de ce monde en 1709. », En bas de l'escalier d'accès au clocher, une pierre carrée dévoile, moyennant un bon éclairage : « Ci-git honorable et discrète personne Michel Catta qui décéda de ce monde l'an 1619 »

- La croix du Christ placé dans le chœur est plantée dans un tronc d'arbre. De facture naïve, il date probablement du début du 15ème et a été restauré. À voir également, une statue du 17ème de saint Nicolas, une statue de la Vierge du 18ème, un autel collatéral daté de 1897 et au-dessus du confessionnal, un tableau sans finesse représentant la Samaritaine, peint à la fin du 19ème par Etienne Mansuy, habitant du village.

- Les cloches furent fondues en 1863, payées par les revenus communaux et suspendues au massif beffroi, d'où on jouit d'une belle vue panoramique. Dans la seconde moitié du 20ème siècle, un antiquaire est reparti avec le mécanisme d'origine de l'horloge…

- Un des vitraux représente un Poilu mourant, voyant apparaître le Christ dans le Jardin des Oliviers. Il fut offert à l'église en 1920 par Maître Énard Douelle, qui le commanda aux peintres verriers Graff et Adam, installés à Bar-le-Duc.

Poste 2 : Ancien cimetière

L'ancien cimetière fait le tour de l'église. Vous y découvrirez diverses stèles du 19ème siècle, la plus ancienne datant de 1804. De l'autre côté du muret de la partie longeant le mur gauche de la nef, il y avait des maisons mitoyennes, la haie actuelle marquant l'emplacement des façades.
À droite du porche de l'église, pierre tombale de Nicolas Bichebois, professeur au lycée de Bar-le-Duc qui se dévoua à « l'instruction de la classe ouvrière » et dont le fils devint vicaire général de Verdun à la fin du 19ème. De l'autre côté, derrière le contrefort, une stèle est dressée à la mémoire de Jean-Benoît Aubert qui fut instituteur à Nicey pendant trente-six ans. En continuant le tour par ce côté, apparaît le monument de la famille Lamorlette, d'inspiration néoclassique. Trois stèles ont été restaurées par les Monuments historiques. Une stèle, remarquable par ses inscriptions en relief a disparu en 2011 ! Une autre s'orne d'un crâne et de deux os croisés. À voir également, deux originales croix identiques en fer forgé et riveté, sans doute fabriquées par un des maréchaux ferrants du village.

Rue de l'Église et Chemin de Pierrefitte

En face de l'église, à l'emplacement où se dresse une maison neuve, fut construite la première école du village. Car il y avait déjà des enseignants à Nicey avant la Révolution, qui devaient auparavant prêter serment devant le curé, ce qui fut le cas pour une jeune fille Bichebois, famille originaire de Seigneulles. L'école resta en fonction jusqu'en 1865, le conseil municipal ayant constaté la vétusté du bâtiment en 1855 et décidé d'une nouvelle construction, Voie de Latte.

Poste 3 : Maison de propriétaire

La maison du **n° 10** de la rue de l'Église fut construite pour Élie et Achille François, leurs enfants Germaine et Jean ayant été les derniers occupants du nom. La façade se caractérise par une maçonnerie en grand appareil de pierres taillées dans un beau calcaire et par un assemblage en claveaux pour les linteaux droits de la porte de grange et des fenêtres du rez-de-chaussée, plus grandes que les fenêtres d'étage, mais aussi, par l'absence de fenêtres de grenier, ici exceptionnelle pour ce genre de construction. Une corniche cache la rive de toit et deux bandeaux soulignent les appuis de fenêtres. Les baies de fenêtres d'étage et de porte sont moulurées, cette dernière étant coiffée d'un linteau monolithe surmonté d'une corniche. Ce côté de rue a conservé son large trottoir, encore appelé usoir. Avec l'élargissement des chaussées, la plupart des autres usoirs du village ont disparu. L'usage de la lanterne de fer, fixée sur l'entablement ou le jambage du linteau de porte, est une pratique quasi généralisée dans le village, créant ainsi un élément unificateur.

Poste 4 : Christ janséniste

Trois calvaires* furent érigés dans la seconde moitié du 19ème siècle et qui ont été restaurés. Celui qui marque le carrefour du Chemin de Pierrefitte avec la rue de l'Église (4) est le plus ancien. Sous les trois étoiles de la Trinité, l'éponge et la lance de la Crucifixion, on lit : « Cette croix a été érigée par Théodore Collot et Catherine Collot, sa sœur, en l'an 1855 ».
Sur la croix de pierre est placé un christ janséniste en bronze de belle facture, d'origine plus ancienne que le monument, reconnaissable à ses bras presque entièrement levés, symbolisant ainsi la croyance que seuls les Élus seront accueillis au paradis. La présence de ce christ laisse supposer qu'habitèrent ou séjournèrent autrefois à Nicey des intellectuels qui placèrent leur vie sous la règle d'un christianisme exigeant**.

À droite du monument, ancien engrangement avec étable, rénové en maison d'habitation vers 1970 et plus haut, de l'autre côté de la rue, est installée la réserve communale d'eau à incendie.

* Des croix de mission érigées sous le Concordat, selon Renée Muller. La Croix de mission est un monument érigé en souvenir d'une mission voulant restaurer la pratique religieuse. En général elle porte une inscription (celle du prédicateur) et la date de cette mission.
** Le jansénisme est un courant religieux et politique né au 17ème siècle dans l'Église catholique, professant que le salut des âmes est uniquement tributaire de la seule grâce accordée par la miséricorde divine.

Poste 5 : Nouveau cimetière

Le nouveau cimetière, Chemin de Pierrefitte, a été mis en service en 1894. Deux tombes de l'ancien cimetière y furent ramenées. Mais quelques familles ont continué à mettre leurs défunts dans leur concession à perpétuité de l'ancien cimetière. C'est notamment le cas de la famille Thiébaut, descendante d'une famille vosgienne venue s'installer au 17ème siècle à Rosnes, et dont une branche habita le quartier de la Cour dans une maison cossue, le chef de famille étant rentier. Parmi les plus anciennes stèles nouvellement érigées, celle de la famille Etienne (1896) témoigne d'une aisance affichée. On retrouvera un exemplaire de croix de fer forgé, identique à celles de l'ancien cimetière. Alexis Labourdelle, adjudant mitrailleur, un des trois aviateurs abattus au-dessus du village, repose en ces lieux.
Nicey n'a pas de monument aux morts. Une plaque commémorative est posée devant l'offertoire qui fait face à l'entrée.

Rue de Latte

Poste 6 : le Bouvrot

La maison du **n° 2** de la rue Latte est construite là où commence le lieu-dit le Bouvrot. Elle est partagée en deux appartements depuis sa création et n'a pas de flamande malgré son ancienneté. Le bouvrot ou bouverot, terme venant de « bœuf » et particulièrement employé en Lorraine, était le lieu où le curé était tenu, en compensation de la dîme, d'élever le verrat, le bélier et le taureau communaux. Ce serait donc l'ancien presbytère. Eugène Hennequin disait que le sol de la cuisine était en pente pour l'écoulement des eaux. Renée Muller, qui y a passé son enfance, se souvient du pavage de la pièce principale, fait de grandes dalles de pierres blanches, tandis qu'au milieu, des dalles grises formaient une croix. Au cours de travaux faits vers 1970, on a trouvé une pierre portant la date de 1692, époque où Pierre Maubeuge était curé et donc y habitait. Le parc derrière, couvrant vingt-sept ares, a été vendu par l'État à la famille Jolly après qu'il eut été confisqué au clergé à la Révolution. Celle-ci l'a revendu vers 1871 contre deux bœufs gras, ce qui est un bon prix !

Antérieurement, la maison fut probablement les communs d'un monastère car y était autrefois accolées deux très grandes granges qui auraient servi au stockage du grain payé pour la dime et occupant presque tout le terrain visible entre la maison et l'école Sainte-Anne. Elles étaient encore debout en 1940, en ruines en 1970 et furent rasées vers 1990. Toute l'apparence du lieu a donc beaucoup changé au 20ème siècle. Cependant, la belle façade sur jardin a gardé quelques éléments originaux. Elle est visible depuis le chemin du Bouvrot. La fenêtre de grenier la plus proche mérite attention. Les deux pierres de base de son jambage sont munies de deux rainures chacune, dans lesquelles on glissait deux planches qui transformaient l'ouverture en lucarne de tir. Ce grenier avait donc sans doute la fonction occasionnelle de salle-refuge. À l'aplomb de cette ouverture, un arc de décharge en pierre est visible dans le mur qui limite la poussée de la maçonnerie sur le linteau de la fenêtre en dessous, en la répartissant sur les jambages.

Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient munies de barreaux de fer à section carrée qui ont été recyclés en piquets de la clôture du jardin côté rue du Bouvrot. Vous pouvez donc apprécier leur solidité ! Vous en verrez bien d'autres à des fenêtres, y compris d'étages, qui constituent ainsi un autre élément unificateur du village ; ou bien, vous verrez des trous dans les encadrements d'ouvertures attestant leur présence à l'origine. La source de cette spécificité locale reste inconnue à ce jour mais l'usage de fer dans la construction des maisons : barreaux, huisseries et ferronneries, fut précocement favorisé dans le Barrois par une métallurgie déjà réputée au 13ème siècle, notamment dans la proche vallée de la Saulx, et qui ne périclita qu'au 20ème siècle.

Poste 7 : Ancienne école Sainte-Anne

La maison du **n° 6** est l'ancienne école Sainte-Anne. Elle fut donnée à la commune, accompagnée d'une somme de huit mille francs, par Théodore Collot le 25 juillet 1869. C'est une construction en grosses pierres de taille au rez-de-chaussée dont la limite avec l'étage est soulignée par un épais bandeau. Celui-ci est surmonté d'une niche abritant une statue de Sainte-Anne. Ce même 25 juillet, le conseil accepte également huit mille francs assurant une rente annuelle de quatre cents francs, donnés par Jean Massinot, le tout, sous réserve que la commune entretienne à perpétuité, et dans la maison offerte, une école pour l'instruction des jeunes filles de Nicey, tenue par une religieuse d'un ordre au choix de la commune. L'année suivante, deux religieuses de la Doctrine chrétienne sont venues enseigner à Nicey mais qui ne sont pas restées longtemps. Après leur départ, deux institutrices y ont été postées. Marie Toussaint, née en 1900, est allée à l'école Sainte-Anne, qui, selon elle, était encore en fonction vers 1920.

Poste 8 : Bas de la rue de Latte

Les maisons en bas de la rue de Latte sont plus modestes et souvent plus anciennes que celles de la rue de l'Église, telle la maison du **n° 3**. Certaines se délabrent. Beaucoup d'entre-elles ont disparu au 20ème siècle, notamment le long des murs du cimetière. Les lacunes du crépi laissent apparaître leur maçonnerie en moellons entre les encoignures d'angles et les encadrements d'ouvertures en pierres de taille, sinon le linteau droit de porte de grange et quelques encadrements de petites ouvertures en chêne équarri. Au **n° 10**, on verra l'ancienne maison du Syndicat ovin où était logé le berger communal.
Remontez vers l'église et prenez la ruelle engazonnée qui s'enfile entre le mur du cimetière et une basse-cour puis l'arrière de maisons de la rue de Latte. En sortie s'alignent d'anciens corps de ferme mitoyens, avec murs goutteux sur rue et vastes engrangements. Cinq familles y vivaient autrefois. Leur imposante toiture à faible pente est encore partiellement couverte de tuiles canal, tandis que les jours astraux ont été obstrués. A l'extrémité du mur de façade on aperçoit une croix de chainage en fer et un arc de décharge en planches de chêne.

Poste 9 : Chemin de Rosnes à Louvent et lavoir

Pour rejoindre le lavoir, marchez sur l'agréable sentier bucolique qui prolonge la rue de Latte en descendant vers l'Aire. C'est une section de l'antique chemin de Rosnes à Louvant, qui offre, si on se retourne, une belle perspective sur le village, s'inscrivant dans un triangle. Un alignement de peupliers mène à la passerelle piétonne qui franchit la rivière. Le lavoir est bientôt en vue. Construit au 19ème, son toit d'origine était à impluvium. Il a été refait en toiture à deux pans vers 1970 avant de retrouver son impluvium en 1996, avec un rang de tuiles en trop, selon une ancienne du village… Il ressemble au lavoir de la rue Queue-de-vache à Pierrefitte et, comme lui, il est alimenté par une source qui ne tarit jamais. Si l'extérieur est austère, l'intérieur est charmant avec son grand bassin en pierres de taille et aux proportions harmonieuses, mais devant lequel les lavandières devaient autrefois s'agenouiller pour travailler. La prairie jouxtant le bâtiment constitue un agréable emplacement pour pique-niquer, le bassin accueillant les boissons mises à rafraichir.

Emprunter la route de Pierrefitte pour rejoindre la Grande-Rue. Beaucoup de maisons ont disparu dans cette partie du village, alors qu'autrefois, c'était habité des deux côtés.

Haut de la Grande-Rue

Poste 10 : Maison de fermier

La maison du **n° 20** a été achetée à la famille Rousselot en 1926 par des fermiers venus de Sarreguemines, beaux-parents de Renée Muller, celle-ci ayant repris l'activité avec son mari en 1953 pour la cesser en 1983.
Elle était mitoyenne avec sa reproduction exacte. En ruine et menaçant de s'effondrer, la famille Muller l'a achetée et a conservé seulement une partie de la grange pour y établir une véranda. En fait, beaucoup de maisons alentour ont été réalisées sur le même plan, vers le milieu de 19ème siècle, par exemple, 1860 pour la dernière maison visible à gauche en prenant la route de Pierrefitte. Il y en avait plusieurs à droite en montant la Grande-Rue et route de Pierrefitte, quelques-unes en bas de la Grande-Rue, autour de l'ancien moulin et dans la rue de Bénèle. En règle générale, elles furent alignées et construites en mitoyenneté avec les voisines, parfois sans étage, bâties en profondeur, avec peu d'ouvertures, afin notamment de réduire les impôts sur les portes et fenêtres. La cuisine centrale était éclairée par une flamande. Derrière la porte du seuil, celle-ci étant d'origine, un couloir traversant donnait accès à la porte du corps de logis et une autre en face, à celle ouvrant sur la grange, cette dernière occupant toute une travée derrière sa porte à linteau droit. L'écurie était souvent adossée au corps de logis afin de lui communiquer un peu de sa chaleur. Ces maisons possédaient un puits dans la cave, parfois un perron, un pigeonnier et presque toujours un jardin derrière, sinon celles qui étaient appuyées sur une côte, comme c'est le cas ici.

Poste 11 : Maison du Saint-Sacrement

Au **n° 24**, maison dite « du Saint-Sacrement ». La tablette ovale au-dessus du linteau en arc roman est datée de 1685 et porte l'inscription « Loué soit le très saint sacrement » *. La baie de porte de grange à droite était autrefois en plein cintre et finement moulurée, mais a été supprimée et remplacée par une baie à linteau droit dans la seconde moitié du 20ème siècle. Notez la présence d'un lambrequin courant sous le toit, d'un soupirail attestant la présence d'une cave à vin et celle de barreaux aux fenêtres, encore réelle ou rappelée par des trous de scellements.

Poste 12 : Ferme de 1726 et charrues

Au **n° 21**, maison dite « du greffier », car son propriétaire actuel l'a achetée aux héritiers de Léon Mansuy, greffier au tribunal de justice et paix de Pierrefitte. C'était alors une petite ferme. Les fenêtres

étaient à barreaux, comme celles de la maison en face. La voûte de la porte d'écurie repose sur des jambages munis de contreforts à leur base. Sur la clé de voûte est gravé « An 1626 ». C'est donc la plus vieille maison du village après celle des Templiers. Des boutisses parpaigne font saillie en façade. Elles stabilisent la maçonnerie en dessous. Devant la maison, une auge d'écurie, devenue jardinière, voisine avec la première charrue du propriétaire.

Devant la maison du **n° 28**, puits avec treuil et margelle monolithe carrée en très bon état d'origine. L'outil est une charrue brabant, composée de deux corps de charrue superposés que le cultivateur, à l'aide d'une poignée, faisait pivoter d'un demi-tour autour d'un axe quand il arrivait à l'extrémité des raies. Elle est équipée à l'arrière d'un enfouisseur à fumier.

Poste 13 : maison de cultivateur

La maison du **n° 23** appartenait aux parents de Denis Mansuy, agriculteurs, qui l'ont acheté à la famille Rousselot puis revendue à son propriétaire actuel. Elle présente certaines similitudes avec la maison vue au 10 de la rue de l'Église : maçonnerie dite en grand appareil, présence de corniches et de bandeaux, utilisation de claveaux pour les linteaux des portes ainsi que des fenêtres du bas. Mais ici, les fenêtres de grenier sont bien présentes en façade du corps d'habitation. On aperçoit deux œils-de-bœuf et un pigeonnier à double entrée sur la façade du corps de ferme. Le crépi manquant au-dessus de la porte de grange la plus à droite laisse deviner un autre mode de construction du mur de cette partie du bâtiment : des moellons grossièrement équarris. La partie manquante sous la petite fenêtre visible derrière le poteau électrique découvre un soubassement fait de châline, une variété de pierre présente dans la localité, très dure et résistante au gel, mais plus rare que la pierre du revers de la côte des Bars.

Poste 14 : Croix de mission et point de vue

En haut de la rue, croix de mission portant l'inscription « Dieu a triomphé par la croix-1863 ». À sa gauche commence la Voie-Ferrée et le chemin à droite, de l'autre côté de la route, mène à la Côte de Vigne. De ce point, on jouit d'une belle perspective sur les alignements de façades de la Grande-Rue. Faites demi-tour en direction du pont sur l'Aire. Les commentaires reprennent après le croisement avec la Route de Pierrefitte.

* Voir première partie, chapitre « Grande Rue et vieilles familles ».

Bas de la Grande-Rue et pont sur l'Aire

Poste 15 : Café-épicerie

Au **n°15**, faisant angle avec la Route de Pierrefitte, maison où René Rousselot, ancien député, a passé sa retraite. Au **n° 9**, le café-épicerie, institution villageoise plus que centenaire et au **n° 5**, maison où était établie la seconde boulangerie du village.

Poste 16 : Fondation de batteuse

Avant le pont, restez à droite et essayez de repérer dans l'herbe non loin du trottoir et avant l'abribus, un rond de briques juxtaposées affleurant à peine du sol. C'est le soubassement de la batteuse à manège de la famille Fabert. Elle était installée dans leur grange. Il y en avait trois dans le village, qui fonctionnaient à la force animale. Dans cette partie de rue, c'était construit jusqu'au pont, souvent de petites maisons d'une ou deux pièces avec quelques dépendances. En face étaient la grande maison et l'écurie qui brûlèrent en juin 1940.

Poste 17 : Vue sur l'Aire

Depuis le pont, le point de vue sur l'Aire est agréable et constitue un bon poste d'observation des herbiers aquatiques et des gravières, plus ou moins immergées selon le débit de la rivière. Une truite se profilera peut-être ou l'éclair bleu du martin pêcheur en chasse, passant sous une arche. À l'exception du gué longeant le pont côté bief, les berges sont fangeuses : plus d'une vache s'y est enlisée ! En arrière-plan, l'emplacement de la chute s'appelle toujours « Le bief ». Le moulin a brûlé au début du 20ème siècle mais une partie de la roue à aube est encore en place.

Cour et rue de Bénèle

Poste 18 : La Cour

La Cour comprend les bâtiments d'une ancienne ferme dont le corps d'habitation à droite en entrant est dit Maison des Templiers. C'est la plus ancienne construction du village. En la rénovant, son propriétaire de l'époque, Antoine Palin, a trouvé une pierre datée de 1692, gravée de l'insigne du Sacré-Cœur. Le corps de ferme en face est daté de 1858. L'intérieur a conservé ses boiseries, sa cheminée, son four à pain et le puits dans la cuisine.

Poste 19 : *Skin*

Dans le pré entre la Cour et la rue Bénèle, trône la pince à linge géante de *Skin*, œuvre réalisée en 2008 par Mehmet Ali Uysal pour le Vent des Forêts.

Poste 20 : Croix de mission

La croix de mission, sortie Route de Villotte a été édifiée juste après le pont sur le ruisseau de Belrain. Elle porte la même inscription que celle en haut de la Grande Rue, « Dieu a triomphé par la croix », mais a été réalisée deux ans plus tard, en 1865. Depuis ce point on a vue sur une grande maison avec toiture à charpente dite « en coque de bateau », qui fut construite vers 1900 pour un pharmacien. Elle appartint un temps à Joseph Vornetti, le coquassier.

Poste 21 : Ancien café

La rue de Bénèle, qui prolonge la Grande-Rue rappelle l'ancienne dénomination du quartier de la Cour, « Benel », mentionnée sur la carte des Cassini. Benel serait une ancienne dénomination de Belrain. De fait, les maisons de la rue sont établies le long du chemin qui menait autrefois à cet important village, à son église-mère et à son château. La maison regroupant le **n°6** et le **n°8** était jadis un grand café avec terrasse sur rue, mais elle appartint auparavant aux Douillot, qui comptèrent un évêque parmi leurs membres. Les boiseries comprenaient ici deux tablettes-écritoire abattantes dont une encore en place. La maison du **n° 2** est un ancien corps d'habitation restructuré en maison contemporaine par l'architecte habitant des lieux.

Voie de Latte

Poste 22 : Margelle de puits

Au déboucher du pont côté Voie de Latte et au pied du poteau électrique a été installée vers 1960 la margelle monolithe carrée d'un des cinq puits publics du village, celui qui avait été creusé au niveau

du milieu de la Grande Rue. Il fallut atteler quatre chevaux pour la tirer jusqu'à sa place actuelle, posée sur des rondins. Son treuil à manivelle est d'origine.

Poste 23 : mairie

L'horloge, surmontée d'un fronton mouluré et coiffée d'un clocheton, ou les pilastres encadrant la porte et la fenêtre d'apparat, signalent la fonction officielle et publique du bâtiment. Inaugurée en 1864, la mairie comprend alors la salle du conseil, le logement des instituteurs et la salle d'école des garçons, conforme aux nouvelles normes d'hygiène : hauts plafonds et grande fenêtres. Les pupitres inclinés à deux places feront leur apparition en 1890 pour remplacer les grandes tables et bancs constituant jusque-là le mobilier scolaire. L'intérieur a été rénové et en partie reconverti en logement locatif et en salle de convivialité. Un terrain mitoyen a été acheté pour y établir un jeu de quilles et y dresser un chapiteau lors de festivités.

Dans la mairie est exposée une pierre, portant deux fleurs de lys, armes du roi de France ou de la famille de Jeanne d'Arc, et pouvant dater du 14ème siècle. Elle avait été réemployée comme linteau de petite fenêtre de maisonnette que la mairie a achetée en l'état de ruine, puis démolie pour installer l'abribus à son emplacement.

Poste 24 : Maison de commerçant

Sur votre droite peu après la mairie, apparaissent des ruines et des friches qui témoignent de la présence ancienne de maisons, où on remarquera une cheminée à l'âtre encore en place et la grille d'un jardin devenu réserve d'herbes folles. Des maisons de commerçants et de propriétaires terriens font suite. À l'exception du « Château », leurs façades sont caractérisées par la présence de fenêtres de grenier que les architectes de Stanislas auraient mises à la mode en promouvant le style toscan en Lorraine et Barrois, et dont l'église de Benoîte-Vaux, édifiée au 18ème siècle, constitue un bel exemple. Des maçons italiens, qui exercèrent dans la région à différentes époques, pourraient également avoir participé à leur adoption locale. Mais celle-ci serait en fait plus ancienne, imposée dès la Renaissance par les Comtes de Bar, qui entretenaient déjà des relations privilégiées avec l'Italie*.

La maison du **n° 11** a été établie par Monsieur Mignot en 1892, à partir de deux maisons de manouvrier accolées. Il était marchand de tissu, de machines à coudre et de vélos ainsi que photographe ambulant à cheval, puis dans une Ford T entre les deux guerres. C'était un économe forcené qui torréfiait l'orge en guise de café ! Lors de travaux effectués vers 1975, sous le plafond de la cuisine furent retrouvées des bouteilles de mirabelle et des sardines en boite, sans doute cachées par lui avant l'Exode, et qui furent illico testées et approuvées ! L'installation électrique était d'origine, posée vers 1927 alors que le village venait d'être relié au réseau. Elle ne comprenait qu'une seule prise électrique, celle du poste de radio.

Sur le linteau de grange, une collection de nichoirs à moineaux en terre cuite fabriqués en Argonne, autrefois communs en façade des fermes, et où les oiseaux peuvent aujourd'hui se reproduire en paix. Mais jadis, des oisillons y étaient régulièrement prélevés, une fois presque emplumés, pour finir rôtis en cocotte ! Le préposé au dénichage devait descendre de son échelle avec l'envers du nichoir plaqué contre lui et parfois, il se faisait mordre à la poitrine par un loir qui y avait élu domicile !

* Selon J-F Brunet, propriétaire de la Maison du Roi à Saint-Mihiel. Voir, sous l'angle du Nombre d'or appliqué à l'architecture, la Ville-Haute de Bar-le-Duc ou Saint-Mihiel, mais aussi Gorze ou Pont-à-Mousson, anciennes possessions barroises.

Poste 25 : maison de propriétaire

La tablette du **n° 16**, portant le millésime 1863, est cachée par une lanterne. Le perron du corps de logis est précédé d'une cour close par une grille sur muret avec piliers couronnés, comme d'ailleurs trois autres maisons de la rue. Si la grille d'imposte et des appuis de fenêtres viennent d'une fonderie meusienne, la grille en fer forgé riveté est sans doute l'œuvre d'un habile forgeron local.

Poste 26 : Maison dite « le Château »

Le docteur Albert Lefer a fait bâtir la maison du **n° 13** en 1890. Elle appartient encore à sa famille. La grille de cour sur rue, le perron monumental à double escalier muni d'une belle et originale rampe en pierre ajourée, les arabesques des grilles en fonte moulée du balcon et des vitrages de porte et enfin, une toiture à la Mansart, lui donnent une prestance indéniable. On comprend alors le nom de Château ou de Petit château dont les habitants l'affluent encore. La dépendance à gauche est une écurie pour les deux chevaux que le médecin pouvait ainsi faire atteler en alternance lors de ses interventions de nuit ou de jour. La dépendance de droite est une cuisine d'été.

Poste 27 : Maison dite « des Lamorlette »

La maison du **n° 15** possède une remarquable façade sur rue, notamment par ses surprenantes baies de fenêtres de greniers. La corniche du toit et tous les encadrements d'ouvertures sont moulurés, ainsi que corniches sur consoles qui surmontent les linteaux de la porte et les fenêtres du premier étage. L'imposte s'orne d'une élégante grille en fonte moulée. Une lanterne cache la tablette portant le millésime de la maison. Elle fut construite en 1860 pour la famille Lamorlette qui en est toujours propriétaire.

Dans ce secteur, les maisons sont construites côté impair de la rue car en face, chacune d'elle possédait un jardin fermé d'une grille et d'un portail. La grille en face du numéro 15 est sans doute de fabrication artisanale et locale.

Poste 28 : Nouveau presbytère

Actuel **n° 18**, le nouveau presbytère a été édifié en 1830. De la rue, on aperçoit la partie supérieure du porche à double entrée, placé entre deux grandes fenêtres munies de linteaux en arc plein-cintre. Une porte était réservée au curé et à ses invités, qui accédaient ainsi directement à la salle de réception et une autre, destinée au personnel et à l'intendance. Trois pilastres les encadrent. Le chapiteau qui couronne le pilastre du milieu comprend un triangle trinitaire et celui à sa droite, un ostensoir entre deux feuilles d'acanthe. Le puits profond de sept mètres est établi dans la cour, celle-ci donnant également accès au jardin potager et au verger, ainsi qu'à l'annexe, avec son four à pain. Cette dernière n'est pas crépie, comme c'était souvent l'usage pour ces bâtiments. La porte de grange culmine en arc surbaissé. Une sortie de pierre à eau est visible à sa droite. Le chemin du Bouvrot donne sur le pré à l'arrière. Il longe le village et rejoint le chemin de Pierrefitte par le travers.

La belle apparence de l'édifice, est en partie due à un conflit qui opposa Nicey à Ville-devant-Belrain où il n'y avait plus de curé et dont la population et le conseil municipal exprimèrent le souhait qu'une nouvelle cure fut construite pour un curé officiant à la fois au village et à Nicey. On se dépêcha donc de construire à Nicey une nouvelle et confortable cure afin de couper l'herbe sous le pied à ce projet concurrentiel ! La bâtisse garda cette fonction jusqu'en 1912. Elle fut vendue à un particulier entre 1920 et 1930.

Mais ce nouveau presbytère est surtout le double reflet de l'opulence du village et du catholicisme conquérant de l'époque, encouragé par le Concordat de 1801 puis par le décret impérial de 1809 qui organise la vie matérielle des paroisses, attribuant le plus souvent aux communes la propriété des presbytères. Celles-ci les adaptent ou les construisent selon un cahier des charges en vigueur dans

toute la nation : ils doivent témoigner de conditions de confort enviables aux yeux des villageois et accréditer ainsi l'image de l'ordination sacerdotale comme vecteur de promotion sociale. Aux yeux des autorités civiles, le jardin apparaissait indispensable en annexe du presbytère pour favoriser l'enracinement du curé dans la vie villageoise. Un potager, et parfois un verger, étaient donc presque toujours inclus dans la propriété close, avec une surface suffisante pour permettre de fournir la plus grande partie des légumes et des fruits consommés par la maisonnée, comme c'est le cas ici. Le Romantisme finira d'imposer le jardin de curé comme représentatif d'un véritable art de vivre.

À Nicey, les plans de l'architecte départemental Lerouge sont mis en œuvre sous la surveillance de son collègue Théodore Oudet. Celui-ci doit veiller au respect d'un cahier des charges de trente-quatre pages, spécifiant notamment la qualité des matériaux de gros œuvre et de finitions. Ainsi les poutres et planches seront en chêne de première qualité et ayant au moins six ans de séchage. Des pierres des carrières de Lérouville seront utilisées pour l'ornementation de la façade, des pierres de Sorcy pour les cheminées et des pierres de Trémont pour le dallage de la cuisine. Le faux-marbre peint s'imposera sur les tablettes de fenêtres et la couverture des plafonds sera en « blanc de bourre », mélange d'argile, de chaux, de poil animal et de crin de cheval. L'affaire débute en 1827 par le projet d'achat d'un terrain et d'une maison appartenant à la famille Lefer et se décide fermement l'année suivante, après consultation et approbation des habitants. L'ancien presbytère fut mis en vente en 1833.

Petit patrimoine extérieur au village

Poste 29 : Tombe de Léon Mansuy

La tombe de Léon Mansuy n'est plus accessible librement, la parcelle funéraire étant incluse dans une prairie de pâture entre la Côte-de-Vigne et l'Aire. Une clôture de fil de fer matérialise son emplacement ainsi qu'une simple plaque où on peut lire « Ici repose un homme libre. Léon Auguste Mansuy, 1874-1964 ».
La loi française autorise l'inhumation dans une propriété particulière, mais il faut, pour des raisons sanitaires, que la propriété en question soit distante de plus de trente-cinq mètres de l'enceinte de la ville ou du village et obtenir préalablement l'autorisation de la préfecture.

Poste 30 : Moss Garden

« Moss Garden sur Aire », adopté par les habitants sous le nom de « Jardin japonais » (30), est une œuvre réalisée en 2011 pour le Vent des Forêts par l'artiste japonaise Fujiko Nakaya, en collaboration avec le jardinier japonais Matsu daïra Masatsuvu et le technicien suisse Urs Hildebrand, avec la participation de nombreux bénévoles. En été et en automne, venez jouer avec le brouillard et découvrez d'éphémères paysages sculptés par la lumière et le vent.

Poste 31 : Monument des aviateurs français

Pour accéder au monument des aviateurs français, sortir du village en direction de Belrain, puis tourner à droite à l'embranchement avec la D 121 et rouler environ huit cent mètres. Vous verrez la stèle sur votre droite, en bord de route. L'arbre dans lequel l'appareil s'est écrasé poussait au bord du ruisseau traversant le pré, qui est vu derrière la stèle.

Poste 32 : Croix Camonin

La Croix Camonin est une stèle dressée au bord d'un chemin forestier, à quatre kilomètres au nord-est du village. Elle rappelle au passant le souvenir de Joseph Camonin qui décéda en ce lieu le 4 juin

1765, écrasé par une charrette chargée du bois qui s'est renversée dans une fondrière. Il avait quatorze ans et était le fils de l'amodiateur Joseph Camonin et de sa femme Élisabeth, née Vivenot, qui firent ériger ce monument.

Poste 33 : Puits des Templiers

Le puits dit « des Templiers » est localisable derrière la lisière de la pointe d'un boqueteau aujourd'hui entouré de labours et marquant la source de La Grivotte, à mi- pente du Vassimont. C'est un puits à margelle ronde, étroit et fait de pierres taillées posées très ajustées, au moins sur la petite partie non colmatée.

Guide de découverte de Ville-devant-Belrain

Participants

Personnes rencontrées en entretiens individuels
Roland et Ginette Brouillier.
Philippe Brissé, maire du village. Ses grands-parents se sont installés au village en 1947.

Personnes ayant participé à la promenade du 6 mai 2011
Jacqueline Brissé, Philippe Brissé, Raymond Brissé, Odette Frederidzi, Alexandra Paul, Frédérique Paul, Julien Paul, Zélie Paul, Félix Waldbillig, Yvette Waldbillig, tous habitants de Ville-devant-Belrain et Guy Aubry (Lignières), Bernard Renaudin, Guy Renaux (Longchamps-sur-Aire), Monique Roland (Saint-Mihiel).

Collecte de témoignages, enquêtes, rédaction et croquis au trait : Sylvain Thomassin, auteur en résidence pour le Vent des Forêts.

Merci à Philippe Brissé pour ses conseils et sa relecture attentive.

Documents consultés

- *Les églises fortifiées de la Meuse*, P Pagnatton, Editions Citédis, juin 2000.
- *Carte des Naudin*, mise en ligne par le Comité d'histoire régionale de Lorraine sur le site de la Médiathèque de Metz

Guide de découverte de Ville-devant-Belrain

Sommaire

L'écrin de Saint-Georges

1ère partie : Ville-devant-Belrain d'hier et d'aujourd'hui
A l'ombre du Charmant Rameau
Un village devenu hameau
Patrimoine de l'eau

2ème partie : Promenade dans le village
Poste 1 : Point de vue sur la place
Poste 2 : Rue Noël
Poste 3 : Rue du Pont
Poste 4 : Rue Saint-Georges et vue sur la Croisette
Poste 5 : Rue de l'Eglise et cimetière
Poste 6 : Extérieur de l'église Saint-Georges
Poste 7 : Intérieur de l'église

Guide de découverte de Ville-devant-Belrain

L'écrin de Saint-Georges

La mairie est à l'échelle du hameau dont l'église est la plus ancienne de la contrée. L'édifice porte les marques de ses modifications successives, reflétant ainsi l'évolution des conditions de vie et des valeurs qui prévalurent ici depuis le 12ème siècle.

1ère partie : Ville-devant-Belrain d'hier et d'aujourd'hui

A l'ombre du Charmant rameau

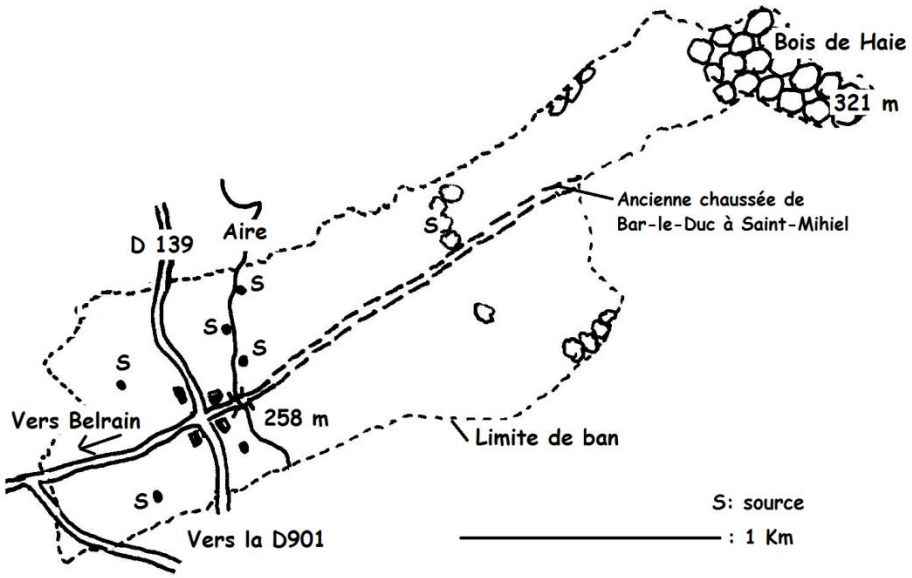
Ville-devant Belrain est mentionné pour la première fois en 1106 mais le patronage de saint Georges laisse supposer une formation bien plus précoce de la paroisse. Autre indice allant dans ce sens : à la fin du 19ème, on y a exhumé plusieurs sarcophages mérovingiens, des armes et quelques monnaies romaines, mais le lieu de la trouvaille fut gardé secret par ses découvreurs. Les lieux dits « la Vau Morel » au nord-est du village et « au Boué » à l'est, pourraient être des sites de colonisation primitive.

De 1106 à 1790, Ville-devant-Belrain fut propriété de l'abbaye de Saint-Mihiel, dépendant du baillage de Bar et du diocèse de Toul. Son nom évoque le village voisin avec lequel son destin fut longtemps lié, Belrain, très ancienne bourgade plusieurs fois dénommée Bellus Ramus, le Charmant Rameau, entre le 12ème et le 18ème siècle. Thiébaut I, comte de Bar, y fit édifier au 11ème siècle une imposante forteresse défendant sa frontière avec la Champagne. Elle fut prise et brûlée par les Champenois en 1297, tout comme les autres villages du comté alentours.

Dom Calmet, dans sa *Notice de la Lorraine*, mentionne Savary de Belrain qui, en 1377, mit en gage pendant trois ans ce qu'il avait à Ville-devant-Belrain pour une rente de douze francs par an, et Joachim de Dintéville, lieutenant au gouvernement de Champagne et Brie, qui hérita en 1597 de terres à Ville-devant-Belrain léguées par sa mère, celle-ci ayant été gouvernante des princesses de Lorraine.

Sur la carte des Naudin, publiée vers 1740, « Ville-devant-Berlain » est traversé par l'importante Chaussée de Bar-le-Duc à Saint-Mihiel. Mais sur la carte des Cassini éditée quarante ans plus tard, la voie a pris dans ce secteur le tracé qu'elle gardera jusqu'à devenir la Départementale 901, c'est-à-dire passant à un kilomètre plus au sud de la localité, désormais désignée par son nom actuel. La partie de chaussée entre Ville et Belrain est devenue une route à voie étroite puis une section de la D139 ralliant Villotte-sur-Aire à Belrain, et celle allant vers Rupt, un chemin de services franchissant l'Aire à la sortie du village.

De 1914 à 1918 le village est à l'arrière-front, participant à la défense des lignes du Saillant de Saint-Mihiel. Les Français y installèrent un poste de police et un hôpital militaire de campagne qui orientait les blessés vers des établissements de soins adaptés.



Un village devenu hameau

Ville-devant-Belrain a failli devenir un village-fantôme à la fin du 20ème siècle. Alors qu'il comptait environ deux cents habitants vers 1850, ils ne sont plus que quatre-vingt-dix vers 1900, quarante en 1968 et dix-neuf en 1990 après le départ d'une famille de fermiers comptant onze membres. La population remonte depuis avec vingt-trois habitants en 1999 et trente-cinq en 2012, pour six cent-douze hectares de ban communal. Le village a fusionné avec d'autres en 1972, mais la mésentente entraîna la rupture en 1988.

La forêt communale couvre soixante-neuf hectares dont une moitié fut achetée au 19ème siècle sur le ban voisin de Rupt-devant-Saint-Mihiel. Cependant, elle n'est pas d'un bon rapport, étant établie sur des terres ingrates. En termes de recettes, Ville-devant-Belrain est donc une commune pauvre, malgré quelques revenus forestiers et un taux d'imposition assez élevé.

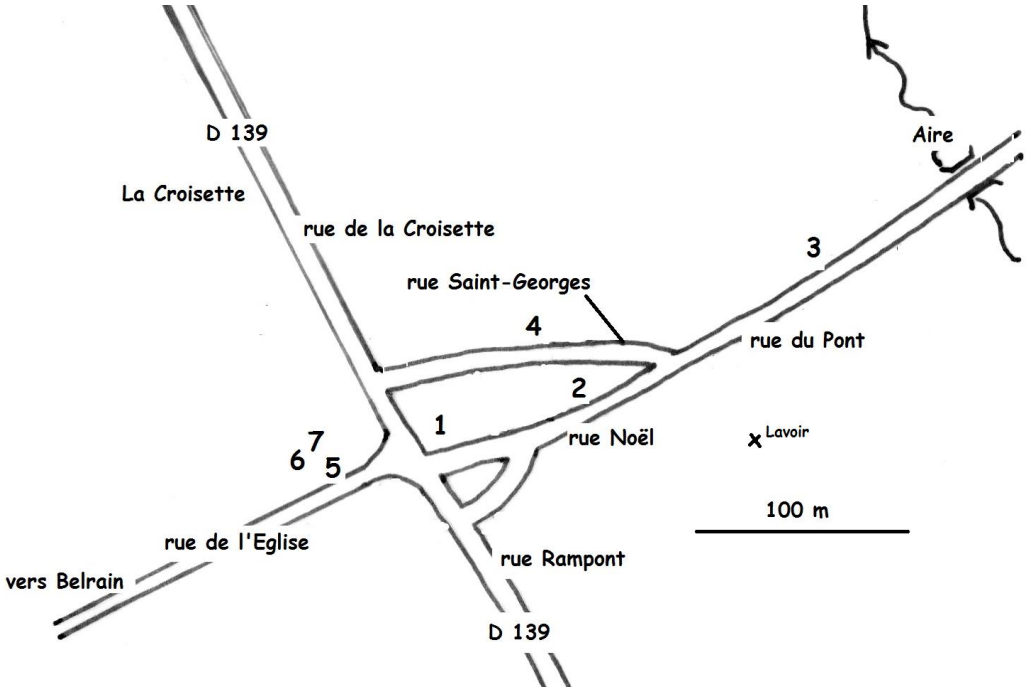
Patrimoine de l'eau

Presque chaque maison possédait un puits. Il y avait aussi quelques puits publics et aucune fontaine ne fut établie, sinon un abreuvoir à proximité du lavoir communal, à la fin du 19ème. À cause des faibles revenus communaux, le réseau d'eau à l'évier ne fut installé qu'en 1960.

En direction de Rupt, l'ancienne chaussée de Bar-le-Duc à Saint-Mihiel est devenue un chemin menant aux champs, franchissant l'Aire sur un pont de bois à l'origine, qui fut reconstruit en maçonnerie en 1965. Ici, l'Aire tarit parfois en été et n'a pas assez de débit pour faire tourner une roue hydraulique. Des sources l'augmentent en aval du village : Fontaine Girlon, Fontaine de Barbesson, Fontaines de Chatillon et Fontaine Saint-Georges, ce qui a permis l'installation à Nicey du premier des nombreux moulins qui bordaient cette rivière autrefois.

2ème partie : Promenade dans le village

Nous vous proposons de découvrir le village et de visiter l'église en ralliant sept postes faisant l'objet de commentaires et repérés sur le plan qui fait suite. Nous vous souhaitons une agréable promenade.



Poste 1 : Point de vue sur la place
Poste 2 : Rue Noël
Poste 3 : Rue du Pont
Poste 4 : Rue Saint-Georges et vue sur la Croisette
Poste 5 : Rue de l'Eglise et cimetière
Poste 6 : Extérieur de l'église Saint-Georges
Poste 7 : Intérieur de l'église

Poste 1 : Vue sur la place du village

Autour de la place, créée vers 1990, des murets de jardins sur rue matérialisent l'emplacement de façades de maisons disparues. Elles étaient séparées des maisons de la rue Saint-Georges par une étroite ruelle. L'arrière des corps de logis de la rue Saint-Georges ne sont pas crépis d'origine. Ils ont conservé leur toit en tuiles canal. A la place du terre-plein central, il y avait une grange et un jardin. Tout le cœur de village était construit mais le bâti s'est dégradé, la population baissant et les exploitants agricoles ayant besoin de plus grandes surfaces couvertes qu'autrefois.

Le n° **1** de la rue Rampont est un corps de ferme construit vers 1960 pour une famille d'éleveurs de moutons venue d'Alsace et installée au village vers 1954. Elle fut construite à partir de deux maisons accolées, une ferme et l'ancien presbytère, celui-ci étant devenu une grange faisant angle avec la rue de l'Eglise. L'élevage de moutons perdura jusqu'à 1985.

Poste 2 : Rue Noël

Au n° **4**, maison ayant conservé son cachet de ferme lorraine, sinon la porte de grange. Elle comprend trois travées, une étant occupée par les trois pièces du corps d'habitation éclairées par une seule fenêtre

sur rue, une autre par l'écurie et la troisième par la grange. Elles sont couvertes de tuiles canal, cette particularité constituant encore un élément unificateur du village. Les linteaux de baies d'ouvertures sont délardés pour amener plus de lumière, sinon le linteau en chêne de la porte de grange. Une petite fenêtre d'imposte surmonte la porte d'entrée et un triangle de décharge, la porte d'écurie sous laquelle le lisier pouvait s'écouler par une rigole. Le corps d'habitation montre encore son enduit de chaux grasse et de brique pilée tandis que la maçonnerie du corps de ferme est restée apparente.

Au n° **6**, la vue sur le mur pignon donne idée de la profondeur des anciennes fermes lorraines. Il a été percé d'ouvertures en 2006. Des boutisses traversantes, dites encore boutisses parpaigne font saillie. Ce sont de grosses pierres qui renforcent la solidité de la maçonnerie en-dessous. Une des explications folklorique qui leurs sont attachées est celle de la chopine de vin que les maçons étaient en droit d'exiger du propriétaire en reconnaissance du bon travail en cours, chopine qui était posée sur une saillie faite à cette intention. Il n'y a donc rien d'étonnant que ces pierres soient parfois nommées « bouteilles » en Lorraine et Barrois.

Au n° **1**, la maison possède une surprenante encoignure d'angle arrondie et très massive, au regard de la taille des murs qu'elle assemble.

Poste 3 : Rue du Pont

Au n° **3**, tout le bâtiment était autrefois entièrement dédié à la mairie et à l'école mais il a été vendu en 1965, l'école ayant été fermée trente ans auparavant, sinon une petite pièce de dix-huit mètres carrés : une mairie à l'échelle du hameau ! Elle voisine, avec l'ancien transformateur du village, édifié vers 1930.

Presque en face de la mairie on aperçoit un lavoir au milieu de la prairie, construit en 1896, alimenté par une source ne tarissant jamais, appelée Fontaine Saint-Georges, et édifié selon le modèle dit « à impluvium » que l'on retrouve à Nicey et Pierrefitte. Il a été vendu à un particulier vers 1965.

Le pont sur l'Aire offre un point de vue sur les herbes aquatiques, marécageuses et terrestres qui se font concurrence selon le débit du ruisseau, ici très variable et pouvant se réduire à celui de la nappe phréatique circulant sous le lit. Vers l'amont, on aperçoit le clocher et le château d'eau de Villotte-sur-Aire.

Poste 4 : Rue Saint-Georges et vue sur la Croisette

La façade sur rue du n° **4** est assez bien conservée. Un petit œil-de-bœuf éclaire encore la pierre à eau que nos voisins ardennais appellent une « beuguette à beuguer » ! Devant elle, l'ancien puits de la maison est couvert d'une plaque carrée

Peu après sur votre gauche, vous avez vue sur l'arrière d'une ferme, avec sa maçonnerie apparente, sa couverture de tuiles canal et ses linteaux de baies d'ouvertures en bois.

La grande maison portant la plaque de rue semble un vaste volume vide. Les recensements de la fin du 19ème et du début du 20ème montrent que cette partie de la rue ne comprenait déjà plus que des maisons inhabitées.

En sortie de rue, on aperçoit les trois œils-de-bœuf éclairant les combles de la ferme édifiée au lieu-dit La Croisette, ancien écart du village. La vaste maison de maître voisine aurait été édifiée à l'emplacement d'un château-fort.

À la sortie du village un calvaire non daté du 19ème porte l'inscription « Croix sainte, unique espérance ». Il y avait un calvaire en bois à l'autre sortie, mais qui a disparu.

Poste 5 : Rue de l'Église et cimetière

Pendant la Grande Guerre, un poste de police militaire français fut édifié à l'emplacement de la pelouse arborée suivant la maison faisant angle avec la rue Rampont. Monseigneur Petit, évêque de Verdun y séjourna plusieurs fois.

Entre le portail du cimetière et la maison voisine, une pompe à bras et un abreuvoir en pierre ont été conservés. En fait, la pompe était installée de l'autre côté du mur, à l'aplomb du puits creusé sous la cuisine, et a été déplacée à des fins décoratives.

Le cimetière est établi autour de l'église.
Contre le mur sud, côté portail, une stèle du 19ème est appuyée contre une baie de porte romane murée. La croix de fer forgé et riveté, de fabrication locale, est de conception identique à celles qui sont visibles dans les deux cimetières de Nicey.

Contre le mur de la chapelle sud, côté sacristie, la pierre tombale d'un ancien curé du village est reconnaissable à l'ostensoir sculpté au centre de la partie supérieure de la stèle en croix grecque. Elle est inscrite et classée à l'inventaire des Monuments Historiques. Au-dessus, scellée dans une baie de fenêtre murée, stèle sous laquelle reposait Claude Lapanne, curé de la paroisse pendant « presque » vingt ans, comme il est précisé dans le texte, et décédé le 3 octobre 1784, âgé de soixante-six ans. En face de la fenêtre de la sacristie, autre croix en fer forgé et riveté.

Deux tombes de Poilus originaires du village sont visibles dans cette partie du cimetière dont celle d'Albert Brouillier, décédé des suites de captivité et rappelant à notre mémoire les conditions de vie très difficiles infligées aux prisonniers de guerre français qui furent déportés en Allemagne.

Dans la partie jouxtant le mur nord, des stèles du 19ème attendent d'être remises en place. Trois soldats français reposent dans le carré militaire de 14-18.

Poste 6 : Extérieur de l'église Saint-Georges

C'est la seule église à la ronde qui n'a pas été bâtie ou fortement remaniée sous le Concordat.
Cinq phases de constructions ou de modifications lui ont donné son apparence présente.

Sa partie la plus ancienne date du 12ème siècle. Elle comprend un chœur voûté dès l'origine et une nef autrefois charpentée. Le fond du chœur est un mur droit, à la différence des églises de Pierrefitte et Nicey (chœur à facettes) ou de Fresnes-au-Mont (chœur demi-circulaire). L'édifice était donc rectangulaire à l'origine. Une baie de porte en plein-cintre est encore visible à gauche de la chapelle sud, presque à l'aplomb du tirant de chaînage, qui semble être un portail latéral d'origine. Une tour-porche, placée contre le mur ouest, constituait l'entrée principale et peut-être, un premier système défensif.

La limite entre les deux maçonneries, visible sur le mur nord, témoigne de travaux effectués pendant le deuxième quart du 16ème siècle : les murs sont rehaussés de deux mètres afin d'établir une salle-refuge dans les combles de l'édifice. On y accédait par la tour-porche. Huit meurtrières, évasées vers l'intérieur, sont percées dans chacun des murs sud et nord, disposées à intervalles réguliers. Quatre demeurent visibles aux extrémités des murs, les autres étant cachées par la toiture des chapelles construites postérieurement. Ces meurtrières conservent en leur centre un élargissement arrondi qui permettait d'y passer le canon d'un mousquet, nouvelle arme de guerre dont l'usage se répandit en France à partir de 1525 et qui supplanta progressivement l'arc. Deux meurtrières parmi les quatre qui furent recouvertes ont été élargies pour donner accès aux combles des chapelles. Les deux autres sont encore munies de leur barre d'appui en bois, confirmant leur conception d'origine pour l'usage d'armes à feu et permettant de les qualifier plus précisément d' « archères canonnières ».

Autre élément remarquable des défenses : une fenêtre de tir dans le mur ouest, surplombant aujourd'hui la sacristie. Les deux « corbeaux », pierres faisant saillie dans la partie supérieure de chaque jambage, portent une encoche dans lesquelles on pouvait accrocher un mantelet, sorte de bouclier renforcé qui protégeait le tireur.

Au milieu du 16ème siècle, la nef est surmontée de voûtes qui remplacent également les voûtes primitives du chœur.
Une statue de la Vierge est installée dans une niche établie en façade ouest. En mauvais état et réalisée en pierre gélive, elle est actuellement déposée dans la sacristie.
Deux chapelles latérales sont construites, lui donnant sa forme actuelle de croix grecque. La chapelle nord est munie d'une porte donnant sur le château et qui fut murée au cours des travaux du 19ème. Sa baie, heureusement demeurée intacte, est surmontée d'un linteau monolithique mais dont les moulures laissent croire à un arc dit « à accolade », et dont la pointe semble s'assembler à un encadrement de perches cylindriques reliées par des encoches. Si l'usage de l'arc à accolade est fréquent au 16ème dans l'architecture religieuse, la composition est ici élégante et originale. La baie est surmontée d'une niche. Sur le mur latéral gauche de la chapelle, une fenêtre gothique dite « géminée » (ouvertures jumelles séparées par une colonne), qui fut également obstruée lors des travaux menés au 19ème.

La date et la cause de la disparition de la tour-porche sont inconnues à ce jour mais en 1851, les portails latéraux sont murés et un portail plus monumental avec arc surhaussé, corniche et pilastres, est ouvert sur la façade ouest.
Sur cette façade, on appuie un clocher, simple charpente en bois couverte d'ardoises. Le charpentier qui œuvra à ce chantier était originaire des Paroches et le couvreur de Lahaymeix. La suite de vitraux représentant des saints est posée plus tardivement, l'entreprise fournisseuse ayant été créée en 1863. La sacristie est ajoutée ultérieurement, occultant malheureusement la moitié inférieure du double vitrail placé au-dessus du chœur.

Vers 1973, le clocher sera abattu, menaçant de s'effondrer et la commune ne disposant pas des fonds nécessaires à sa restauration. La sacristie a été récemment rénovée et les façades sur trois côtés ont été ravalées.

Poste 7 : Intérieur de l'église

L'église est souvent ouverte en journée, malgré le vol de vases et chandeliers en 2001. Sinon, adressez-vous à la maison à côté.
À découvrir :

- Les deux cloches aujourd'hui à terre, fondues à Bar-le-Duc en 1841. On peut y lire les noms de leurs parrains et marraines qui en furent les financeurs.

- Des stèles commémoratives du 17ème siècle dans la chapelle sud : une pierre tombale de 1616 au sol et une inscription funéraire au mur portant les dates de 1616 et de 1626.

- Le cadre d'une troisième inscription funéraire apparait au-dessus des boiseries couvrant les murs du chœur, à gauche du vitrail dédié à Saint-Grégoire et à Saint-Louis, qui serait celle d'un ancien curé du village.

- Une pierre tombale non paraphée dans la chapelle nord, devant l'autel de Saint-Nicolas, représenté avec les trois enfants qu'il sauva du saloir. Le pilier et le bassin des fonds baptismaux sont taillés dans une seule pierre.

- Deux belles piscines à double bassin placées dans une niche creusée dans l'épaisseur du mur et servant au rituel de l'ablution purificatrice des mains du prêtre avant la Communion : l'une dans le chœur, en-dessous du vitrail dédié à sainte Margueritte et à saint Victor ; l'autre dans la chapelle sud. Dans la niche de la première, on devine les traces d'une fresque peinte. La

niche de la seconde piscine participe à la décoration de la chapelle. Son ornementation s'apparente à celle de la baie d'entrée de la chapelle seigneuriale : arc à accolade et encadrement mouluré. Le fond concave des bassins est percé d'un petit orifice d'évacuation de l'eau liturgique.

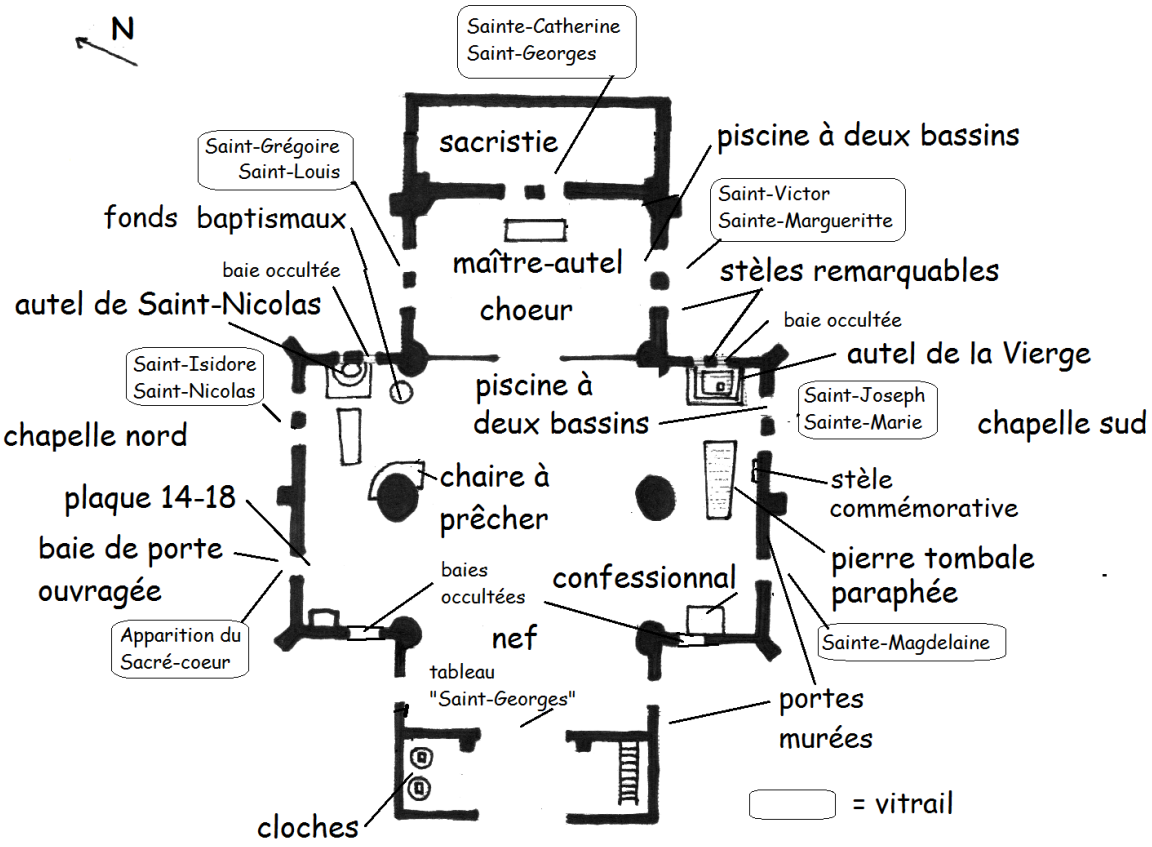
- Un maître-autel avec retable en bois peint et doré, aux riches décors de fruits, d'entrelacs et de pilastres à chapiteaux corinthiens.

- L'autel de la chapelle sud est marqué de croix de consécration, témoignant de la présence de reliques déposées dans la table. Il s'orne d'une statue en bois polychrome de la Vierge, foulant le serpent de la Tentation. Un curé de Villotte la trouva si belle qu'il la déposa en son église pendant tout le temps qu'il y officia, mais il la remit heureusement en place avant de quitter sa cure ! En ce temps-là, il n'y avait déjà plus de curé au village.

- Dans la chapelle nord, un cordage sculpté orne chacune des cinq colonnes. Il symboliserait l'église, en tant que communauté spirituelle mais participe également à la décoration de la chapelle dans laquelle s'installaient le seigneur et sa suite. Ils entraient dans l'édifice par la porte qui leur était réservée, celle-ci donnant sur la Croisette, écart du village où un château aurait été édifié.

- Les vitraux, à la généreuse palette de couleurs, proviennent des réputés ateliers Lorin, fondés à Chartres en 1863 et toujours en activité. Ils furent offerts par des familles du village et représentent des saints patronymiques des donateurs tels saint Victor, saint Louis de Toulouse ou sainte Marie-Magdala, la pècheresse, visible à côté du confessionnal. Au fond du chœur, sainte Catherine et saint Georges sont à moitié occultés par la sacristie. Les six doubles-vitraux sont inclus dans des baies de fenêtres géminées présentant quatre variantes d'ornementation.

- Dans la sacristie, est remisée la statue de la Vierge, dont les proportions furent adaptées à son placement en hauteur, au-dessus du portail.



Plan de l'église Saint-Georges